



VOL
FUND



15

Complet

3 tom . . . 1161

LETTRES PERSANES.

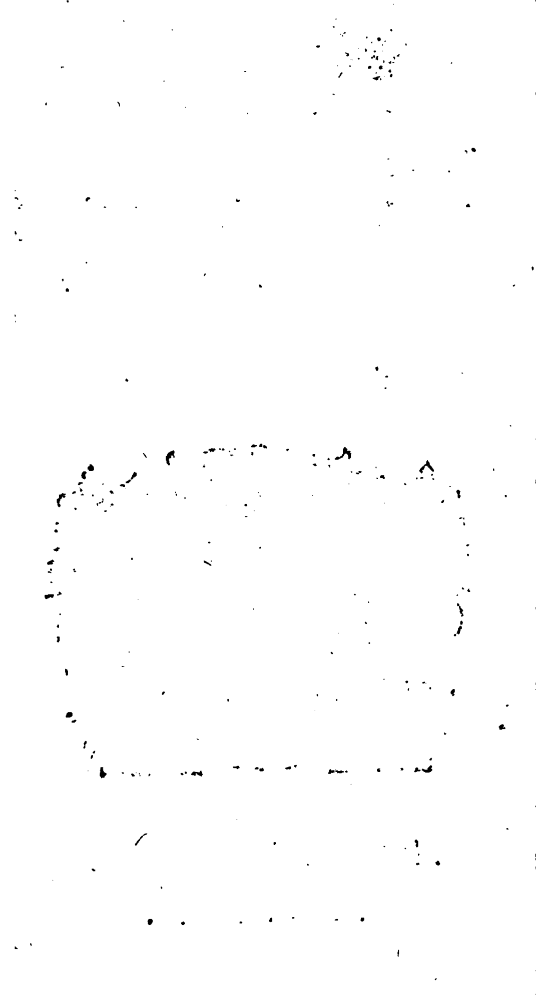
NOUVELLE EDITION.

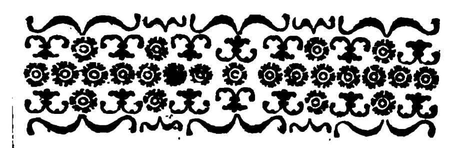
TOME PREMIER.



A LONDRES.

M. DCC. XXXV.





LETTRES PERSANES.

JE ne fais point ici d'Epitre Dédicatoire, & je ne demande point de protection pour ce Livre : on le lira s'il est bon ; & s'il est mauvais, je ne me soucie pas qu'on le lise.

J'ai détaché ces Premieres Lettres pour essayer le goût du Public : j'en ai un grand nombre d'autres dans mon portefeüille, que je pourrai lui donner dans la suite.

Mais c'est à condition que je ne serai pas connu : car si l'on vient à sçavoir mon nom : dès ce mo-

ment je me tais. Je connois une femme, qui marche assez bien, mais qui boite dès qu'on la regarde. C'est assez des défauts de l'Ouvrage, sans que je presente encore à la Critique ceux de ma personne. Si l'on sçavoit qui je suis, on diroit : Son Livre jure avec son caractere: il devroit emploïer son tems à quelque chose de mieux : cela n'est pas digne d'un homme grave. Les Critiques ne manquent jamais ces sortes de réfléxions ; parce qu'on les peut faire, sans essayer beaucoup son esprit.

LES PERSANS qui écrivent ici, étoient logez avec moi ; nous passions nôtre vie ensemble. Comme ils me regardoient comme un homme d'un autre monde, ils ne me cachoient rien. En éfet des gens transplantez de si loin, ne pouvoient plus avoir de secrets : ils me communiquoient la plûpart de leurs Lettres ; Je les copiai

piai; J'en surpris même quelques-unes, dont ils se seroient bien gardez de me faire confidence, tant elles étoient mortifiantes pour la vanité & la jalousie Persane.

Je ne fais donc que l'office de Traducteur : toute ma peine a été de mettre l'Ouvrage à nos mœurs: J'ai soulagé le Lecteur du langage Asiatique autant que je l'ai pû, & l'ai sauvé d'une infinité d'expressions sublimes, qui l'auroient envoyé jusques dans les nuës.

Mais ce n'est pas tout ce que j'ai fait pour lui. J'ai retranché les longs complimens, dont les Orientaux ne sont pas moins prodigues que nous; & j'ai passé un nombre infini de ces minuties, qui ont tant de peine à soutenir le grand jour, & qui doivent toujours mourir entre deux amis.

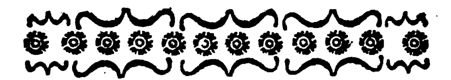
Si la plûpart de ceux, qui nous ont donné des recueils de Let-

tres, avoient fait de même, ils auroient vû leur ouvrage s'évanoüir.

Il y a une chose qui m'a souvent étonné; c'est de voir ces Persans quelquefois aussi instruits que moi même, des mœurs & des manieres de la Nation, jusqu'à en conoître les plus fines circonstances; & à remarquer des choses, qui, je suis sûr, ont échapé à bien des Allemans, qui ont voyagé en France. J'attribuë cela au long séjour, qu'ils y ont fait: sans compter qu'il est plus facile à un Asiatique de s'instruire des mœurs des François dans un an, qu'il ne l'est à un François de s'instruire des mœurs des Asiatiques dans quatre; parce que les uns se livrent autant que les autres se communiquent peu.

L'usage a permis à tout Traducteur, & même au plus barbare Commentateur, d'orner la tête de sa Version, ou de sa glose, du pané-

panégyrique de l'Original, & d'en relever l'utilité, le mérite & l'excellence. Je ne l'ai point fait: on en devinera facilement les raisons: unes des meilleures est, que ce seroit une chose très-ennuyeuse, placée dans un lieu déja très-ennuyeux de lui-même, je veux dire une Préface.



LETTRE I.

USBEK *à son Ami* RUSTAN.

A Ispahan.

NOus n'avons séjourné qu'un jour à Com: lorsque nous eûmes fait nos dévotions sur le tombeau de la Vierge, qui a mis au monde douze Prophêtes, nous nous remîmes en chemin; & hier vingt cinquiéme jour de notre

départ d'Iſpahan, nous arrivâmes à Tauris.

Rica & moi ſommes peut être les premiers parmi les Perſans, que l'envie de ſçavoir ait fait ſortir de leur Païs, & qui ayant renoncé aux douceurs d'une vie tranquille, pour aller chercher laborieuſement la Sageſſe.

Nous ſommes nés dans un Royaume floriſſant ; mais nous n'avons pas cru que ſes bornes fuſſent celles de nos connoiſſances ; & que la lumiere Orientale dût ſeule nous éclairer.

Mande moi ce que l'on dit de notre voyage ; ne me flâte point ; je ne compte pas ſur un grand nombre d'aprobateurs : adreſſe ta Lettre à Erzeron, où je ſéjournerai quelque tems. Adieu, mon cher Ruſtan, ſois aſſuré qu'en quelque lieu du monde où je ſois, tu as un ami fidéle.

De Tauris le 15 de la Lune de Saphar 1711.

LET-

LETTRE II.

USBEK *au premier Eunuque noir.*

A son Serrail d'Ispahan.

TU es le Gardien fidéle des plus belles femmes de Perse; je t'ai confié ce que j'avois dans le monde de plus cher; tu tiens en tes mains les clefs de ces portes fatales, qui ne s'ouvrent que pour moi. Tandis que tu veille sur ce dépôt précieux de mon cœur; il se repose & joüit d'une sécurité entiere. Tu fais la garde dans le silence de la nuit, comme dans le tumulte du jour, tes soins infatigables soutiennent la vertu lorsqu'elle chancelle. Si les femmes que tu gardes vouloient sortir de leur devoir, tu leur en ferois perdre l'esperance;

tu es le fleau du vice, & la colomne de la fidélité.

Tu leur commande, & leur obéïs; tu éxécute aveuglément toutes leurs volontez; & leur fais éxécuter de même les loix du Serrail: tu trouve de la gloire à leur rendre les services les plus vils: tu te sommets avec respect, & avec crainte, à leurs ordres legitimes: tu les sers comme l'esclave de leurs esclaves, mais par un retour d'empire, tu commande en maître comme moi-même, quand tu crains le relâchement des loix de la pudeur, & de la modestie.

Souviens-toi toûjours du néant, dont je t'ai fait sortir, lorsque tu étois le dernier de mes esclaves, pour te mettre en cette place, & te confier les délices de mon cœur: tiens toi dans un profond abaissement auprès de celles qui partagent mon amour: mais fais leur en même tems sentir leur extrême dépendance: procure leur

tous

tous les plaisirs qui peuvent être innocens: trompe leurs inquiétudes: amuse-les par la musique, les danses, les boissons délicieuses: persuade leur de s'assembler souvent. Si elles veulent aller à la campagne, tu peux les y mener: mais fais faire main basse sur tous les hommes qui se presenteront devant elles: exhorte les à la propreté, qui est l'image de la netteté de l'ame: parle leur quelquefois de moi: Je voudrois les revoir dans ce lieu charmant, qu'elles embellissent. Adieu.

De Tauris le 18. de la Lune de Saphar. 1711.

LETTRE III.

ZACHI à USBEK

A Tauris.

NOus avons ordonné au chef des Eunuques de nous mener à la campagne; il te dira qu'aucun accident ne nous est arrivé. Quand il fallut traverser la rivie-

re, & quitter nos litieres, nous nous mîmes selon la coutume dans des boëtes : deux esclaves nous porterent sur leurs épaules, & nous échapâmes à tous les regards.

Comment aurois-je pû vivre, cher Usbek, dans ton Serrail d'Ispahan, dans ces lieux, qui me rapellant sans cesse mes plaisirs passez, irritoient tous les jours mes desirs avec une nouvelle violence ? J'errois d'apartemens en apartemens, te cherchant toujours, & ne te trouvant jamais; mais rencontrant partout un cruel souvenir de ma félicité passée : tantôt je me voyois en ce lieu, où pour la premiere fois de ma vie je te reçûs dans mes bras : tantôt dans celui, où tu décidas cette fameuse querelle entre tes femmes : chacune de nous se prétendoit supérieure aux autres en beauté : nous nous presentâmes devant toi, après avoir épuisé tout ce que l'imagination peut fournir

fournir de parûres, & d'ornemens : tu vis avec plaisir les miracles de nôtre art : tu admiras jusqu'où nous avoit emporté l'ardeur de te plaire : mais tu vis bientôt céder ces charmez empruntez à des graces plus naturelles : tu détruisis tout nôtre ouvrage : il fallut nous dépouiller de ces ornemens qui t'étoient devenus incommodes, il fallut paroître à ta vûë dans la simplicité de la nature : Je comptai pour rien la pudeur ; je ne pensai qu'à ma gloire. Heureux Usbek que de charmes furent étalés à tes yeux : nous te vîmes long-tems errer d'enchantemens en enchantemens ton ame incertaine demeura long-tems sans se fixer, chaque grace nouvelle te demandoit un tribut : nous fûmes en un moment toutes couvertes de tes baisers : tu portas tes curieux regards dans les lieux les plus secrets : tu nous fis passer en un instant dans mille situations differentes : toujours

de

de nouveaux commandemens, & une obéïssance toujours nouvelle. Je te l'avouë, Usbek, une passion encore plus vive que l'ambition, me fit souhaiter de te plaire. Je me vis insensiblement devenir la maîtresse de ton cœur : tu me pris : tu me quittas, tu revins à moi, & je sçus te retenir : le triomphe fut tout pour moi, & le desespoir pour mes rivales : il nous sembla que nous fussions seuls dans le monde : tout ce qui nous entourroit ne fut plus digne de nous occuper. Plût au Ciel que mes rivales eussent eu le courage de rester témoins de toutes les marques d'amour que je reçus de toi : Si elles avoient bien vû mes transports, elles auroient senti la difference qu'il y a de mon amour au leur ; elles auroient vû que si elles pouvoient disputer avec moi de charmes, elles ne pouvoient pas disputer de sensibilité.... Mais où suis-je ? Où m'emmene ce vain recit

cit ; c'eſt un malheur de n'être point aimée; mais c'eſt un affront de ne l'être plus. Tu nous quittes, Uſbek , pour aller errer dans des climats barbares. Quoi ? tu comptes pour rien l'avantage d'être aimé ? Helas, tu ne ſçais pas même ce que tu perds ! Je pouſſe des ſoupirs, qui ne ſont point entendus ; mes larmes coulent & tu n'en joüis pas : il ſemble que l'amour reſpire dans le Serrail ; & ton inſenſibilité t'en éloigne ſans ceſſe : ah, mon cher Uſbek, ſi tu ſçavois être heureux !

Du Serrail de Fatmé le 21. de la Lune de Maharram 1711.

LETTRE IV.

ZEPHIS à USBEK.

A Erzéron.

ENfin ce monſtre noir a reſolu de me deſeſperer : il veut à toute force m'ôter mon eſclave Zelide,

Zelide, Zelide qui me ſert avec tant d'affection, & dont les adroites mains portent par tout les ornemens, & les graces : il ne lui ſuffit pas que cette ſéparation ſoit douloureuſe ; il veut encore qu'elle ſoit deshonorante. Le traître veut regarder comme criminels les motifs de ma confiance ; & parce qu'il s'ennuye derriere la porte, où je le renvoye toujours, il oſe ſuppoſer qu'il a entendu ou vû des choſes que je ne ſçais pas même imaginer. Je ſuis bien malheureuſe ma retraite, ni ma Vertu ne ſçauroient me mettre à l'abri de ſes ſoupçons extravagans : un vil eſclave vient m'attaquer juſques dans ton cœur, & il faut bue je m'y défende. Non, j'ai trop de reſpect pour moi même pour deſcendre juſques à des juſtifications : Je ne veux d'autre garant de ma conduite, que toi-même, que ton amour, que le mien ; & s'il faut te le dire, cher

cher Usbek, que mes larmes.

Du Serrail de Fatmé le 29 de la Lune de Maharram 1711.

LETTRE V.

RUSTAN à USBEK

A Erzeron.

TU es le sujet de toutes les conversations d'Ispahan; on ne parle que de ton départ: les uns l'attribuent à une legereté d'esprit; les autres à quelque chagrin: tes amis seuls te défendent, & ils ne persuadent personne: on ne peut comprendre que tu puisse quitter tes femmes, tes parens, tes amis, ta patrie, pour aller dans des climats inconnus aux Persans. La mere de Rica est inconsolable; elle te demande son fils, que tu lui as, dit-elle, enlevé. Pour moi, mon cher Usbek, je me sens naturellement porté à apren-

approuver tout ce que tu fais : mais je ne sçaurois te pardonner ton absence, & quelques raisons que tu m'en puisse donner, mon cœur ne les goûtera jamais. Adieu, aime-moi toûjours.

D'Ispahan le 28. de la Lune de Rebiab 1. 1711.

LETTRE VI.

USBEK *à son ami* NESSIR *A Ispahan.*

A Une journée d'Erivan nous quittâmes la Perse pour entrer dans les terres de l'obéïssance des Turcs: douze jours après nous arrivâmes à Erzéron, où nous séjournâmes trois ou quatre mois.

Il faut que je te l'avouë, Nessir, j'ai senti une douleur secrette, quand j'ai perdu la Perse de vuë, & que je me suis trouvé au milieu des perfides Osmalins. A mesure que j'entrois dans les Pays de

de ces profanes, il me sembloit que je devenois profane moi-même.

Ma patrie, ma famille, mes amis se sont presentés à mon esprit ; ma tendresse s'est reveillée ; une certaine inquiétude a achevé de me troubler, & m'a fait connoître que pour mon repos, j'avois trop entrepris.

Mais ce qui afflige le plus mon cœur, ce sont mes femmes ; je ne puis penser à elles que je ne sois devoré de chagrins.

Ce n'est pas, Nessir, que je les aime: je me trouve à cet égard dans une insensibilité, qui ne me laisse point de desirs. Dans le nombreux Serrail où j'ai vécu, j'ai prévenu l'amour, & l'ai détruit par lui-même : mais de ma froideur même il sort une jalousie secrette, qui me devore : je vois une troupe de femmes laissées presqu'à elles-mêmes : je n'ai que des ames lâches, qui m'en répon-

dent : j'aurois peine à être en sûreté, si mes esclaves étoient fidéles : que sera-ce s'ils ne le sont pas ? Quelles tristes nouvelles peuvent m'en venir dans les païs éloignés, que je vais parcourir ? C'est un mal, où mes amis ne peuvent porter de remede : c'est un lieu, dont ils doivent ignorer les tristes secrets : & qu'y pourroient-ils faire ? n'aimerois-je pas mille fois mieux une obscure impunité, qu'une correction éclatante ? Je dépose en ton cœur tous mes chagrins, mon cher Nessir ; c'est la seule consolation qui me reste dans l'état où je suis.

D'Erzéron le 10 de la Lune de Rabiab 2. 1711.

LETTRE VII.

FATMÉ à USBEK

A Erzéron.

IL y a deux mois que tu es parti, mon cher Usbek, & dans l'abatement où je suis, je ne puis pas

pas me le persuader encore. Je cours tout le Serrail, comme si tu y étois ; je ne suis point desabusée : que veux-tu que devienne une femme qui t'aime, qui étoit accoutumée à te tenir dans ses bras ; qui n'étoit occupée que du soin de te donner des preuves de sa tendresse? libre par l'avantage de sa naissance, esclave par la violence de son amour.

Quand je t'épousai, mes yeux n'avoient point encore vû le visage d'un homme; tu es le seul encore dont la vûë m'ait été permise* car je ne compte pas au rang des hommes ces Eunuques affreux, dont la moindre imperfection est de n'être point hommes. Quand je compare la beauté de ton visage avec la difformité du leur, je ne puis m'empêcher de m'estimer heureuse : mon imagination ne me fournit point d'idée plus ravissan-

* Les femmes Persanes sont beaucoup plus étroitement gardées, que les Femmes Turques & les Femmes Indiennes,

te, que les charmes enchanteurs de ta personne. Je te le jure, Usbek, quand il me seroit permis de sortir de ce lieu, où je suis enfermée par la nécessité de ma condition: quand je pourrois me dérober à la garde, qui m'environne: quand il me seroit permis de choisir parmi tous les hommes, qui vivent dans cette Capitale des Nations; Usbek, je te le jure, je ne choisirois que toi; il ne peut y avoir que toi dans le monde, qui mérite d'être aimé.

Ne pense pas que ton absence m'ait fait négliger une beauté, qui t'est chere: quoique je ne doive être vûë de personne, & que les ornemens, dont je me pare, soient inutiles à ton bonheur; je cherche cependant à m'entretenir dans l'habitude de plaire: je ne me couche point que je ne me sois parfumée des essences les plus délicieuses: je me rapelle ce tems heureux, où tu venois dans mes

bras: un songe flâteur qui me séduit, me montre ce cher objet de mon amour; mon imagination se perd dans ses desirs, comme elle se flâte dans ses esperances; je pense quelquefois que dégoûté d'un pénible voyage, tu vas revenir à nous: la nuit se passe dans des songes, qui n'apartiennent ni à la veille, ni au sommeil: je te cherche à mes côtez, & il me semble que tu me fuis: enfin le feu qui me devore, dissipe lui-même ces enchantemens, & rappelle mes esprits; je me trouve pour lors si animée.... Tu ne le croirois pas, Usbek; il est impossible de vivre dans cet état; le feu coule dans mes veines: que ne puis je t'exprimer ce que je sens si bien! & comment sens-je si bien, ce que je ne puis t'exprimer! Dans ces momens, Usbek, je donnerois l'empire du monde pour un seul de tes baisers. Qu'une femme est malheureuse d'avoir des desirs si vio-

violens, lorſqu'elle eſt privée de celui qui peut ſeul les ſatisfaire, que livrée à elle-même, n'ayant rien qui puiſſe la diſtraire, il faut qu'elle vive dans l'habitude des ſoupirs, & dans la fureur d'une paſſion irritée; que bien loin d'être heureuſe, elle n'a pas même l'avantage de ſervir à la félicité d'un autre; ornement inutile d'un Serrail, gardée pour l'honneur, & non pas pour le bonheur de ſon Epoux.

Vous êtes bien cruels, vous autres hommes! Vous êtes charmez que nous ayons des deſirs, que nous ne puiſſions pas ſatisfaire: vous nous traitez comme ſi nous étions inſenſibles: & vous feriez bien fâchez que nous le fuſſions; vous croyez que nos deſirs ſi long tems mortifiez, seront irritez à votre vûë: il y a de la peine à ſe faire aimer; il eſt plus court d'obtenir de notre temperament, ce
que

que vous n'osez esperer de votre merite.

Adieu, mon cher Usbek, adieu; compte que je ne vis que pour t'adorer; mon ame est toute pleine de toi; & ton absence bien loin de te faire oublier, animeroit mon amour s'il pouvoit devenir plus violent.

Du Serrail d'Ispahan le 12 *de la Lune de Rebeiab.* 1711.

LETTRE VIII.

USBEK *à son ami* RUSTAN.

A Ispahan.

TA Lettre m'a été renduë à Erzéron, où je suis. Je m'étois bien douté que mon départ feroit du bruit : je ne m'en suis point mis en peine : que veux-tu que je suive, la prudence de mes ennemis, ou la mienne?

Je parus à la Cour dès ma plus tendre jeunesse : je le puis dire, mon

mon cœur ne s'y corrompit point ; je formai même un grand dessein ; j'osai y être vertueux. Dès que je connus le vice, je m'en éloignai ; mais je m'en aprochai ensuite pour le démasquer. Je portai la verité jusques aux pieds du trône, j'y parlai un langage jusqu'alors inconnu ; je déconcertai la Flatterie, & j'étonnai en même tems les adorateurs, & l'Idole.

Mais quand je vis que ma sincerité m'avoit fait des ennemis, que je m'étois attiré la jalousie des Ministres, sans avoir la faveur du Prince ; que dans une Cour corrompuë, je ne me soutenois plus que par une foible vertu, je résolus de la quitter. Je feignis un grand attachement pour les Sciences, & à force de le feindre, il me vint réellement. Je ne me mêlai plus d'aucunes affaires, & je me retirai dans une maison de campagne. Mais ce parti même avoit ses inconvéniens, je restois toûjours exposé

exposé à la malice de mes ennemis, & je m'étois presqu'ôté les moiens de m'en garantir. Quelques avis secrets me firent penser à moi sérieusement : Je résolus de m'exiler de ma patrie ; & ma retraite même de la Cour, m'en fournit un prétexte plausible. J'allai au Roi ; je lui marquai l'envie que j'avois de m'instruire dans les Sciences de l'Occident : je lui insinuai qu'il pourroit tirer de l'utilité de mes voyages ; je trouvai grace devant ses yeux : je partis ; & je dérobai une victime à mes ennemis.

Voilà, Rustan, le veritable motif de mon voyage : laisse parler Ispahan ; ne me défens que devant ceux qui m'aiment ; laisse à mes ennemis leurs interpretations malignes : je suis trop heureux que ce soit le seul mal qu'ils me puissent faire.

On parle de moi à present : peut-être ne serai je que trop oublié, & que mes amis.... Non, Rustan,

je ne veux point me livrer à cette pensée : je leur ferai toûjours cher ; je compte fur leur fidelité, comme fur la tienne.

D'Erzéron le 20. de la Lune de Gemmadi 2. 1711.

LETTRE IX.

LE PRÉMIER EUNUQUE à IBBI.

A Erzéron.

TU fuis ton ancien Maître dans fes Voyages ; tu parcours les Provinces, & les Royaumes ; les chagrins ne fçauroient faire d'impreffion fur toi : chaque inftant te montre des chofes nouvelles ; tout ce que tu vois te récrée, & te fait paffer le tems, fans le fentir.

Il n'en eft pas de même de moi, qui enfermé dans une affreufe prifon, fuis toûjours environné des mêmes objets, & devoré des mêmes chagrins ; je gémis accablé

ſous le poids des ſoins, & des inquiétudes de cinquante années, & dans le cours d'une longue vie, je ne puis pas dire avoir eu un jour ſerain, & un moment tranquille.

Lorſque mon premier Maître eut formé le cruel projet de me confier ſes femmes, & m'eut obligé par des ſéductions ſoutenuës de mille menaces, de me ſéparer pour jamais de moi-même; las de ſervir dans les emplois les plus penibles, je comptai ſacrifier mes paſſions à mon repos, & à ma fortune. Malheureux que j'étois! mon eſprit préoccupé me faiſoit voir le dédommagement, & non pas la perte: j'eſperois que je ſerois délivré des atteintes de l'Amour par l'impuiſſance de le ſatisfaire. Helas! on éteignit en moi l'effet mes paſſions, ſans en éteindre la cauſe; & bien loin d'en être ſoulagé, je me trouvai environné d'objets, qui les irritoient ſans ceſſe. J'entrai dans le Serrail où

tout m'inſpiroit le regret de ce que j'avois perdu : je me ſentois animé à chaque inſtant : mille graces naturelles ſembloient ne ſe découvrir à ma vûë, que pour me déſoler ; pour comble de malheurs, j'avois toûjours devant les yeux un homme heureux. Dans ce tems de trouble, je n'ai jamais conduit une femme dans le lit de mon Maître, je ne l'ai jamais deshabillée, que je ne ſois rentré chez moi la rage dans le cœur, & un affreux deſeſpoir dans l'ame.

Voilà comme j'ai paſſé ma miſerable jeuneſſe : je n'avois de confident que moi-même. Chargé d'ennuis & de chagrins, il me les faloit dévorer ; & ces mêmes femmes que j'étois tenté de regarder avec des yeux ſi tendres, je ne les enviſageois qu'avec des regards ſeveres : j'étois perdu ſi elles m'avoient pénétré : quel avantage n'en auroient elles pas pris ?

Je me ſouviens qu'un jour que je

mettois une femme dans le bain, je me sentis si transporté, que je perdis entierement la raison, & que j'osai porter ma main dans un lieu redoutable. Je crus à la premiere réflexion que ce jour étoit le dernier de mes jours : je fus pourtant assez heureux pour échaper à mille morts : mais la beauté que j'avois faite confidente de ma foiblesse, me vendit bien cher son silence ; je perdis entierement mon autorité sur elle ; & elle m'a obligé depuis à des condescendances, qui m'ont exposé mille fois à perdre la vie.

Enfin les feux de la jeunesse ont passé, je suis vieux, & je me trouve à cet égard dans un état tranquille ; je regarde les femmes avec indifference : & je leur rends bien tous leurs mépris, & tous les tourmens qu'elles m'ont fait souffrir : je me souviens toûjours que j'étois né pour les commander ; & il me semble que je redeviens

dans les occaſions, où je leur commande encore. Je les hais depuis que je les envisage de ſens froid, & que ma raiſon me laiſſe voir toutes leurs foibleſſes : quoique je les garde pour un autre, le plaiſir de me faire obéïr me donne une joye ſecrette : quand je les prive de tout, il me ſemble que c'eſt pour moi, & il m'en revient toûjours une ſatisfaction indirecte : je me trouve dans le Serrail comme dans un petit Empire ; & mon ambition, la ſeule paſſion qui me reſte, ſe ſatisfait un peu. Je vois avec plaiſir que tout roule ſur moi, & qu'à tous les inſtans je ſuis néceſſaire : je me charge volontiers de la haine de toutes ces femmes, qui m'affermit dans le poſte où je ſuis : auſſi n'ont-elles pas affaire à un ingrat : elles me trouvent au devant de tous leurs plaiſirs les plus innocens : je me preſente toûjours à elles comme une barriere inébranlable : elles forment

forment des projets, & je les arrête soudain: Je m'arme de refus; je me herisse de scrupule; je n'ai jamais dans la bouche que les mots de devoir, de vertu, de pudeur, de modestie: je les desespere en leur parlant sans cesse de la foiblesse de leur sexe, & de l'autorité du Maître: je me plains ensuite d'être obligé à tant de severité, & je semble vouloir leur faire entendre, que je n'ai d'autre motif que leur propre interêt, & un grand attachement pour elles.

Ce n'est pas qu'à mon tour je n'aye un nombre infini de désagremens; & que tous les jours ces femmes vindicatives ne cherchent à rencherir sur ceux que je leur donne: elles ont des revers terribles: il y a entre nous comme un flux & reflux d'empire & de soumission: elles font toûjours tomber sur moi les emplois les plus humilians: elles affectent un mépris qui n'a point d'exemple; &

ſans égard pour ma vieilleſſe, elles me font lever la nuit dix fois pour la moindre bagatelle : je ſuis accablé ſans ceſſe d'ordres, de commandemens, d'emplois, de caprices : il ſemble qu'elles ſe relayent pour m'exercer, & que leurs fantaiſies ne ſe ſuccedent : ſouvent elles ſe plaiſent à me faire redoubler de ſoins ; elles me font faire de fauſſes confidences : tantôt on vient me dire qu'il a paru un jeune homme autour de ces murs ; une autrefois qu'on a entendu du bruit, ou bien qu'on doit rendre une Lettre : tout ceci me trouble, & elles rient de ce trouble : elles ſont charmées de me voir ainſi me tourmenter moi-même. Une autrefois elles m'attachent derriere la porte, & m'y enchaînent nuit & jour : elles ſçavent bien feindre des maladies, des defaillances, des frayeurs : elles ne manquent pas de prétexte pour me mener au point où elles veulent :

lent : il faut dans ces occaſions une obéïſſance aveugle & une complaiſance ſans bornes : un refus dans la bouche d'un homme comme moi, ſeroit une choſe inouïe ; & ſi je balançois à leur obéïr, elles ſeroient en droit de me châtier : j'aimerois autant perdre la vie, mon cher Ibbi, que de deſcendre à cette humiliation.

Ce n'eſt pas tout : je ne ſuis jamais ſûr d'être un inſtant dans la faveur de mon Maître ; j'ai autant d'ennemis dans ſon cœur, qui ne ſongent qu'à me perdre : elles ont des quart d'heures où je ne ſuis point écoûté ; des quart d'heures où l'on ne refuſe rien ; des quart d'heures où j'ai toûjours tort : je méne dans le lit de mon Maître des femmes irritées : crois-tu que l'on y travaille pour moi, & que mon parti ſoit le plus fort ? J'ai tout à craindre de leurs larmes, de leurs ſoupirs, de leurs embraſſemens, & de leurs plaiſirs mêmes :

mes elles sont dans le lieu de leurs triomphes; leurs charmes me deviennent terribles ; les services presens effacent dans un moment tous mes services passez, & rien ne peut me répondre d'un Maître qui n'est plus à lui-même.

Combien de fois m'est il arrivé de me coucher dans la faveur & de me lever dans la disgrace? Le jour que je fus foüetté si indignement autour du Serrail, qu'avois-je fait; Je laisse une femme dans les bras de mon Maître : dès qu'elle le vit enflâmé, elle versa un torrent de larmes; elle se plaignit, & ménagea si bien ses plaintes, qu'elles augmentoient à mesure de l'amour, qu'elle faisoit naître. Comment aurois je pû soûtenir dans un moment si critique? Je fus perdu lorsque je m'y attendois le moins; je fus la victime d'une négociation amoureuse, & d'un traité que les soupirs avoient fait. Voilà, cher Ibbi, l'état cruel dans

dans lequel j'ai toûjours vécu.

Que tu est heureux! tes soins se bornent uniquement à la personne d'Usbek; il t'est facile de lui plaire, & de te maintenir dans sa faveur jusqu'au dernier de tes jours.

Du Serrail d'Ispahan le dernier de la Lune de Saphar 1711.

LETTRE X.

MIRZA *à son Ami* USBEK.
A Erzéron.

TU étois le seul qui pût me dédommager de l'absence de Rica, & il n'y avoit que Rica qui pût me consoler de la tienne. Tu nous manque Usbek; tu étois l'ame de nôtre societé: qu'il faut de violence pour rompre les engagemens, que le cœur & l'esprit ont formez?

Nous disputons ici beaucoup; nos disputes roulent ordinairement sur la Morale. Hier on mit en

question, si les hommes étoient heureux par les plaisirs, & les satisfactions des Sens, ou par la pratique de la vertu ? Je t'ai souvent oüi dire que les hommes étoient nez pour être vertueux; & que la justice est une qualité, qui leur est aussi propre que l'existence. Explique-moi je te prie, ce que tu veux dire.

J'ai parlé à des Mollaks, qui me desesperent avec leurs passages de l'Alcoran, car je ne leur parle pas comme vrai croyant; mais comme homme, comme citoyen, comme pere de famille. Adieu.

D'Ispahan le dernier de la Lune de Saphar 1711.

LETTRE XI.

USBEK à MIRZA

A Ispahan.

TU renonce à ta raison pour essayer la mienne; tu descends jusqu'à me consulter, tu me crois capable de t'instruire. Mon cher

cher Mirza, il y a une chose qui me flatte encore plus que la bonne opinion, que tu as conçûë de moi, c'est ton amitié qui me la procure.

Pour remplir ce que tu me prescrits, je n'ai pas crû devoir employer des raisonnemens fort abstraits: il y a de certaines veritez qu'il ne suffit pas de persuader, mais qu'il faut encore faire sentir, telles sont les véritez de Morales; peut-être que ce morceau d'histoire te touchera plus qu'une Philosophie subtile.

Il y avoit en Arrabie un petit Peuple, apelle Troglodite, qui descendoit de ces anciens Troglodites, qui, si nous en croyons les Historiens, ressembloient plus à des bêtes qu'à des hommes. Ceux-ci n'étoient point si contrefaits, ils n'étoient point velus comme des Ours; ils ne siffloient point ils avoient des yeux; mais ils étoient si méchans & si feroces, qu'il n'y avoit parmi eux aucun principe d'é-

d'équité, ni de justice.

Ils avoient un Roi d'une origine étrangere, qui voulant corriger la méchanceté de leur naturel, les traitoit severement; mais ils conjurerent contre lui, le tuerent & exterminerent toute la famille Royale.

Le coup étant fait, ils s'assemblerent pour choisir un gouvernement; & après bien des dissentions, ils créerent des Magistrats: mais à peine les eurent ils élus, qu'ils leur devinrent insuportables; & ils les massacrerent encore.

Ce peuple libre de ce nouveau joug, ne consulta plus que son naturel sauvage; tous les particuliers convinrent qu'ils n'obéïroient plus à personne; que chacun veilleroit uniquement à ses interêts, sans consulter ceux des autres.

Cette résolution unanime flattoit extrêmement tous les particuliers: ils disoient, qu'ai-je affaire

d'aller

d'aller me tuer à travailler pour des gens, dont je ne me foucie point? Je penferai uniquement à moi; je vivrai heureux; que m'importe que lesautres le foient? je me procurerai tous mes befoins; & pourvû que je les aye, je ne me foucie point que tous les autres Troglodites foient miferables.

On étoit dans le mois où l'on enfemence les terres: chacun dit, je ne labourerai mon champ que pour qu'il me fourniffe le bled qu'il me faut pour me nourrir; une plus grande quantité me feroit inutile: je ne prendrai point de la peine pour rien.

Les terres de ce petit Royaume, n'étoient pas de même nature; il y en avoit d'arrides, & de montagneufes: & d'autres qui dans un terrain bas, étoient arrofées de plufieurs ruiffeaux. Cette année la fechereffe fut très grande, de maniere que les terres, qui étoient dans les lieux élevez manquerent abfolu-

absolument, tandis que celles qui purent être arrosées furent très fertiles; ainsi les peuples des montagnes périrent presque tous de faim par la dureté des autres, qui leur refuserent de partager la récolte.

L'année ensuite fut très pluvieuse: les lieux élevez se trouverent d'une fertilité extraordinaire; & les terres basses furent submergées. La moitié du peuple cria une seconde fois famine; mais ces miserables trouverent des gens aussi durs qu'ils l'avoient été eux-mêmes.

Un des principaux habitans avoit une femme fort belle; son voisin en devint amoureux & l'enleva: il s'émût une grande querelle, & après bien des injures & des coups, ils convinrent de s'en remettre à la décision d'un Troglodite, qui, pendant que la Republique subsistoit, avoit eu quelque crédit. Ils allerent à lui, & voulurent lui dire leurs raisons;

ſons ; que m'importe, dit cet homme, que cette femme ſoit à vous, ou à vous ! J'ai mon champ à labourer ; je n'irai peut-être pas employer mon tems à terminer vos differens, & travailler à vos affaires, tandis que je négligerai les miennes ; je vous prie de me laiſſer en repos, & de ne m'importuner plus de vos querelles ; là deſſus il les quitta, & s'en alla travailler ſes terres. Le raviſſeur qui étoit le plus fort, jura qu'il mourroit plûtôt que de rendre cette femme, & l'autre pénétré de l'injuſtice de ſon voiſin, & de la dureté du Juge, s'en retournoit deſeſperé ; lors qu'il trouva dans ſon chemin une femme jeune & belle qui revenoit de la fontaine, il n'avoit plus de femme ; celle-là lui plût, & elle lui plût bien d'avantage, lors qu'il aprit que c'étoit la femme de celui qu'il avoit voulut prendre pour Juge, & qui avoit été ſi peu ſenſible à ſon mal-

heur ; il l'enleva, & l'emmena dans sa maison.

Il y avoit un homme qui possedoit un champ assez fertile, qu'il cultivoit avec grand soin ; deux de ses voisins s'unirent ensemble, le chasserent de sa maison, occuperent son champ ; ils firent entr'eux une union pour se défendre contre tous ceux qui voudroient l'usurper ; & effectivement ils se soutinrent par là pendant plusieurs mois : mais un des deux ennuyé de partager ce qu'il pouvoit avoir tout seul, tua l'autre, & devint seul maître du champ. Son empire ne fut pas long : deux autres Troglodites vinrent l'attaquer : il se trouva trop foible pour se défendre, & il fut massacré.

Un Troglodite presque tout nud, vit de la laine qui étoit à vendre : il en demanda le prix ; le Marchand dit en lui-même ; naturellement je ne devrois esperer de

ma

ma laine, qu'autant d'argent qu'il en faut, pour acheter deux mesures de bled ; mais je la vais vendre quatre fois davantage, afin d'avoir huit mesures. Il falut en passer par là, & payer le prix demandé. Je suis bien aise, dit le Marchand, j'aurai du bled à present. Que dites-vous, reprit l'étranger, vous avez besoin de bled ? J'en ai à vendre ; il n'y a que le prix qui vous étonnera peut être ; car vous sçaurez que le bled est extrêmement cher, & que la famine régne presque par tout : mais rendez-moi mon argent, & je vous donnerai une mesure de bled ; car je ne veux pas m'en défaire autrement, dussiez-vous crever de faim.

Cependant une maladie cruelle ravageoit la contrée : un Medecin habile y arriva du païs voisin, & donna ses remedes si à propos, qu'il guerit tous ceux qui se mirent dans ses mains. Quand la maladie eût cessé, il alla chez tous

ceux qu'il avoit traitez, demander son salaire; mais il ne trouva que des refus : il retourna dans son païs; & il y arriva accablé de fatigues d'un si long voyage, mais bien tôt après il aprit que la même maladie se faisoit sentir de nouveau, & affligeoit plus que jamais cette terre ingrate : ils allerent à lui cette fois, & n'attendirent pas qu'il vint chez eux; allez, leur dit-il, hommes injustes ; vous avez dans l'ame un poison plus mortel, que celui dont vous voulez guerir ; vous ne méritez pas d'occuper une place sur la terre, parce que vous n'avez point d'humanité, & que les régles de l'équité vous sont inconnuës ; je croirois offenser les Dieux, qui vous punissent, si je m'oposois à la Justice de leur colere.

A Erzéron le 3. de la Lune de Gemmadi 2. 1711.

LET-

LETTRE XII.

USBEK *au même.*

A Ispahan.

TU as vû, mon cher Mirza, comment les Troglodites périrent par leur méchanceté même, & furent les victimes de leurs propres injustices. De tant de familles il n'en resta que deux, qui échapererent aux malheurs de la Nation. Il y avoit dans ce païs deux hommes bien singuliers : ils avoient de l'humanité ; ils connoissoient la justice ; ils aimoient la vertu : autant liez par la droiture de leur cœur, que par la corruption de celui des autres ; ils voyoient la désolation générale, & ne la ressentoient que par la pitié : c'étoit le motif d'une union nouvelle : ils travailloient avec une sollicitude commune pour l'interêt commun ; ils n'avoient de dif-

differens, que ceux qu'une douce & tendre amitié, faisoit naître, & dans l'endroit du païs le plus écarté, separez de leurs compatriotes indignes de leur presence, ils menoient une vie heureuse & tranquille : la terre sembloit produire d'elle-même, cultivée par ces vertueuses mains.

Ils aimoient leurs femmes ; & ils en étoient tendrement cheris : toute leur attention étoit d'élever leurs enfans à la vertu : ils leur representoient sans cesse les malheurs de leurs compatriotes, & leur mettoient devant les yeux cet exemple si touchant : ils leur faisoient sur tout sentir que l'interêt des particuliers se trouve toûjours dans l'interêt commun ; que vouloir s'en séparer, c'est vouloir se perdre ; que la vertu n'est point une chose qui doive nous coûter ; qu'il ne faut point la regarder comme un exercice pénible ; & que la justice pour autrui,

eſt une charité pour nous,

Ils eurent bien-tôt la conſolation des Peres vertueux, qui eſt d'avoir des enfans, qui leur reſſemblent. Le jeune Peuple qui s'éleva ſous leurs yeux s'accrut par d'heureux mariages : le nombre augmenta, l'union fut toûjours la même ; & la Vertu, bien loin de s'affoiblir dans la multitude, fut fortifiée au contraire par un plus grand nombre d'exemples.

Qui pourroit repreſenter ici le bonheur de ces Troglodites ? Un Peuple ſi juſte devoit être cheri des Dieux. Dès qu'il ouvrit les yeux pour les connoître, il aprit à les craindre ; & la Religion vint adoucir dans les Mœurs ce que la Nature y avoit laiſſé de trop rude.

Ils inſtituerent des fêtes en l'honneur des Dieux : les jeunes filles ornées de fleurs, & les jeunes garçons les célébroient par leurs danſes, & par les accords d'une

d'une Musique champêtre : on faisoit ensuite des festins, où la joye ne régnoit pas moins que la frugalité : c'étoit dans ces assemblées que parloit la nature naïve : c'est là qu'on aprenoit à donner le cœur, & à le recevoir : c'est-là que la pudeur virginale faisoit en rougissant un aveu surpris, mais bien-tôt confirmé par le consentement des peres : & c'est-là que les tendres meres se plaisoient à prévoir par avance une union douce & fidelle.

On alloit au Temple pour demander les faveurs des Dieux ; ce n'étoit pas les richesses, & une onereuse abondance ; de pareils souhaits étoient indignes des heureux Troglodites ; ils ne sçavoient les desirer que pour leurs compatriotes : ils n'étoient au pied des autels que pour demander la santé de leurs peres, l'union de leurs freres, la tendresse de leurs femmes, l'amour & l'obeïssance

bëïssance de leurs enfans: les filles y venoient aporter le tendre Sacrifice de leur cœur; & ne leur demandoient d'autre grace, que celle de pouvoir rendre un Troglodite heureux.

Le soir lorsque les troupeaux, quittoient les prairies, & que les bœufs fatiguez avoient ramené la charuë, ils s'assembloient; & dans un repas frugál, ils chantoient les injustices des premiers Troglodites, & leurs malheurs; la vertu renaissante avec un nouveau Peuple, & sa félicité: ils chantoient ensuite les grandeurs des Dieux, leurs faveurs toûjours presentes aux hommes, qui les implotent, & leur colerere inévitable a ceux qui ne les craignent pas: ils décrivoient ensuite les délices de la vie champêtre, & le bonheur d'une condition toûjours parée de l'innocence: bien tôt ils s'abandonnoient à un sommeil, que les soins & les cha-

grins n'interrompoient jamais.

La nature ne fournissoit pas moins à leurs desirs qu'à leurs besoins : dans ce païs heureux la cupidité étoit étrangere ; ils se faisoient des presens, où celui qui donnoit, croyoit toûjours avoir l'avantage : le peuple Troglodite se regardoit comme une seule famille ; les troupeaux étoient presque toûjours confondus ; la seule peine qu'on s'épargnoit ordinairement c'étoit de les partager.

D'Erzéron le 6. de la Lune de Gemmadi 2. 1711.

LETTRE XIII.

USBEK *au même.*

JE ne sçaurois assez te parler de de la Vertu des Troglodites. Un d'eux disoit un jour : mon pere doit demain labourer son champ ; je me leverai deux heures avant lui ; & quand il ira à son champ,

champ, il le trouvera tout labouré

Un autre disoit en lui-même, il me semble que ma sœur a du goût pour un jeune Troglodite de nos parens; il faut que je parle à mon pere, & que je le détermine à faire ce mariage

On vint dire à un autre que des voleurs avoient enlevé son troupeau. J'en suis bien fâché, dit-il, car il y avoit une genisse toute blanche que je voulois offrir aux Dieux.

On entendoit dire à un autre: il faut que j'aille au Temple remercier les Dieux; car mon frere que mon pere aime tant, & que je cheris si fort, a recouvré la santé.

Ou bien il y a un champ, qui touche celui de mon pere, & ceux qui le cultivent sont tous les jours exposez aux ardeurs du Soleil; il faut que j'aille y planter deux arbres, afin que ces pauvres gens puissent aller quelquefois se reposer sous leurs ombres.

Un jour que plusieurs Troglodites étoient assemblez ; un vieillard parla d'un jeune homme qu'il soupçonnoit d'avoir commis une mauvaise action, & lui en fit des reproches. Nous ne croyons pas qu'il ait commis ce crime, dirent les jeunes Troglodites ; mais s'il l'a fait, puisse-t'il mourir le dernier de sa famille.

On vint dire à un Troglodite, que des étrangers avoient pillé sa maison, & avoient tout emporté. S'ils n'étoient pas injustes, répondit-il, je souhaiterois que les Dieux leur en donnassent un plus long usage qu'à moi.

Tant de prosperitez ne furent pas regardées sans envie : les peuple voisins s'assemblerent, & sous un vain prétexte ils résolurent d'enlever leurs troupeaux. Dès que cette résolution fut connuë, les Troglodites envoyerent au devant d'eux des Ambassadeurs, qui leur parlerent ainsi.

Que

Que vous ont fait les Troglodites ? ont-ils enlevé vos femmes, dérobé vos bestiaux, ravagé vos campagnes ? Non, nous sommes justes, & nous craignons les Dieux : Que voulez-vous donc de nous? voulez-vous de la laine pour vous faire des habits? voulez-vous du lait pour vos troupeaux, ou des fruits de nos terres ? Posez bas les armes ; venez au milieu de nous, & nous vous donnerons de tout cela : mais nous jurons par ce qu'il y a de plus sacré, que si vous entrez dans nos terres comme ennemis, nous vous regarderons comme un Peuple injuste, & que nous vous traiterons comme des bêtes farouches.

Ces paroles furent renvoyées avec mépris, ces Peuples sauvages entrerent armez dans la terre des Troglodites, qu'ils ne croyoient défendus que par leur innocence.

Mais ils étoient bien disposez à la défense : ils avoient mis leurs

femmes & leurs enfans au milieu d'eux ; ils furent étonnez de l'injustice & de leurs ennemis, & non pas de leur nombre ; une ardeur nouvelle s'étoit emparée de leur cœur ; l'un vouloit mourir pour son pere, un autre pour sa femme & ses enfans: celui-ci pour ses freres, celui là pour ses amis : tous pour le peuple Troglodite; la place de celui qui expiroit étoit d'abord prise par une autre, qui, outre la cause commune, avoit encore une mort particuliere à vanger.

Tel fut le combat de l'injustice, & de la vertu ; ces Peuples lâches, qui ne cherchoient que le butin, n'eurent pas même honte de fuïr, & ils céderent à la vertu des Troglodites, même sans en être touchez.

D'Erzeron le 9. de la Lune de Gammadi 2. 1711.

LET-

LETTRE XIV.

USBEK au même.

COmme le peuple grossissoit tous les jours, les Troglodite crurent qu'il étoit à propos de se choisir un Roi: ils convinrent qu'il falloit déferer la couronne à celui, qui étoit le plus juste ; ils jetterent tous les yeux sur un vieillard vénerable par son âge, & par une longue vertu ; il n'avoit pas voulu se trouver à cette assemblée ; il s'étoit retiré dans sa maison, le cœur serré de tristesse.

Lors qu'on lui envoya des députez pour lui aprendre le choix, qu'on avoit fait de lui : A Dieu ne plaise, dit-il, que je fasse ce tort aux Troglodites, que l'on puisse croire qu'il n'y a personne parmi eux de plus juste que moi, vous me déferez la couronne, & si vous le voulez absolument, il

faudra bien que je la prenne : mais comptez que je mourrai de douleur, d'avoir vû en naissant les Troglodites libres, & de les voir aujourd'hui assujettis. A ces mots il se mit à répandre un torrent de larmes : malheureux jour, disoit-il pourquoi ai-je tant vécu ? Puis il s'écria d'une voix severe ; je vois bien ce que c'est ô Troglodites ; vôtre vertu commence à vous peser, dans l'état où vous êtes, n'ayant point de Chef, il faut que vous soyez vertueux malgré vous, sans cela vous ne sçauriez subsister, & vous tomberiez dans le malheur de vos premiers peres : mais ce joug vous paroît trop dur, vous aimez mieux être soumis à un Prince, & obéïr à ses Loix moins rigides que vos mœurs ; vous sçavez que pour lors vous pourez contenter vôtre ambition, acquerir des richesses, & languir dans une lâche volupté, & que pourvû que vous évitiez de tomber

ber dans les grands crimes, vous n'aurez pas besoin de la Vertu. Il s'arrêta un moment, & ses larmes coulerent plus que jamais. Eh que prétendez-vous que je fasse ? Comment se peut-il que je commande quelque chose à un Troglodite ? Voulez-vous qu'il fasse une action vertueuse, parce que je la lui commande, lui qui la feroit tout de même sans moi, & par le seul penchant de la nature ? O Troglodites, je suis à la fin de mes jours, mon sang est glacé dans mes vaines ; je vais bien-tôt revoir vos sacrez ayeux ; pourquoi voulez-vous que je les afflige, & que je sois obligé de leur dire, que je vous ai laissez sous un autre joug que celui de la Vertu ?

D'Erzéron le 10. de la Lune de Gemmadi 2. 1711.



LET-

LETTRE XV.

USBEK *au Mollak* MEHEMET ALI, *Gardien des trois Tombeaux.*

A Com.

POurquoi vis-tu dans les tombeaux, divin Mollak ? Tu és bien plus fait pour le séjour des Etoiles : tu te caches sans doute de peur d'obscurcir le Soleil : tu n'as point de taches comme cet Astre ; mais comme lui, tu te couvre des nuages.

Ta Science est un abîme plus profond que l'Ocean : ton esprit est plus perçant que Zufagar cette épée d'Hali, qui avoit deux pointes : tu sçais ce qui se passe dans les neuf Chœurs des Puissances célestes ; tu lis l'Alcoran sur la poitrine de nôtre divin Prophete ; & lorsque tu trouve quelque passage obscur, un Ange par son ordre déploye ses aîles rapides,

&

& descend du trône pour t'en réveler le secret.

Je pourois par ton moyen avoir avec les Seraphins une intime correspondance : car enfin, treiziéme Iman, n'est-tu pas le centre, où le Ciel & la Terre aboutissent, & le point de communication entre l'Abîme & l'Empirée ?

Je suis au milieu d'un peuple profane : permets que je me purifie avec toi : souffre que je tourne mon visage vers les lieux sacrez que tu habites : distingue-moi des mechans, comme on distingue au lever de l'Aurore le filet blanc d'avec le filet noir : aide-moi de tes Conseils : prens soin de mon ame ; enyvre-là de l'Esprit des Prophetes: nourrit-là de la science du Paradis, & permets que je mette ses playes à tes pieds. Adresse tes Lettres sacrées à Erzeron, où je resterai quelque mois.

D'Erzeron le 11. de la Lune de Gemmadi 2. 1711.

LET-

LETTRE XVI.

USBEK *au même.*

JE ne puis, divin Mollak, calmer mon impatience: je ne sçaurois attendre ta sublime réponse: j'ai des doutes, il faut les fixer: je sens que ma raison s'égare; raméne-là dans le droit chemin: vient m'éclairer, source de lumiere; foudroye avec ta plume divine les difficultez, que je vais te proposer; fais-moi pitié de moi-même, & rougir de la question que je vais te faire.

D'où vient que nôtre Legislateur nous prive de la chair de pourceau, & de toutes les viandes qu'il apelle immondes? D'où vient qu'il nous défend de toucher un corps mort, & que pour purifier nôtre ame, il nous ordonne de nous laver sans cesse le corps? Il me semble que les choses ne sont en elles-mêmes ni pures

res ; ni impures : je ne puis concevoir aucune qualité inherente au sujet, qui puisse les rendre telles. La bouë ne nous paroît sale, que parce qu'elle blesse nôtre vûë, ou quelqu'autre de nos sens : mais en elle-même elle ne l'est pas plus que l'Or & les Diamans : l'idée de souilleure contractée par l'attouchement d'un cadavre, ne nous est venuë que d'une certaine répugnance naturelle, que nous en avons : si les corps de ceux qui ne se lavent point, ne blessoient ni l'odorat, ni la vûë, comment auroit-on pû s'imaginer qu'ils fussent impurs ?

Les Sens ; divin Mollak, doivent donc être les seuls juges de la pureté, ou de l'impureté des choses : mais comme les objets n'affectent point les hommes de la même maniere ; que ce qui donne une sensation agréable aux uns, en produit une dégoûtante chez les autres ; il suit que le témoi-

gnage des Sens ne peut servir ici de régle ; à moins qu'on ne dise que chacun peut à sa fantaisie décider ce point, & distinguer pour ce qui le concerne, les choses pures d'avec celles qui ne le sont pas.

Mais cela même, sacré Mollak, ne renverseroit-il pas les distinctions établies par nôtre divin Prophete, & les points fondamenteaux de la Loi, qui a été écrite de la main des Anges.

D'Erzeron le 20. de la Lune de Gemmadi 2. 1711.

LETTRE XVII.

MEHEMET ALI, Serviteur des Prophetes à USBEK.

A Erzéron.

VOus nous faites toûjours des questions qu'on a faites mille fois à nôtre saint Prophete. Que ne lisez-vous les Traditions des Docteurs ? Que n'allez-vous à cette

te ſource pure de toute intelligence? Vous trouveriez tous vos doutes reſolus.

Malheureux qui toûjours embaraſſez des choſes de la terre, n'avez jamais regardé d'un œil fixe celles du Ciel; & qui réverez la condition des Mollaks, ſans oſer ni l'embraſſer, ni la ſuivre.

Profanes qui n'entrez jamais dans les ſecrets de l'Eternel; vos lumieres reſſemblent aux tenébres de l'abîme; & les raiſonnemens de vôtre eſprit ſont comme la pouſſiere que vos pieds font élever, lors que le Soleil eſt dans ſon midi dans le mois ardent de Chahban.

Auſſi le Zenith de vôtre eſprit ne vas pas au Nadir de celui du moindre des Immaums * Vôtre vaine Philoſophie eſt cet éclair, qui anonce l'orage & l'obſcurité, vous êtes au milieu de la tempête,

* Ce mot eſt plus en uſage chez les Turcs que chez le Perſans.

& vous errez au gré des vents.

Il est bien facile répondre à vôtre difficulté : il ne faut pour cela que vous raconter ce qui arriva un jour à nôtre saint Prophete, lors que tenté par les Chrétiens éprouvé par les Juifs, il confondit également les uns & les autres.

Le Juif abdias Ibesalon * lui demanda pourquoi Dieu avoit défendu de manger de la chair de pourceau : ce n'est pas sans raison, reprit le Prophete ; c'est un animal immonde, & je vais vous en convaincre. Il fit sur sa main avec de la bouë la figure d'un homme ; il la jetta à terre, & lui cria, levez-vous. Sur le champ un homme se leva, & dit : Je suis Japhet, fils de Noé. Avois-tu les cheveux aussi blancs quand tu és mort, lui dit le saint Prophete ? Non, répondit-il : mais quand tu m'as réveillé j'ai cru que le jour du Juge-

* Tradition Mahometane.

ment

ment étoit venu, & j'ai eu une si grande frayeur, que mes cheveux ont blanchi tout à coup.

Or ça, raconte-moi, lui dit l'envoyé de Dieu, toute l'Histoire de l'Arche de Noé. Japhet obéït, & détailla exactement tout ce qui s'étoit passé les premiers mois; après quoi il parla ainsi.

Nous mîmes les ordures de tous les animaux dans un côté de l'Arche, ce qui la fit si fort pancher, que nous en eûmes une peur mortelle: sur tout nos femmes qui se lamentoient de la belle maniere. Nôtre Pere Noé ayant été au Conseil de Dieu, il lui commanda de prendre l'Elephant, & de lui faire tourner la tête vers le côté qui panchoit. Ce grand animal fit tant d'ordures, qu'il en nâquit un Cochon. Croyez-vous, Usbek, que depuis ce tems-là, nous nous en soyons abstenus, & que nous l'ayons regardé comme un animal immonde.

Mais comme le Cochon remuoit tous les jours ces ordures, ils s'éleva une telle puanteur dans l'Arche, qu'il ne pût lui même s'empêcher d'éternuer ; & il sortit de son nez un Rat, qui alloit rongeant tout ce qui se trouvoit devant lui : ce qui devint si insupportable à Noé, qu'il crut qu'il étoit à propos de consulter Dieu encore. Il lui ordonna de donner au Lion un grand coup sur le front, qui éternua aussi, & fit sortir de son nez un Chat. Croyez-vous que ces Animaux soient encore immondes ? Que vous en semble ?

Quand donc vous n'apercevez pas la raison de l'impureté de certaines choses c'est que vous en ignorez beaucoup d'autres, & que vous n'avez pas la connoissance de ce qui s'est passé entre Dieu, les Anges, & les Hommes. Vous ne sçavez pas l'Histoire de l'Eternité : Vous n'avez point lû les

les Livres qui son écrits au Ciel : ce qui vous en a été révélé, n'est qu'une petite partie de la Bibliotheque Divine : & ceux qui comme nous en aprochent de plus près tandis qu'ils sont en cette vie, sont encore dans l'obscurité & les tenébres. Adieu, Mahomet soit dans vôtre cœur.

A Com le dernier de la Lune de Chabban 1711.

LETTRE XVIII.

USBEK *à son Ami* RUSTAN.

A Ispahan.

NOus n'avons sejourné que huit jours à Tocat : après trente-cinq jours de marche nous sommes arrivez à Smirne.

De Tocal à Smirne, on ne trouve pas une seule Ville, qui mérite qu'on la nomme. J'ai vû avec étonnement la foiblesse de l'Empire des Osmanlins : ce corps malade ne se soutient pas par un

régime doux & temperé; mais par des remedes violens qui l'épuisent, & le minent sans cesse.

Les Bachas, qui n'obtiennent leurs emplois qu'à force d'argent, entrent ruïnez dans les Provinces, & les ravagent comme des païs de Conquête. Une milice insolente n'est soumise qu'à ses caprices: les places sont démantelées, les Villes desertes; les Campagnes desolées; la culture des terres, & le Commerce entierement abandonnez.

L'impunité régne dans ce Gouvernement severe: les Chrétiens qui cultivent les terres: les Juifs, qui levent les tributs sont exposez à mille violences.

La proprieté des terres est incertaine: & par consequent l'ardeur de les faire valoir, ralentie: il n'y a ni titre, ni possession, qui vaille contre le caprice de ceux qui gouvernent. Ces Barbares ont tellement abandonné les Arts, qu'ils ont négligé jusqu'à l'Art mi-

militaire : pendant que les Nations d'Europe se rafinent tous les jours, ils restent dans leur ancienne ignorance : & ils ne s'avisent de prendre leurs nouvelles inventions, qu'après qu'elles s'en sont servies milles fois contr'eux.

Ils n'ont nulle expérience sur la Mer, nulle habileté dans la Maneuvre : on dit qu'une poignée de Chrétiens sortis d'un rocher * font suër tous les Ottomans, & fatiguent leur Empire.

Incapable de faire le Commerce, ils souffrent presqu'avec peine que les Européens toûjours laborieux, & entreprennans viennent le faire ; ils croyent faire grace à ces étrangers, que de permettre qu'ils les enrichissent.

Dans toute cette vaste étenduë de païs, que j'ai traversé ; je n'ai trouvé que Smirne, qu'on puisse regarder comme une Ville riche, & puissante : ce sont les Européens,

* Ce sont aparemment les Chevaliers de Malte.

péens, qui la rendent telle ; & il ne tient pas aux Turcs, qu'elle ne ressemble à toutes les autres.

Voilà, cher Rustan, une juste idée de cet Empire, qui avant deux siécles sera le Theâtre des triomphes de quelques Conquerant.

A Smirne le 2. de la Lune de Rhamazan 1711.

LETTRE XIX.

USBEK. *à* ZACHI *sa femme.*

Au Serrail d'Ispahan.

VOus m'avez offensé, Zachi, & je sens dans mon cœur des mouvemens que vous devriez craindre : si mon éloignement ne vous laissoit le tems de changer de conduite, & d'apaiser la violente jalousie, dont je suis tourmenté.

J'aprens qu'ou vous a trouvée seule avec Nadir Eunuque blanc, qui payera de sa tête son infidéli-

té,

té, & sa perfidie. Comment vous êtes-vous oubliée jusqu'à ne pas sentir qu'il ne vous est pas permis de recevoir dans vôtre chambre un Eunuque blanc, tandis que vous en avez de noirs destinez à vous servir; Vous avez beau me dire que des Eunuques ne sont pas des hommes, & que vôtre vertu vous met au dessus des pensées que pourroit faire naître en vous une ressemblance imparfaite. Cela ne suffit ni pour vous, ni pour moi: pour vous parce que vous faites une chose, que les Loix du Serrail vous défendent: pour moi, en ce que vous m'ôtez l'honneur en vous exposant à des regards? Peut-être aux entreprises d'un perfide, qui vous aura soüillé par ses crimes, & plus encore par ses regrets, & le desespoir de son impuissance.

Vous me direz peut être que vous m'avez été toûjours fidéle. Eh pouviez-vous ne l'être pas? Com-

Comment auriez-vous trompé la vigilance des Eunuques noirs qui sont si surpris de la vie que vous menez ? Comment auriez-vous pû briser ces verroüils ; & ces portes, qui vous tiennent enfermée ? Vous vous vantez d'une vertu qui n'est pas libre : & peut-être que vos desirs impurs vous ont ôté mille fois le merite ; & le prix de cette fidélité que vous vantez tant.

Je veux que vous n'ayez point fait tout ce que j'ai lieu de soupçonner, que ce perfide n'ait point porté sur vous ses mains sacrileges, que vous ayez refusé de prodiguer à sa vûë les délices de son Maître : que couverte de vos habits, vous ayez laissé cette foible barriere entre lui & vous ; que frapé lui-même d'un saint respect, il ait baissé les yeux ; que manquant à sa hardiesse, il ait tremblé sur les châtimens, qu'il se prépare : quand tout cela seroit vrai,

vrai, il ne l'eſt pas moins que vous avez fait une choſe, qui eſt contre votre devoir : & ſi vous l'avez violé gratuitement, ſans remplir vos inclinations déréglées : qu'euſſiez-vous fait pour les ſatisfaire ? Que feriez-vous encore, ſi vous pouviez ſortir de ce lieu ſacré, qui eſt pour vous une dure priſon; comme il eſt pour vos compagnes une azile favorable contre les atteintes du vice ; un Temple ſacré, où votre ſexe perd ſa foibleſſe, & ſe trouve invincible, malgré tous les deſavantages de la nature ? Que feriez-vous, ſi laiſſée à vous-même, vous n'aviez pour vous défendre que votre amour pour moi, qui eſt ſi griévement offenſé ; & votre devoir que vous avez ſi indignement trahi ? Que les mœurs du païs où vous vivez ſont ſaintes, qui vous arrachent à l'attentat des plus vils Eſclaves ! Vous devez me rendre graces de la gêne,

où je vous fais vivre ; puisque ce n'est que par là que vous méritez encore de vivre.

Vous ne pouvez souffrir le Chef des Eunuques, parce qu'il a toûjours les yeux sur votre conduite, & qu'il vous donne ses sages conseils ; sa laideur, dites-vous, est si grande, que vous ne pouvez le voir sans peine, comme si dans ces sortes de postes, on mettoit de plus beaux objets : ce qui vous afflige, est de n'avoir pas à sa place l'Eunuque blanc qui vous deshonore.

Mais que vous a fait votre premiere Esclave ? Elle vous a dit que les familiaritez que vous prenez avec le jeune Zelide, étoient contre la bienseance ; voilà la raison de votre haine.

Je devrois être, Zachi, un Juge severe ; je ne suis qu'un époux, qui cherche à vous trouver innocente. L'amour que j'ai pour Roxane ma nouvelle épouse, m'a laissé

laissé toute la tendresse que je dois avoir pour vous, qui n'êtes pas moins belle ; je partage mon amour entre vous deux ; & Roxane n'a d'autre avantage que celui que la vertu peut ajoûter à la beauté.

De Smirne le 12. de la Lune de Zilcade 1711.

LETTRE XX.

USBEK AU PREMIER EUNUQUE BLANC.

VOus devez trembler à l'ouverture de cette Lettre ; ou plûtôt vous le deviez, lorsque vous soufrites la perfidie de Nadir : vous qui dans une vielleſſe froide & languiſſante, ne pouvez sans crime lever les yeux sur les redoutables objets de mon amour : vous à qui il n'est jamais permis de mettre un pied sacrilege sur la porte du lieu terrible, qui les dé-

robe à tous les regards ; vous souffrez que ceux dont la conduite vous eſt confiée, ayent fait ce que vous n'auriez pas la témérité de faire & vous n'apercevez pas la foudre toute prète à tomber ſur eux, & ſur vous ?

Et qui êtes-vous que de vils inſtrumens, que je puis briſer à ma fantaiſie, qui n'éxiſtez qu'autant que vous ſçavez obéïr : qui n'êtes dans le monde, que pour vivre ſous mes Loix, ou pour mourir dès que je l'ordonne ; qui ne reſpirez qu'autant que mon bonheur, mon amour, ma jalouſie même ont beſoin de votre baſſeſſe ; & enfin qui ne pouvez avoir d'autre partage, que la ſoumiſſion ; d'autre ame, que mes volontez ; d'autre eſperance, que ma felicité ?

Je ſçai que quelqu'unes de mes femmes ſouffrent impatiemment les loix auſteres du devoir ; que la preſence continuelle d'un Eunuque

que noir les ennuye ; qu'elles sont fatiguées de ces objets affreux, qui leur sont donnez pour les amener à leur époux, je le sçais ; mais vous qui vous prêtez à ce desordre, vous serez puni d'une maniere à faire trembler tous ceux qui abusent de ma confiance.

Je jure par tous les Prophetes du Ciel, & par Hali le plus grand de tous, que si vous vous écartez de vôtre devoir, je regarderai vôtre vie comme celles des insectes, que je trouve sous mes pids.

A Smirne le 2. de la Lune de Zilcade 1711.

LETTRE XXI.

USBEK *à son ami* IBBEN.

A Smirne.

NOus sommes arrivez à Livourne dans quarante jours de Navigation. C'est une ville nouvelle ; elle est un témoignage du genie des Ducs de Toscane,

qui ont fait d'un Village marecageux la Ville d'Italie la plus florissante.

Les Femmes y joüissent d'une grande liberté : elles peuvent voir les hommes à travers certaines fenêtres, qu'on nomme jalousie : elles peuvent sortir tous les jours avec quelques Vieilles, qui les accompagnent : elles n'ont qu'un voile ; * leur Beaux freres, leurs Oncles, leurs Neveux peuvent les voir, sans que le mari s'en formalise presque jamais.

C'est un grand spectacle pour un Mahometan de voir pour la premiere fois une Ville Chrétienne. Je ne parle pas des choses, qui frapent d'abord tous les yeux ; comme la difference des édifices, des habits, des principales coûtumes : il y a jusques dans les moindres bagatelles quelque chose de singulier, que je sens, & que je ne sçais pas dire.

* Les Persanes en ont quatre.

Nous

Nous partirons demain pour Marseille : nôtre séjour n'y sera pas long : le dessein de Rica & le mien, est de nous rendre incessamment à Paris, qui est le siege de l'Empire de l'Europe. Les voyageurs cherchent toûjours les grandes Villes, qui sont une espece de patrie commune à tous les étrangers. Adieu, sois persuadé que je t'aimerai toûjours.

A Livourne le 12. de la Lune de Saphar 1712.

LETTRE XXII.

RICA à IBBEN.

A Smirne.

Nous sommes à Paris depuis un mois, & nous avons toûjours été dans un mouvement continuel : il faut bien des affaires avant qu'on soit logé, qu'on ait trouvé les gens à qui on est adressé, & qu'on se soit pourvû des

choses nécessaires, qui manquent toutes à la fois.

Paris est aussi grand qu'Ispahan: les maisons y sont si hautes, qu'on jugeroit qu'elles ne sont habitées que par des Astrologues. Tu juge bien qu'une Ville bâtie en l'air, qui a six ou sept maisons les unes sur les autres, est extrêmement peuplée & que quand tout le monde est descendu dans la ruë, il s'y fait un bel embarras.

Tu ne le croirois pas peut être; depuis un mois que je suis ici, je n'y ai encore vû marcher personne: il n'y a point de gens au monde, qui tirent mieux parti de leur machine que les François: ils courent, ils volent: les voitures lentes d'Asie, le pas réglé de nos Chameaux les feroient tomber en syncope. Pour moi qui ne suis point fait à ce train, & qui vais souvent à pied sans changer d'allure; j'enrage quelquefois comme un Chrétien: car encore passe qu'on

qu'on m'éclabousse depuis les pieds jusqu'à la tête : mais je ne puis pardonner les coups de coude, que je reçois régulierement & periodiquement : un homme qui vient après moi, & qui me passe, & me fait faire un demi tour & un autre qui me croise de l'autre côté, me remet soudain où le premier m'avoit pris ; & je n'ai pas fait cent pas, que je suis plus brisé, que si j'avois fait dix lieuës

Ne crois pas que je puisse quant à present te parler à fonds des mœurs, & des coûtumes Eurropéennes : je n'en ai moi même qu'une legere idée, & je n'ai eu à peine que le tems de m'étonner.

Le Roi de France est le plus puissant Prince de l'Europe : il n'a point de mines d'Or comme le Roi d'Espagne son voisin ; mais il a plus de richesses que lui ; parce qu'il les tire de la vanité de ses Sujets, plus inépuisables que les Mines : on lui a vû entreprendre

ou soûtenir de grandes guerres n'ayant d'autres fonds que des titres d'honneur à vendre ; & par un prodige de l'orgueïl humain, ses troupes se trouvoient payées, ses Places munies, & ses Flottes équipées.

D'ailleurs ce Roi est un grand Magicien : il exerce son Empire sur l'esprit même de ses Sujets : il les fait penser comme il veut : S'il n'a qu'un million d'écus dans son Tresor, & qu'il en ait besoin de deux, il n'a qu'à leur persuader qu'un écu en vaut deux, & ils le croyent. S'il a une guerre difficile à soûtenir & qu'il n'ait point d'argent, il n'a qu'à leur mettre dans la tête qu'un morceau de papier est de l'argent, & ils en sont aussitôt convaincus : il va même jusqu'à leur faire croire qu'il les guérit de toutes sortes de maux en les touchant, tant est grande la force & la puissance qu'il a sur les esprits.

Ce

Ce que je te dis de ce Prince ne doit pas t'étonner : il y a un autre Magicien plus fort que lui, qui n'eſt pas moins maître de ſon eſprit, qu'il l'eſt lui-même de celui des autres. Ce Magicien s'apelle le Pape : tantôt il lui fait croire que trois ne ſont qu'un ; que le pain qu'on mange, n'eſt pas du pain ; ou que le vin qu'on boit n'eſt pas du vin, & mille autres choſes de cette eſpece.

Et pour le tenir toûjours en haleine, & ne point lui laiſſer perdre l'habitude de croire, il lui donne de tems en tems pour l'exercer de certains Articles de croyance. Il y a deux ans qu'il lui envoya un grand Ecrit, qu'il apella *Conſtitution*, & voulut obliger ſous de grandes peines ce Prince, & ſes Sujets de croire tout ce qui y étoit contenu. Il réüſſit à l'égard du Prince, qui ſe ſoumit auſſi-tôt, & donna l'exemple à ſes Sujets : mais quelques-uns d'entr'eux

tr'eux ſe révolterent, & dirent qu'ils ne vouloient rien croire de tout ce qui étoit dans cet Ecrit: ce ſont les femmes qui ont été les matrices de toute cette révolte, qui diviſe toute la Cour, tout le Royaume & toutes les Familles. Cette Conſtitution leur défend de lire un Livre, que tous les Chrétiens diſent avoir été aporté du Ciel: c'eſt proprement leur Alcoran. Les femmes indignées de l'outrage fait à leur ſexe, ſoulevent tout contre la Conſtitution: elles ont mis les hommes de leur parti, qui dans cette occaſion ne veulent point avoir de privilege. Il faut pourtant avoüer que ce Moufti ne raiſonne pas mal, & par le grand Hali, il faut qu'il ait été inſtruit des principes de nôtre ſainte Loi: car puiſque les femmes ſont d'une création inferieure à la nôtre, & que nos Prophetes nous diſent qu'elles n'entreront point dans le Paradis?

pourquoi

pourquoi faut-il qu'elles se mêlent de lire un Livre, qui n'est fait que pour aprendre le chemin du Paradis ?

J'ai oüi raconter du Roi des choses qui tiennent du prodige ; & je ne doute pas que tu ne balance à les croire.

On dit que pendant qu'il faisoit la guerre à ses voisins, qui s'étoient tous liguez contre lui ; il avoit dans son Royaume un nombre innombrable d'ennemis invisibles qui l'entouroient : on ajoûte qu'ils les a cherchez pendant plus de trente ans ; & que malgré les soins infatigables de certains Dervis, qui ont sa confiance ; il n'en a pû trouver un seul ; ils vivent avec lui ; ils sont à sa Cour ; dans sa Capitale ; dans ses Troupes ; dans ses Tribunaux : & cependant on dit qu'il aura le chagrin de mourir sans les avoir trouvez : on diroit qu'ils existent en general, & qu'ils ne sont plus rien en particuler :

ticulier : c'est un Corps, mais point de membres. Sans doute que le Ciel veut punir ce Prince de n'avoir pas été assez moderé envers les Ennemis, qu'il a vaincus, puis qu'il lui en donne d'invisibles, & dont le genie & le destin sont au-dessus du sien.

Je continuerai à t'écrire, & je t'aprendrai des choses bien éloignées du caractere, & du genie Persan : c'est bien la même terre qui nous porte tous deux : mais les hommes du Païs, où je vis, & ceux du païs où tu es, sont des hommes bien differens.

De Paris le 4. de la Lune de Rebiab 2. 1712.

LETTRE XXIII.

USBEK à IBBEN.

A Smirne.

J'Ai reçû une Lettre de ton Neveu Rhedi : il me mande qu'il quitte Smirne dans le dessein de voir

voir l'Italie, que l'unique but de son Voyage, est de s'instruire, & de se rendre par là plus digne de toi; je te félicite d'avoir un Neveu, qui sera quelque jour la consolation de ta vieillesse.

Rica t'écrit une longue Lettre; il m'a dit qu'il te parloit beaucoup de ce païs ci: la vivacité de son esprit fait qu'il saisit tout avec promptitude; pour moi, qui pense plus lentement, je ne suis pas en état de te rien dire.

Tu ès le sujet de nos conversations les plus tendres: nous ne pouvons assez parler du bon accüeil que tu nous a fait à Smirne; & des services que ton amitié nous rend tous les jours. Puisses-tu, genereux Ibben, trouver par tout des amis aussi reconnoissans, & aussi fidéles que nous!

Puis-je te revoir bien-tôt, & retrouver avec toi ces jours heureux, qui coulent si doucement

ment entre deux amis ! Adieu.

De Paris le 4. de la Lune de Rebiab 2. 1712.

LETTRE XXIV.

USBEK à ROXANE.

Au Serrail d'Ispahan.

QUe vous êtes heureuse, Roxane, d'être dans le doux païs de Perse, & non pas dans ces Climats empoisonnez, où l'on ne connoît ni la pudeur, ni la vertu ! Que vous êtes heureuse ! Vous vivez dans mon Serrail comme dans le séjour de l'innocence ; inaccessibles aux attentats de tous les humains : vous vous trouvez avez joye dans une heureuse impuissance de faillir : jamais homme ne vous a soüillée de ses regards lascifs : votre beau-pere même dans la liberté des festins, n'a jamais vû votre belle bouche : vous

vous n'avez jamais manqué de vous attacher un bandeau ſacré pour la couvrir. Heureuſe Roxane! Quand vous avez été à la campagne, vous avez toûjours eu des Eunuques, qui ont marché devant vous, pour donner la mort à tous les téméraires, qui n'ont pas fui votre vûë: moi-même à qui le Ciel vous a donnée pour faire mon bonheur, quelle peine n'ai-je pas euë pour me rendre maître de ce tréſor, que vous défendiez avec tant de conſtance! Quel chagrin pour moi dans les premiers jours de nôtre Mariage de ne pas vous voir! Et quelle impatience quand je vous eus vûë! vous ne la ſatisfaiſiez pourtant pas; vous l'irritiez au contraire par les refus obſtinez d'une pudeur allarmée: vous me confondiez avec tous ces hommes à qui vous vous cachez ſans ceſſe. Vous ſouvient-il de ce jour, où je vous perdis parmi vos eſclaves,

qui vous trahirent, & vous dero-
berent à mes recherches ? Vous
souvient-il de cet autre, où
voyant vos larmes impuissantes,
vous employâtes l'autorité de vo-
tre mere, pour arrêter les fureurs
de mon amour ? Vous souvient-
il, lorsque toutes les ressources
vous manquerent de celles que
vous trouvâtes dans vôtre coura-
ge ? Vous mîtes le poignard à la
main, & menaçâtes d'immoler un
époux, qui vous aimoit, s'il
continuoit à exiger de vous, ce
que vous cherissiez plus que vo-
tre époux même ! Deux mois se
passerent dans ce combat de l'A-
mour & de la Vertu : vous pous-
sâtes trop loin vos chastes scrupu-
les : vous ne vous rendîtes pas
même après avoir été vaincuë :
vous défendîtes jusqu'à la dernie-
re extrêmité une virginité mou-
rante : vous me regardâtes comme
un ennemi qui vous avoit fait un
outrage, non pas comme un
époux

époux qui vous avoit aimée : vous fûtes plus de trois mois, que vous n'osiez me regarder sans rougir : votre air confus sembloit me reprocher l'avantage que j'avois pris ; je n'avois pas même une possession tranquille : vous me dérobiez tout ce que vous pouviez de ces charmes & de ces graces ; & j'étois enyvré des plus grandes faveurs, sans en avoir obtenu les moindres.

Si vous aviez été élevée dans ce païs-ci, vous n'auriez pas été si troublée : les femmes y ont perdu toute retenuë ; elles se presentent devant les hommes à visage decouvert, comme si elles vouloient demander leur défaite ; elles les cherchent de leurs regards ; elles les voyent dans les Mosquées, les promenades, chez elles-mêmes ; l'usage de se faire servir par des Eunuques, leur est inconnu ; au lieu de cette noble simplicité, & de cette aimable

ble pudeur qui régne parmi vous ; on voit une impudence brutale, à laquelle il est impossible de s'accoûtumer.

Oüi, Roxane, si vous étiez ici, vous vous sentiriez outragée dans l'affreuse ignominie, où votre Sexe est descendu, vous fuïriez ces abominables lieux ; & vous soupireriez pour cette douce retraite, où vous trouvez l'innocence ; où vous êtes sûre de vous-même ; où nul péril ne vous fait trembler ; où enfin vous pouvez m'aimer, sans craindre de perdre jamais l'Amour que vous me devez.

Quand vous relevez l'éclat de votre teint par les plus belles couleurs quand vous vous parfumez tout le corps des essences les plus précieuses ; quand vous vous parez de vos plus beaux habits, quand vous cherchez à vous distinguer de vos compagnes par les graces de la danse,

&

& par la douceur de vôtre chant; que vous combattèz gracieusement avec celles de charmes, de douceur & d'enjouëment, je ne puis pas m'imaginer que vous ayez d'autre objet que celui de me plaire: & quand je vous vois rougir modestement, que vos regards cherchent les miens, que vous vous insinuez dans mon cœur par des paroles douces & flatteuses; je ne sçaurois, Roxane, douter de votre amour.

Mais que puis-je penser des femmes d'Europe: L'art de composer leur teint, les ornemens dont elles se parent, les soins qu'elles prennent de leur personne, le desir continuel de plaire qui les occupe, sont autant de taches faites à leur vertu, & d'outrages à leur époux.

Ce n'est pas, Roxane, que je pense qu'elles poussent l'attentat aussi loin, qu'une pareille conduite devroit le faire croire; &

cet

qu'elles portent la débauche à cet excez horrible, qui fait fremir, de violer absolument la foi conjugale; il y a bien peu de femmes assez abandonnées, pour porter le crime si loin; elles portent toutes dans leur cœur un certain caractere de vertu, qui est gravé, que la naissance donne, & que l'éducation affoiblit, mais ne détruit pas: elles peuvent bien se relâcher des devoirs exterieurs, que la pudeur exige: mais quand il s'agit de faire les derniers pas; la nature se révolte. Aussi quand nous vous enfermons si étroitement; que nous vous faisons garder par tant d'esclaves; que nous gênons si fort vos desirs, lors qu'ils volent trop loin: ce n'est pas que nous craignions la derniere infidélité: mais c'est que nous sçavons que la pureté ne sçauroit être trop grande, & que la moindre tache peut la corrompre.

Je

Je vous plains, Roxane, votre chasteté si long-tems éprouvée méritoit un époux, qui ne vous eût jamais quittée, & qui pût lui-même imprimer les desirs, que votre seule vertu sçait soumettre.

De Paris le 7. de la Lune de Regeb. 1712.

LETTRE XXV.

USBEK à NESSIR.

A Ispahan.

NOus sommes à present à Paris, cette superbe rivale de la Ville du Soleil.*

Lorsque je partis de Smirne, je chargeai mon ami Ibben de te faire tenir une boëte, où il y avoit quelque presens pour toi: tu recevras cette Lettre par la même voye. Quoi qu'éloigné de lui de cinq ou six cens lieuës, je lui donne de mes nouvelles, & je re-

* Ispahan.

çois des siennes aussi facilement, que s'il étoit à Ispahan, & moi à à Com. J'envoye mes Lettres à Marseille : d'où il part continuellement des Vaisseaux pour Smirne : de là il envoye celles qui sont pour la Perse, par les Caravanes d'Armeniens, qui partent tous les jours pour Ispahan.

Rica joüit d'une santé parfaite : la force de sa Constitution, sa jeunesse, & sa gayeté naturelle, le mettent au-dessus de toutes les épreuves.

Mais pour moi je ne me porte pas bien : mon corps & mon esprit sont abattus, je me livre à des réflexions qui deviennent tous les jours plus tristes : ma santé qui s'affoiblit, me tourne vers ma patrie ; & me rend ce païs-ci plus étranger.

Mais, cher Nessir, je te conjure : fais en sorte que mes femmes ignorent l'état où je suis : si elles m'aiment, je veux épargner leurs larmes :

larmes : & si elles ne m'aiment pas, je ne veux point augmenter leur hardiesse.

Si mes Eunuques me croyoient en danger s'ils pouvoient esperer l'impunité d'une lâche complaisance, ils cesseroient bien-tôt d'être sourds à la voix flatteuse de ce Sexe, qui se fait entendre aux rochers, & remuë les choses inanimées.

Adieu, Nessir, j'ai du plaisir à te donner des marques de ma confiance.

De Paris le 5. de la Lune de Chahban 1712.

LETTRE XXVI.

RICA à *.*.*.

JE vis hier une chose assez singuliere quoi qu'elle se passe tous les jours à Paris.

Tout le peuple s'assemble sur la fin de l'après dînée, & va joüer une espece de Scéne, que j'ai en-

tendu apeller Comedie: le grand mouvement est sur une estrade, qu'on nomme le Theâtre; aux côtez on voit dans de petits, qu'on nomme loges, des hommes & des femmes qui joüent ensemble des Scenes muëttes, à peu près comme celles qui sont en usage en nôtre Perse.

Tantôt c'est une amante affligée, qui exprime sa langueur; tantôt une autre avec des yeux vifs, & un air passionné devore des yeux son amant, qui la regarde de même; toutes les passions sont peintes sur les visages, & exprimées avec une éloquence, qui n'en est que plus vive, pour être muette. Là les Acteurs ne paroissent qu'à demi-corps, & ont ordinairement un manchon par modestie, pour cacher leurs bras. Il y a en bas une troupe de gens debout, qui se moquent de ceux qui sont en haut sur le Theâtre, & ces derniers rient à leur tour de ceux qui sont en bas. Mais

Mais ceux qui prennent le plus de peine, ſont quelques jeunes gens, qu'on prend pour cet effet dans un âge peu avancé, pour ſoûtenir à la fatigue; ils ſont obligez d'être par tout; ils paſſent par des endroits, qu'eux ſeuls connoiſſent montent avec une adreſſe ſurprenante d'étage en étage; ils ſont en haut, en bas dans toutes les loges: ils plongent, pour ainſi dire, on les perd: ils reparoiſſent: ſouvent ils quittent le lieu de la Scene, & vont joüer dans un autre: on en voit même, qui, par un prodige, qu'on n'auroit oſé eſperer de leur béquilles, marchent, & vont comme les autres. Enfin on ſe rend à des ſales, où l'on jouë une Comedie particuliere: on commence par des révérences, on continuë par des embraſſades: on dit que la connoiſſance la plus legere met un homme en droit d'en étouffer un autre, il ſemble que le lieu inſpire de la tendreſſe;

en effet, on dit que les Princesses, qui y regnent, ne sont point cruelles; & si on en excepte deux ou trois heures par jour, où elles sont assez sauvages, on peut dire que le reste du tems elles sont traitables; & que c'est une yvresse, qui les quitte aisément.

Tout ce que je te dis ici se passe à peu près de même dans un autre endroit, qu'on nomme l'Opera: toute la difference est que l'on parle à l'un, & chante à l'autre. Un de mes amis me mena l'autre jour dans la loge, où se deshabilloit une des principales Actrices: nous fîmes si bien connoissance, que le lendemain je reçûs d'elle cette Lettre.

MONSIEUR,

JE fais la plus malheureuse fille du monde; j'ai toûjours été la plus vertueuse Actrice de l'Opera: il y a sept ou huit mois que j'étois dans la loge, où vous me vîtes hier; comme je

je m'habillois en Prêtresse de Diane, un jeune Abbé vint m'y trouver & sans respect pour mon habit blanc, mon voile & mon bandeau, il me ravit mon innocence : j'ai beau lui exagerer le sacrifice que je lui ai fait ; il se met à rire, & me soutient qu'il m'a trouvée très profane : cependant je suis si grosse, que je n'ose plus me presenter sur le Theâtre; car je suis sur le chapitre de l'honneur d'une délicatesse inconcevable ; & je soutiens toûjours qu'à une fille bien née, il est plus facile de faire perdre la vertu, que la modestie : avec cette délicatesse vous jugez bien que ce jeune Abbé n'eût jamais réussi, s'il ne m'avoit promis de se marier avec moi : un motif si légitime me fit passer sur les petites formalitez ordinaires, & commencer par où j'aurois dû finir : mais puisque son infidélité m'a deshonorée, je ne veux plus vivre à l'Opera, où entre vous & moi l'on ne me donne gueres de quoi vivre, car à present que j'a-

vance en âge, & que je perds du côté des charmes ma pension, qui est toûjours la-même, semble diminuer tous les jours. J'ai apris par un homme de votre suite, que l'on faisoit un cas infini dans votre Païs d'une bonne Danseuse : & que si j'étois à Ispahan, ma fortune seroit aussi-tôt faite. Si vous vouliez m'accorder votre protection, & m'amener avec vous dans ce païs là, vous auriez l'avantage de faire du bien à une fille, qui par sa vertu & sa conduite, ne se rendroit pas indigne de vos bontez. Je suis.....

De Paris le 2. de la Lune de Chalval 1712.

LETTRE XXVII.

RICA à IBBEN

A Smirne.

LE Pape est le Chef des Chrétiens : c'est une vieille idole, qu'on encense par habitude. Il étoit

étoit autrefois redoutable aux Princes mêmes, car il les déposoit aussi facilement, que nos magnifiques Sultans déposent les Rois d'Irimette, & de Georgie : mais on ne le craint plus. Il se dit Successeur d'un des premiers Chrétiens, qu'on apelle S. Pierre : & c'est certainement une riche Succession : car il a des Tresors immenses, & un grand Païs sous sa domination.

Les Evêques sont des gens de Loi, qui lui sont subordonnez, & ont sous son autorité deux fonctions bien differentes. Quand ils sont assemblez, ils font comme lui des Articles de Foi : Quand ils sont en particulier, ils n'ont gueres d'autre fonction que de dispenser d'accomplir la Loi. Car tu sçauras que la Religion Chrétienne est chargée d'une infinité de pratiques très difficiles : & comme on a jugé qu'il est moins aisé de remplir ces devoirs, que

d'avoir des Evêques, qui en dispensent; on a pris ce dernier parti pour l'utilité publique: ainsi si on ne veut pas faire le Rahmazan; si on ne veut pas s'assujettir aux formalitez des Mariages: si on veut rompre ses vœux; si on veut se marier contre les défenses de la Loi; quelquefois même si on veut revenir contre son serment; on va à l'Evêque, ou au Pape, qui donne aussi-tôt la dispense.

Les Evêques ne font pas des Articles de Foi de leur propre mouvement: il y a un nombre infini de Docteurs, la plûpart Dervis, qui soulevent entr'eux mille Questions nouvelles sur la Religion: on les laisse disputer longtems, & la guerre dure, jusqu'à ce qu'une décision vienne la terminer.

Aussi puis-je t'assurer qu'il n'y a jamais eu de Royaume, où il y ait eu tant de guerres Civiles, que dans celui de Christ.

Ceux

Ceux qui mettent au jour quelquelque Proposition nouvelle, sont d'abord apellez Hérétiques. Chaque hérésie a son nom, qui est pour ceux, qui y sont engagez, comme le mot de raillement: mais n'est Hérétique qui ne veut: il n'y a qu'à partager le different par la moitié, & donner une distinction à ceux, qui accusent d'hérésie: & quelle que soit la distinction, intelligible, ou non, elle rend un homme blanc comme de la neige, & il peut se faire apeller Orthodoxe.

Ce que je te dis est bon pour la France & l'Allemagne; car j'ai oüi dire qu'en Espagne & en Italie, il y a de certains Dervis, qui n'entendent point raillerie, & qui font brûler un homme comme de la paille. Quand on tombe entre les mains de ces gens-là, heureux celui qui a toûjours prié Dieu avec des petits morceaux de bois à la main: qui a

porté

porté sur lui deux morceaux de Drap attachez à deux rubans ; & qui a été quelquefois dans une Province qu'on apelle la Galice ; sans cela un pauvre Diable est bien embarassé, quand il jureroit comme un Payen qu'il est Ortodoxe ; on pouroit bien ne pas demeurer d'accord des qualitez, & le brûler comme hérétique : il auroit beau donner sa distinction ; point de distinction : il seroit en cendres avant que l'on eût seulement pensé à l'écoûter.

Les autres Juges présument qu'un accusé est innocent, ceux-ci le présument toûjours coupable : dans le doute ils tiennent pour régle de se déterminer du côté de la rigueur : aparemment parce qu'ils croyent les hommes mauvais : mais d'un autre côté, ils en ont si bonne opinion, qu'il ne les jugent jamais capables de mentir : car ils reçoivent le témoignage des ennemis capitaux, des

femmes

femmes de mauvaise vie, de ceux qui exercent une profession infame. Ils font dans leur Sentence un petit compliment à ceux qui sont revêtus d'une chemise de soulfre : & leur disent qu'ils sont bien fâchez de les voir si mal habillez : qu'ils sont doux & qu'ils abhorrent le sang, & sont au desespoir de les voir condamnez ; mais pour se consoler ils confisquent tous les biens de ces malheureux à leur profit.

Heureuse la terre, qui est habitée par les enfans des Prophetes : ces trites spectacles y sont inconnus * : la sainte Religion que les Anges y ont aportée, se défend par sa vérité même : elle n'a point besoin de ses moyens violens pour se maintenir.

A Paris le 4. de la Lune de Chalval 1712.

* Les Persans sont les plus tolérans de tous les Mahometans.

LET-

LETTRE XXVIII.

RICA *au même.*

A Smirne.

LEs habitans de Paris sont d'une curiosité, qui va jusqu'à l'extravagance. Lorsque j'arrivai, je fus regardé comme si j'avois été envoyé du Ciel : Vieillards, hommes, femmes, enfans, tous vouloient me voir : si je sortois, tout le monde se mettoit aux fenêtres ; si j'étois aux Tuilleries, je voyois aussi-tôt un cercle se former autour de moi : les femmes mêmes faisoient un arc en Ciel, nuancé de mille couleurs qui m'entouroit : si j'étois aux spectacles ; je voyois aussi-tôt cent lorgnettes dressées contre ma figure : enfin jamais homme n'a tant été vû que moi. Je souriois quelquefois d'entendre des gens, qui n'étoient presque jamais sortis de

leur

leur chambre, qui disoient entr'eux; il faut avoüer qu'il a l'air bien Persan. Chose admirable: Je trouvois de mes Portraits par tout: je me voyois multiplié dans toutes les boutiques, sur toutes les cheminées, tant on craignoit de ne m'avoir pas assez vû.

Tant d'honneurs ne laissent pas d'être à charge: je ne me croyois pas un homme si curieux, & si rare: & quoique j'aye très-bonne opinion de moi; je ne me serois jamais imaginé que je dûsse troubler le repos d'une grande Ville, où je n'étois point connu. Cela me fit résoudre à quitter l'habit Persan, & à en endosser un à l'Européenne, pour voir s'il resteroit encore dans ma physionomie quelque chose d'admirable. Cet essai me fit connoître ce que je valois réellement: libre de tous les ornemens étrangers, je me vis aprétié au plus juste: j'eus sujet de me plaindre de mon tailleur, qui

m'avoit fait perdre en un instant l'attention & l'estime publique: car j'entrai tout à coup dans un néant affreux: je demeurois quelquefois une heure dans une compagnie, sans qu'on m'eût regardé, & qu'on m'eût mis en occasion d'ouvrir la bouche: mais si quelqu'un par hazard aprenoit à la compagnie que j'étois Persan; j'entendois aussi-tôt autour de moi un bourdonnement: ah, ah, Monsieur est Persan? C'est une chose bien extraordinaire! Comment peut-on être Persan?

A Paris le 6. de la Lune de Chalval 1712.

LETTRE XXIX.

RHEDI à USBEK

A Paris.

JE suis à present à Venise, mon cher Usbek; on peut avoir vû toutes les Villes du Monde, & être

être ſurpris en arrivant à Veniſe : on ſera toûjours étonné de voir une Ville, des Tours, & des Moſquées ſortir de deſſous l'eau, & de trouver un Peuple innombrable dans un endroit, où il ne devroit y avoir que des Poiſſons.

Mais cette Ville profane manque du treſor le plus précieux, qui ſoit au monde ; c'eſt-à-dire d'eau vive ; il eſt impoſſible d'y accomplir une ſeule ablution légale. Elle eſt en abomination à nôtre S. Prophete ; & il ne la regarde jamais du haut du Ciel, qu'avec colere.

Sans cela, mon cher Uſbek, je ſerois charmé de vivre dans une Ville, où mon eſprit ſe forme, tous les jours je m'inſtruis des ſecrets du Commerce, des interêts des Princes, de la forme de leur gouvernement ; je ne néglige pas même les ſuperſtitions Européennes ; je m'aplique à la Medecine, à la Phyſique, à l'Aſtronomie ;

mie ; j'étudie les Arts ; enfin je sors des nuages, qui couvroient mes yeux dans le Païs de ma naissance.

A Venise le 16. de la Lune de Chalval 1712.

LETTRE XXX.

RICA à ***.

J'Allai l'autre jour voir une maison, où l'on entretient environ trois cens personnes assez pauvrement ; j'eûx bien-tôt fait ; car l'Eglise ni les bâtimens ne méritent pas d'être regardez. Ceux qui sont dans cette maison étoient assez gais ; plusieurs d'entr'eux joüoient aux cartes, ou à d'autres jeux que je ne connois point. Comme je sortois, un de ces hommes sortoit aussi ; & m'ayant entendu demander le chemin du Marais, qui est le quartier le plus éloigné de Paris ; j'y vais, me dit-il, je vous y conduirai, suivez-moi.

moi. Il me mena à merveille, me tira de tous les embaras, & me sauva adroitement des Carosses & des Voitures : nous étions près d'arriver, quand la curiosité me prit, mon bon ami, lui dis-je, ne pourrois-je point sçavoir qui vous êtes? Je suis aveugle, Monsieur, me répondit-il. Comment, lui dis-je, vous êtes aveugle? Et que ne priez-vous cet honnête homme, qui joüoit aux cartes avec vous de nous conduire? Il est aveugle aussi, me répondit il; il y a quatre cens ans que nous sommes trois cens aveugles dans cette maison, où vous m'avez trouvé : mais il faut que je vous quitte; Voilà la ruë que vous demandiez; je vais me mettre dans la foule; j'entre dans cette Eglise, où je vous jure, j'embarasserai plus les gens, qu'ils ne m'embarasseront.

De Paris le 17. de la Lune de Chalval 1712

LETTRE XXXI.

USBEK à RHEDI.

A Venise.

LE Vin est si cher à Paris par les Impôts que l'on y met, il semble qu'on ait entrepris d'y faire executer le précepte du divin Alcoran, qui défend d'en boire.

Lorsque je pense aux funestes effets de cette liqueur, je ne puis m'empêcher de la regarder comme le present le plus redoutable que la nature ait fait aux hommes. Si quelque chose a flétri la vie, & la réputation de nos Monarques; ç'a été leur intempérance; c'est la source la plus empoisonnée de leurs injustices, & de leurs cruautez.

Je le dirai à la honte des hommes; la Loi interdit à nos Princes l'usage du Vin; & ils en boivent avec un excès, qui les dégrade de l'humanité

l'humanité même. Cet usage au contraire est permis aux Princes Chrétiens ; & on ne remarque pas qu'il leur fasse faire aucune faute. L'esprit humain est la contradiction même ; dans une débauche licentieuse, on se révolte avec fureur contre les préceptes ; & la Loi faite pour nous rendre plus justes, ne sert souvent qu'à nous rendre plus coupables.

Mais quand je desaprouve l'usage de cette liqueur, qui fait perdre la Raison ; je ne condamne pas de même ces boissons qui l'égayent. C'est la sagesse des Orientaux de chercher des remédes contre la tristesse, avec autant de soin que contre les maladies les plus dangereuses. Lorsqu'il arrive quelque malheur à un Européen ; il n'a d'autre ressouce que la lecture d'un Philosophe, qu'on apelle Seneque ; mais les Asiatiques plus sensez qu'eux, & meilleurs Phisiciens en cela, prennent des

breuvages capables de rendre l'homme gai, & de charmer le souvenir de ses peines.

Il n'y a rien de si affligeant que les consolations tirées de la necessité du mal, de l'inutilité des remedes, de la fatalité du Destin, de l'ordre de la Providence, & du malheur de la condition humaine; c'est se moquer de vouloir adoucir un mal, par la considération que l'on est né miserable; il vaut bien mieux enlever l'esprit hors de ses réflexions; & traiter l'homme comme sensible, au lieu de le traiter comme raisonnable.

L'ame unie avec le corps en est sans cesse tyrannisée : si le mouvement du sang est trop lent; si les esprits ne sont pas assez épurez; s'ils ne sont pas en quantité suffisante, nous tombons dans l'accablement, & dans la tristesse : mais si nous prenons des breuvages qui puissent changer cette disposition de nôtre corps; nôtre ame redevient

vient capable de recevoir des impressions qui l'égayent ; & elle sent un plaisir secret de voir sa machine reprendre, pour ainsi dire, son mouvement & sa vie.

A Paris le 25 de la Lune de Zilcadé 1713.

LETTRE XXXII.

USBEK à IBBEN.

A Smirne.

LEs femmes de Perse sont plus belles que celles de France ; mais celles de France sont plus jolies ; Il est difficile de ne point aimer les premieres, & de ne se point plaire avec les secondes : les unes sont plus tendres & plus modestes ; les autres sont plus gayes & plus enjoüées.

Ce qui rend le sang si beau en Perse, c'est la vie réglée que les femmes y menent ; elles ne joüent, ni ne veillent ; elles ne boivent

point

point de Vin, & ne s'exposent presque jamais à l'air. Il faut avoüer que le Serrail est plûtôt fait pour la santé que pour les plaisirs : c'est une vie unie, qui ne pique point : tout s'y ressent de la subordination & du devoir; les plaisirs mêmes y sont graves, & les joyes severes, & on ne les goûte presque jamais, que comme des marques d'autorité, & de dépendance.

Les hommes mêmes n'ont pas en Perse la même gayeté que les François : on ne leur voit point cette liberté d'esprit, & cet air content, que je trouve ici dans tous les états, & dans toutes les conditions.

C'est bien pis en Turquie, où l'on pouroit trouver des familles, où de pere en fils personne n'a ri, depuis la fondation de la Monarchie.

Cette gravité des Asiatiques vient du peu de commerce qu'il y a entr'eux : ils ne se voyent que

lors qu'ils y sont forcez par la Ceremonie ; l'amitié, ce doux engagement du cœur, qui fait ici la douceur de la vie, leur est presque inconnuë : ils se retirent dans leurs maisons où ils trouvent toûjours une compagnie qui les attend ; de maniere que chaque famille est, pour ainsi dire, isolée des autres.

Un jour que je m'entretenois là-dessus avec un homme de ce païs ci, il me dit ; Ce qui me choque le plus de vos mœurs, c'est que vous êtes obligez, de vivre avec des esclaves, dont le cœur & l'esprit se sentent toûjours de la bassesse de leur condition : ces gens lâches affoiblissent en vous les sentimens de la Vertu, que l'on tient de la nature ; & ils les ruïnent depuis l'enfance qu'ils vous obsedent.

Car enfin defaite-vous des préjugez : que peut on attendre de l'éducation qu'on reçoit d'un miserable

ferable, qui fait consister son honneur à garder les femmes d'un autre, & s'énorguëillit du plus vil emploi qui soit parmi les humains; qui est méprisable par sa fidélité même, qui est la seule de ses Vertus; parce qu'il y est porté par envie, par jalousie & par desespoir; qui brûlans de se vanger des deux Sexes, dont il est le rebut, consent à être tyrannisé par le plus fort, pourvû qu'il puisse desoler le plus foible: qui tirant de son imperfection, de sa laideur & de sa difformité tout l'éclat de sa condition, n'est estimé parce qu'il est indigne de l'être; qui enfin rivé pour jamais à la porte, où il est attaché, plus dur que les gonds, & les verroüils qui la tiennent, se vante de cinquante ans de vie dans ce poste indigne, où chargé de la jalousie de son Maître, il a exercé toute sa bassesse.

A Paris le 14 de la Lune de Zilhazé 2. 1713.

LET-

LETTRE XXXIII.

USBEK à GEMCHID *son Cousin, Dervis du brillant Monastere de Tauris.*

QUe pense-tu des Chrétiens, sublime Dervis ? Crois-tu qu'au jour du Jugement ils seront comme les infidéles Turcs, qui serviront d'Anes aux Juifs, & seront menez par eux au grand trot en Enfer ? Je sçais bien qu'ils n'iront point dans le séjour des Prophetes, & que le grand Hali n'est point venu pour eux. Mais parce qu'ils n'ont pas été assez heureux pour trouver des Mosquées dans leur Païs, crois-tu qu'ils soient condamnez à des chatimens éternels ? & que Dieu les punisse pour n'avoir pas pratiqué une Religion, qu'il ne leur a pas fait connoître ? Je puis te le dire, j'ai souvent examiné ces Chrétiens, je

les ai interrogez, pour voir s'ils avoient quelque idée du grand Hali qui étoit le plus beau de tous les hommes : j'ai trouvé qu'ils n'en avoient jamais oüi parler.

Ils ne ressemblent point à ces infidéles, que nos saints Prophetes faisoient passer au fil de l'épée, parce qu'ils refusoient de croire aux miracles du Ciel : ils sont plûtôt comme ces malheureux qui vivoient dans les ténebres de l'idolâtrie, avant que la divine lumiere vint éclairer le visage de nôtre grand Prophete.

D'ailleurs si l'on examine de près leur Religion, on y trouvera comme une semence de nos dogmes. J'ai souvent admiré les secrets de la Providence, qui semble les avoir voulu préparer par là à la conversion generale. J'ai oüi parler d'un Livre de leurs Docteurs, intitulé *la Polygamie Triomphante*, dans lequel il est prouvé

prouvé que la Polygamie eſt ordonnée aux Chrétiens : leur Baptême eſt l'image de nos ablutions légales : & les Chrétiens n'errent que dans l'efficacité qu'ils donnent à cette premiere ablution, qu'ils croyent devoir ſuffire pour toutes les autres : leurs Prêtres & leurs Moines prient comme nous ſept fois le jour : ils eſperent de joüir d'un Paradis, où ils goûteront mille délices, par le moyen de la réſurrection des corps : ils ont comme nous des jeûnes marquez, des mortifications avec leſquelles ils eſperent fléchir la miſericorde Divine : ils rendent un culte aux bons Anges, & ſe méfient des mauvais : ils ont une ſainte crédulité pour les miracles que Dieu opere par le Miniſtere de ſes Serviteurs : ils reconnoiſſent comme nous l'inſuffiſance de leurs mérites, & le beſoin qu'ils ont d'un Interceſſeur auprès de Dieu. Je

vois par tout le Mahometiſme; quoique je n'y trouve point Mahomet. On a beau faire; la verité s'échape, & perce toûjours les tenébres qui l'environnent. Il viendra un jour où l'Eternel ne verra ſur la terre que des vrais Croyans: le tems qui conſûme tout détruira les erreurs mêmes: tous les hommes ſeront étonnez de ſe voir ſous le même étendart; tout juſqu'à la Loi, ſera conſommé; les divins exemplaires ſeront enlevez de la terre, & portez dans les celeſtes Archives.

A Paris le 20. de la Lune de Zilhazé 1713.

LETTRE XXXIV.

USBEK. à RHEDI.

A Veniſe.

LE Caffé eſt très en uſage à Paris: il y a un grand nombre de Maiſons publiques où on

le diſtribuë. Dans quelques-unes de ces maiſons on dit des nouvelles, dans d'autres on jouë aux Echets : il y en a une où l'on aprête le Caffé de telle maniere, qu'il donne de l'eſprit à ceux qui en prennent : au moins de tous ceux qui en ſortent, il n'y a perſonne qui ne croye qu'il en a quatre fois plus que lors qu'il y eſt entré.

Mais ce qui me choque de ces beaux eſprits ; c'eſt qu'ils ne ſe rendent pas utiles à leur Patrie, & qu'ils amuſent leurs talens ; à des choſes pueriles : par exemple, lorſque j'arrivai à Paris, je les trouvai échauffés ſur une Diſpute la plus mince que ſe puiſſe imaginer : il s'agiſſoit de la réputation d'un vieux Poëte Grec, dont depuis deux mille ans on ignore la Patrie auſſi bien que le tems de ſa mort. Les deux parties avoüoient que c'étoit un Poëte excellent : il n'étoit

question que du plus ou du moins de mérite, qu'il falloit lui attribuer. Chacun en vouloit donner le taux : mais parmi ces distributeurs de réputation, les uns faisoient meilleur poids que les autres : voilà la querelle : elle étoit bien vive ; car on se disoit cordialement de part & d'autre des injures si grossieres ; on faisoit des plaisanteries si ameres, que je n'admirois pas moins la maniere de disputer, que le sujet de la dispute Si quelqu'un, disois-je en moi-même, étoit assez étourdi pour aller devant un de ces défenseurs du Poëte Grec, attaquer la réputation de quelque honnête Citoyen, il ne seroit pas mal relevé ; & je crois que ce zele si delicat sur la réputation des morts, s'embraseroit d'une bonne maniere pour défendre celle des vivans : mais quoiqu'il en soit, ajoûtois-je, Dieu me garde de m'attirer jamais l'inimitié
le

des Cenſeurs de ce Poëte, que le ſéjour de deux mille ans dans le tombeau, n'a pû garantir d'une haine ſi implacable: ils frapent à preſent des coups en l'air: mais que feroit-ce ſi leur fureur étoit animée par la preſence d'un ennemi?

Ceux dont je te viens de parler, diſputent en Langue vulgaire, & il faut les diſtinguer d'une autre ſorte de Diſputeurs, qui ſe ſervent d'une Langue barbare, qui ſemble ajoûter quelque choſe à la fureur & à l'opiniâtreté des combattans: il y a des quartiers où l'on voit comme une mêlée noire & épaiſſe de ces ſortes de gens: ils ſe nourriſſent de diſtinctions; ils vivent de raiſonnemens obſcurs, & de fauſſes conſequences: ce métier où l'on devroit mourir de faim, ne laiſſe pas de rendre: on a vû une Nation entiere chaſſée de ſon païs, traverſer les Mers pour s'é-

tablir en France ; n'emportant avec elle pour parer aux nécessitez de la vie, qu'un redoutable talent pour la dispute. Adieu.

A Paris le dernier de la Lune de Zilhazé 1713.

LETTRE XXXV.

USBEK à IBBEN.

A Smirne.

LE Roi de France est vieux : nous n'avons point d'exemples dans nos Histoires d'un Monarque qui ait si long tems régné. On dit qu'il possede à un très haut degré le talent de se faire obéïr : il gouverne avec le même genie sa Famille, sa Cour, son Etat, on lui a souvent entendu dire que de tous les Gouvernemens du monde, celui des Turcs, ou celui de nôtre Auguste Sultan lui plairoit le mieux ; tant il fait cas de la politique Orientale.

J'ai étudié son caractere, & j'y ai trouvé des contradictions, qu'il m'est impossible de résoudre : par exemple, il a un Ministre qui n'a que dix-huit ans ; & une Maîtresse qui en a quatre-vingt : il aime sa Religion, & il ne peut souffrir ceux qui disent qu'il la faut observer à la rigueur ; quoi qu'il fuïe le tumulte des Villes, & qu'il se communique peu ; il n'est occupé depuis le matin jusqu'au soir, qu'à faire parler de lui : il aime les Trophées, & les Victoires ; mais il craint autant de voir un bon General à la tête de ses Troupes, qu'il auroit sujet de le craindre à la tête d'une Armée ennemie : il n'est je croi : jamais arrivé qu'à lui, d'être en même-tems comblé de plus de richesses, qu'un Prince n'en sçauroit esperer ; & accablé d'une pauvreté qu'un particulier ne pouroit soutenir.

Il aime à gratifier ceux qui le servent : mais il paye aussi libera-

lement

lement les assiduitez, ou plûtôt l'oisiveté de ses Courtisans, que les campagnes laborieuses de ses Capitaines; souvent il préfere un homme qui le deshabille, ou qui lui donne la Serviette lors qu'il se met à table, à un autre qui lui prend des Villes, ou lui gagne des Batailles: il ne croit pas que la grandeur souveraine doive être gênée dans la distribution des graces; & sans examiner si celui, qu'il comble de biens est homme de merite; il croit que son choix va le rendre tel: aussi lui a-t'on vû donner une petite pension à un homme qui avoit fuï deux lieuës; & un beau gouvernement à un autre, qui en avoit fuï quatre.

Il est magnifique, sur tout dans ses bâtimens: il y a plus de Statuës dans les Jardins de son Palais, que de Citoyens dans une grande Ville: sa Garde est aussi forte, que celle du Prince, devant qui tous les trônes se renversent:

sent : ses Armées sont aussi nombreuses, ses ressources aussi grandes, & ses Finances aussi inépuisables.

A Paris le 7. de la Lune de Maharran 1713.

LETTRE XXXVI.

RICA à IBBEN.

A Smirne.

C'Est une grande question parmi les hommes ; de sçavoir, s'il est plus avantageux d'ôter aux femmes la liberté que de la leur laisser ; il me semble qu'il y a bien des raisons pour & contre. Si les Européens disent qu'il n'y a pas de generosité à rendre malheureuses les persones que l'on aime ; nos Asiatiques répondent qu'il y a de la bassesse aux hommes de renoncer à l'Empire, que la nature leur a donné sur les femmes. Si on leur dit que le grand nombre des

des femmes enfermées est embarassant : ils répondent que dix femmes qui obéïssent, embarassent moins qu'une qui n'obéït pas. Que s'ils objectent à leur tour que les Européens ne sçauroient être heureux avec des femmes, qui ne leur sont pas fidéles; on leur répond que cette fidélité, qu'ils vantent tant, n'empêche point le dégoût, qui suit toûjours les passions satisfaites; que nos femmes sont trop à nous : qu'une possession si tranquille ne nous laisse rien à desirer, ni à craindre; qu'un peu de coquetterie est un sel, qui pique, & prévient la corruption. Peut-être qu'un homme plus sage que moi, seroit embarassé de décider : car si les Asiatiques font fort bien de chercher des moyens propres à calmer leurs inquiétude ; les Européens font fort bien aussi de n'en point avoir.

Après tout, disent-ils, quand nous serions malheureux en qualité

lité de maris, nous trouverions toûjours moïen de nous dédommager, en qualité d'Amans; pour qu'un homme pût se plaindre avec raison de l'infidélité de sa femme, il faudroit qu'il n'y eût que trois personnes dans le monde; ils seront toûjours à but, quand il y en aura quatre.

C'est autre question de sçavoir, si la Loi naturelle soumet les femmes aux hommes. Non, me disoit l'autre jour un Philosophe très galant, la nature n'a jamais dicté une telle Loi, l'empire que nous avons sur elles, est une véritable tyrannie; elles ne nous l'ont laissé prendre, que parce qu'elles ont plus de douceur que nous, & par conséquent plus d'humanité & de raison; ces avantages, qui devoient sans doute leur donner la supériorité, si nous avions été raisonnables, la leur ont fait perdre, parce que nous ne le sommes point.

Or,

Or s'il est vrai que nous n'avons sur les femmes qu'un pouvoir tirannique ; il ne l'est pas moins qu'elles ont sur nous un empire naturel ; celui de la beauté, à qui rien ne résiste. Le nôtre n'est pas de tous les païs ; mais celui de la beauté est universel : pourquoi aurions-nous donc un privilége ? Est-ce parce que nous sommes les plus forts ? Mais c'est une véritable injustice : nous employons toutes sortes de moyens pour leur abatre le courage ; les forces seroient égales, si l'éducation l'étoit aussi : éprouvons-les dans les talens, que l'éducation n'a point affoiblis, & nous verrons si nous sommes si forts.

Il faut l'avoüer quoique cela choque nos mœurs : chez les peuples les plus polis, les femmes ont toûjours eu de l'autorité sur leurs maris : elle fut établie par une Loi chez les Egyptiens, en l'honneur d'Isis, & chez les Babyloniens, en l'hon-

l'honneur de Semiramis. On disoit des Romains qu'ils commandoient à toutes les Nations; mais qu'ils obéïssoient à leurs femmes. Je ne parle point des Sauromates, qui étoient véritablement dans la servitude du Sexe; ils étoient trop barbares, pour que leur xemple puisse être cité.

Tu verras, mon cher Ibben, que j'ai pris le goût de ce païs-ci, où l'on aime à soûtenir des opinions extraordinaires, & à réduire tout en paradoxe. Le Prophete a décidé la question, & a réglé les droits de l'un & de l'autre Sexe: les femmes, dit-il, doivent honorer leurs maris; leurs maris les doivent honorer; mais ils ont l'avantage d'un degré sur elles.

A Paris le 26. de la Lune de Gammadi 2. 1713.

LET-

LETTRE XVI.

HAGI IBEI* *au Juif* BEN JOSUE', *Proselite Mahometan.*

A Smirne.

IL me semble Ben Josué, qu'il y a tôûjours des signes éclatans, qui préparent la naissance des hommes extraordinaires : comme si la nature souffroit une espece de crise, & que la puissance céleste ne produisit qu'avec effort.

Il n'y a rien de si merveilleux que la naissance de Mahomet. Dieu, qui par les decrets de sa Providence, avoit résolu dès le commencent d'envoyer aux hommes ce grand Prophête, pour enchaîner satan, créa une lumiere deux mille ans avant Adam, qui passant d'élû en élû, d'ancêtre en ancêtre de Mahomet, parvint enfin jusqu'à lui, comme un témoignage

* Hagi est un homme, qui a fait le pelerinage de la Mecque.

gnage autentique qu'il étoit descendu des Patriarches.

Ce fut aussi à cause de ce même Prophete, que Dieu, ne voulut pas qu'aucun enfant fut conçû, que la nature de la femme ne cessât d'être immonde : & que le membre viril ne fut livré à la circoncision.

Il vint au monde circoncis : & la joye parut sur son visage dès sa naissance : la terre trembla trois fois, comme si elle eût enfanté elle-même ; tous les Idoles se prosternerent : les Trônes furent renversez ; Lucifer fut jetté au fond de la Mer ; & ce ne fut qu'àprès avoir nagé pendant quarante jours, qu'il sortit de l'abîme, & s'enfuït sur le mont Cabés, d'où avec une voix terrible il apella les Anges.

Cette nuit Dieu posa un terme entre l'homme & la femme, qu'aucun d'eux ne pût passer : l'Art des Magiciens, & Negro-

mans ſe trouva ſans vertu ; on entendit une voix du Ciel, qui diſoit ces paroles, j'ai envoyé au monde mon ami fidéle.

Selon le témoignage d'Iſben Aben, Hiſtorien Arabe, les générations des Oiſeaux, des Nuées, des Vents, & tous les eſcadrons des Anges ſe réünirent pour élever cet enfant, & ſe diſputerent ces avantages. Les Oiſeaux diſoient dans leur gazoüillemens, qu'il étoit plus commode qu'ils l'élevaſſent ; parce qu'ils pouvoient plus facilement raſſembler pluſieurs fruits de divers lieux. Les Vents murmuroient & diſoient : c'eſt plûtôt à nous parce que nous pouvons lui aporter de tous les endroits, les odeurs les plus agréables. Non, non diſoient les nuées, non, c'eſt à nos ſoins qu'il ſera confié : parce que nous lui ferons part à tous les inſtans, de la fraîcheur des eaux. Là-deſſus les Anges indignez s'écrioient :

que

que nous reſtera-t'il donc à faire ? Mais une voix du Ciel fut entenduë, qui termina toutes les diſputes ; il ne ſera point ôté d'entre les mains des mortels ; parce qu'heureuſe les mammelles qui l'alaiteront, & les mains qui le toucheront ; & la maiſon qu'il habitera, & le lit où il repoſera.

Après tant de témoignages ſi éclatans, mon cher Joſué, il faut avoir un cœur de fer pour ne pas croire ſa ſainte Loi. Que pouvoit faire davantage le Ciel pour autoriſer ſa Miſſion divine ; à moins que de renverſer la nature, & de faire périr les hommes mêmes, qu'il vouloit convaincre ?

De Paris le 20. de la Lune de Rhegeb 1713.

LETTRE XXXVIII.

USBEK à IBBEN.

A Smirne.

DE's qu'un Grand eſt mort, on s'aſſemble dans une Moſquée ; l'on fait ſon Oraiſon Funebre, qui eſt un diſcours à ſa loüange, avec lequel on ſeroit bien embaraſſé de décider au juſte du mérite du défunt.....

Je voudrois bannir les pompes funebres: il faut pleurer les hommes à leur naiſſance, & non pas à leur mort. A quoi ſervent les cérémonies, & tout l'attiral lugubre, qu'on fait paroître à un mourant dans ſes derniers momens, les larmes mêmes de ſa famille, & la douleur de ſes amis, qu'à lui exagerer la perte qu'il va faire ?

Nous ſommes ſi aveugles, que nous ne ſçavons quand nous devous

vons nous affliger ou nous réjoüir ; nous n'avons presque jamais que de fausses tristesses, ou de fausses joyes.

Quand je vois le Mogol, qui toutes les années va sottement se mettre dans une balance, & se fait peser comme un bœuf ; quand je vois les peuples se réjoüir de ce que ce Prince est devenu plus materiel, c'est-à-dire, moins capable de le gouverner : j'ai pitié, Ibben, de l'extravagance humaine.

A Paris le 20. *de la Lune de Rhegeb* 1713.

LETTRE XXXIX.

LE PREMIER EUNUQUE NOIR à USBEK

ISmaël un de tes Eunuques noirs vient de mourir, magnifique Seigneur, & je ne puis m'empêcher de le remplacer.

Comme les Eunuques sont extrêmement rares à present, j'avois pensé de me servir d'un esclave noir, que tu as à la campagne : mais je n'ai pû jusqu'ici le porter à souffrir qu'on le consacrât à cet emploi. Comme je vois qu'au bout du compte c'est son avantage;je voulus l'autre jour user à son égard d'un peu de rigueur ; & de concert avec l'Intendant de tes Jardins, j'ordonnai que malgré lui on le mit en état de te rendre les services qui flattent le plus ton cœur, & de vivre comme moi dans ces redoutables lieux, qu'il n'ose pas même regarder : mais il se mit à hurler comme si on avoit voulu l'écorcher : & fit tant qu'il échapa de nos mains, & évita le fatal couteau. Je viens d'aprendre qu'il veut t'écrire pour te demanmander grace : soutenant que je n'ai conçû ce dessein, que par un desir insatiable de vengeance sur certaines railleries piquantes, qu'il

qu'il dit avoir faites de moi. Cependant je te jure par les cent mille Prophetes, que je n'ai agi que pour le bien de ton service, la seule chose qui me soit chere, & hors laquelle je ne regarde rien. Je me prosterne à tes pieds.

Du Serrail de Fatmé le 7. de la Lune de Maharran 1713.

LETTRE XL.

PHARAN à USBEK.

son Souverain Seigneur.

SI tu étois ici magnifique Seigneur, je paroîtrois à ta vûë tout couvert de papier blanc; il n'y en auroit pas assez encore, pour écrire toutes les insultes, que ton premier Eunuque noir, le plus méchant de tous les hommes, m'a faites depuis ton départ.

Sous pretexte de quelques railleries, qu'il prétend que j'ai faites sur

sur le malheur de sa condition, il exerce sur ma tête une vangeance inépuisable : il a animé contre moi le cruel Intendant de tes jardins, qui depuis ton départ m'oblige à des travaux insurmontables ; dans lesquels j'ai pensé mille fois laisser la vie, sans perdre un moment l'ardeur de te servir. Combien de fois ai-je dit en moi-même j'ai un Maître rempli de douceur, & je suis le plus malheureux esclave qui soit sur la terre !

Je te l'avoüe, Magnifique Seigneur, je ne me croyois pas destiné à de plus grandes miseres : mais ce traître d'Eunuque à voulu mettre le comble à sa méchanceté. Il y a quelques jours que de son autorité privée il me destina à la garde de tes femmes sacrées : c'est-à-dire, à une execution, qui seroit pour moi mille fois plus cruelle que la mort. Ceux qui en naissant ont eu le malheur de re-

cevoir

cevoir de leurs cruels Parens un traitement pareil, se consolent peut-être sur ce qu'ils n'ont jamais connu d'autre état que le leur mais qu'on me fasse descendre de l'humanité, & qu'on m'en prive, je mourrois de douleur, si je ne mourois pas de cette barbarie.

J'embrasse tes pieds sublime Seigneur, dans une humilité profonde : fais en sorte que je sente les effets de cette Vertu si respectée, & qu'il ne soit pas dit que par ton ordre, il y ait sur la terre un malheureux de plus.

Des Jardins de Fatmé le 7. de la Lune de Maharram 1713.

LETTRE XLI.

USBEK à PHARAN.

Aux Jardins de Fatmé.

Recevez la joye dans vôtre cœur, & reconnoissez ces sacrez caracteres : faites-les baiser au grand Eunuque, & à l'Intendant

de mes Jardins : je leur défens de mettre la main sur vous jusqu'à mon retour : dites-leur d'acheter l'Eunuque qui manque ; acquitez vous de vôtre devoir, comme si vous m'aviez toûjours devant les yeux ; car sçachez que plus mes bontez sont grandes, plus vous en serez puni, si vous en abusez.

De Paris le 25. de la Lune de Regeb. 1713.

LETTRE XLII.

USBEK à RHEDI.

A Venise.

IL y a en France trois sortes d'Etats ; l'Eglise, l'Epée, & la Robe. Chacun a un mépris souverain pour les deux autres ; tel, par exemple, que l'on devroit mépriser, parce qu'il est un sot, ne l'est souvent, que parce qu'il est homme de Robe.

Il n'y a pas jusqu'aux plus vils Artisans qui ne disputent sur l'excelence

célence de l'Art, qu'ils ont choisi; chacun s'éleve au dessus de celui qui est d'une profession differente à proportion de l'idée, qu'il s'est fait de la superiorité de la sienne.

Les hommes ressemblent tous plus ou moins à cette femme de la Province d'Erivan; qui ayant reçû quelque grace d'un de nos Monarques, lui souhaita mille fois dans ses benedictions qu'elle lui donna que le Ciel le fit Gouverneur d'Erivan.

J'ai lû dans une Relation qu'un Vaisseau François ayant relâché à la Côte de Guinée, quelques hommes de l'équipage voulurent aller à terre acheter quelques Moutons. On les mena au Roi, qui rendoit la justice à ses Sujets sous un arbre: il étoit sur son trône, c'est-à-dire, sur un morceau de bois, aussi fier que s'il eût été assis sur celui du grand Mogol: il avoit trois ou quatre Gardes avec des piques de bois; un Parasol en for-

me de Dais le couvroit de l'ardeur du Soleil ; tous ses ornemens & ceux de la Reine sa femme, consistoient en leur peau noire, & quelques bagues. Ce Prince plus vain encore que miserable, demanda à ces étrangers si l'on parloit beaucoup de lui en France : il croyoit que son nom devoit être porté d'un Pole à l'autre : & à la difference de ce Conquerant, de qui on a dit, qu'il avoit fait taire toute la terre ; il croyoit lui, qu'il devoit faire parler tout l'Univers.

Quand le Can de Tartarie a dîné, un Heraut crie, que tous les Princes de la terre, peuvent aller dîner si bon leur semble : & ce Barbare qui ne mange que du lait, qui n'a pas de maison, qui ne vit que de brigandages, regarde tous les Rois du monde comme ses Esclaves, & les insulte régulierement deux fois par jour.

A Paris le 28. de la Lune de Rhegeb 1715.

LET-

LETTRE XLIII.

RHEDI À USBEK.

*A***.*

HIer matin comme j'étois au lit, j'entendis fraper rudement à ma porte, qui fut soudain ouverte, ou enfoncée par un homme, avec qui j'avois lié quelque societé, & qui me parût tout hors de lui-même.

Son habillement étoit beaucoup plus que modeste; sa perruque de travers n'avoit pas même été peignée; il n'avoit pas eu le tems de faire recoudre son pourpoint noir; & il avoit renoncé pour ce jour là aux sages precautions, avec lesquelles il avoit coûtume de déguiser le délabrement de son Equipage.

Levez-vous, me dit-il, j'ai besoin de vous tout aujourd'hui;

j'ai mille emplettes à faire, & je ferai bien aise que ce soit avec vous : il faut premierement que nous allions à la ruë saint Honoré parler à un Notaire, qui est chargé de vendre une terre de cinq mil livres ; je veux qu'il m'en donne la préference. En venant ici je me suis arrêté un moment au Fauxbourg saint Germain, où j'ai loüé un hôtel deux mille écus, & j'espere passer le Contrat aujourd'hui.

Dès que je fus habillé, ou peu s'en falloit, mon homme me fit précipitamment descendre : commençons par aller acheter un Carosse, & établissons d'abord l'Equipage : en effet nous achetâmes non seulement un Carosse, mais aussi pour cent mille francs de Marchandises en moins d'une heure : tout cela se fit promptement : parce que mon homme ne marchanda rien, & ne compta jamais, aussi ne déplaça-t'il pas. Je rêvois

ſur tout ceci ; & quand j'examinois cet homme, je trouvois en lui une complication ſinguliere de richeſſes & de pauvreté ; de maniere que je ne ſçavois que croire : mais enfin je rompis le ſilence ; & le tirant à quartier je luis dis, Monſieur, qui eſt-ce qui payera tout cela ? Moi, me dit-il, venez dans ma chambre ; je vous montrerai des treſors immenſes, & des richeſſes enviées des plus grands Monarques : mais elles ne le feront pas de vous, qui les partagerez toûjours avec moi. Je le ſuis ; nous grimpons à ſon cinquiéme étage, & par une échelle nous nous guindons à un ſixiéme, qui étoit un Cabinet ouvert aux quatre vents, dans lequel il n'y avoit que deux ou trois douzaines de baſſins de terre remplis de diverſes liqueurs. Je me ſuis levé de grand matin, me dit-il ; & j'ai fait d'abord ce que je fais depuis vingt-cinq ans, qui eſt d'aller vi-

ſiter mon œuvre : j'ai vû que le grand jour étoit venu, qui devoit me rendre plus riche, qu'homme qui ſoit ſur la terre. Voyez-vous cette liqueur vermeille ? Elle a à preſent toutes les qualitez que les Philoſophes demandent pour faire la tranſmutation des métaux : j'en ai tiré ces grains que vous voyez, qui ſont de vrai Or par leur couleur, quoi qu'un peu imparfait par leur peſanteur. Ce ſecret que Nicolas Flamel trouva, mais que Raimond Lulle, & un million d'autres chercherent toûjours, eſt venu juſqu'à moi, & je me trouve aujourd'hui un heureux Adepte. Faſſe le Ciel que je ne me ſerve de tant de treſors qu'il m'a communiquez que pour ſa gloire.

Je ſortis, & je deſcendis, ou plûtôt je me precipitai par cet eſcalier, tranſporté de colere ; & laiſſai cet homme ſi riche dans ſon Hopital. Adieu, mon cher Uſbek, j'irai te voir demain ; &

ſi

si tu veux, nous reviendrons ensemble à Paris.

A Paris le dernier de la Lune de Rhegeb 1713.

LETTRE XLIV.

USBEK à RHEDI.

A Venise.

JE vois ici des gens qui disputent sans fin sur la Religion : mais il semble qu'ils combattent en même-tems à qui l'observera le moins.

Non seulement ils ne sont pas meilleurs Chrétiens ; mais même meilleurs Citoyens ; & c'est ce qui me touche : car dans quelque Religion qu'on vive, l'observation des Loix, l'amour pour les hommes, la pieté envers les parens, sont toûjours les premiers actes de Religion.

En effet, le premier objet d'un homme

homme Religieux ne doit il pas être de plaire à la Divinité qui a établi la Religion, qu'il professe ? Mais le moyen le plus sûr pour y parvenir, est sans doute d'observer les Régles de la Societé, & les devoirs de l'humilité : car en quelque Religion qu'on vive, dès qu'on en supose une, il faut bien que l'on supose aussi que Dieu aime les hommes, puis qu'il établit une Religion pour les rendre heureux : que s'il aime les hommes, on est sûr de lui plaire en les aimant aussi ; c'est-à-dire, en exerçant envers eux tous les devoirs de la charité, & de l'humanité, & en ne violant point les Loix sous lesquelles ils vivent.

On est bien plus sûr par là de plaire à Dieu, qu'en observant telle ou telle cérémonie : car les cérémonies n'ont point un degré de bonté par elles-mêmes ; elles ne sont bonnes qu'avec égard, &

& dans la ſupoſition que Dieu les a commandées : mais c'eſt la maniere d'une grande diſcuſſion ; on peut facilement s'y tromper, car il faut choiſir celles d'une Religion entre celles de deux mille.

Un homme faiſoit tous les jours à Dieu cette priere. Seigneur, je n'entens rien dans les diſputes, que l'on fait ſans ceſſe à votre ſujet : je voudrois vous ſervir ſelon vôtre volonté ; mais chaque homme que je conſulte, veut que je vous ſerve à la ſienne. Lorſque je veux vous faire ma priere, je ne ſçais en quelle Langue je dois vous parler ; je ne ſçais pas non plus en quelle poſture je dois me mettre : l'un dit que je dois vous prier debout ; l'autre veut que je ſois aſſis ; l'autre exige que mon corps porte ſur mes genoux. Ce n'eſt pas tout : il y en a qui prétendent que je dois me laver tous les matins

tins avec de l'eau froide ; d'autres soutiennent que vous me regarderez avec horreur, si je ne me fais pas couper un petit morceau de chair. Il m'arriva l'autre jour de manger un lapin dans un Carvanserai : trois hommes qui étoient auprés de là, me firent trembler : ils me soutinrent tous trois que je vous avois griévement offensé ; l'un *, parce que cet animal étoit immonde ; l'autre †, parce qu'il étoit étouffé ; l'autre enfin **, parce qu'il n'étoit pas poisson. Un Brachmane qui passoit par là, & que je pris pour Juge, me dit ; ils ont tort, car aparemment vous n'avez pas tué vous-même cet Animal : si fait, lui dis-je, Ah vous avez commis une action abominable, & que Dieu ne vous pardonnera jamais, me dit-il, d'une voix severe : que sçavez-vous si l'ame de votre pere n'étoit pas passée

* Un Juif. † Un Turc. ** Un Armenien.

dans cette bête ? Toutes ces choses Seigneur, me jettent dans un embaras inconcevable : je ne puis remuër la tête, que je ne sois menacé de vous offenser : cependant je voudrois vous plaire, & employer à cela la vie que je tiens de vous : je ne sçais si je me trompe ; mais je crois que le meilleur moyen pour y parvenir, est de vivre en bon Citoyen dans la Societé, où vous m'avez fait naître, & en bon pere dans la famille que vous m'avez donnée.

A Paris le 8. de la Lune de Chabban 1713.

LETTRE XLV.

ZACHI à USBEK.

A Paris.

J'Ai une grande nouvelle à t'aprendre : je me suis reconciliée avec Zephis : le Serrail partagé entre

entre nous s'eſt reüni : il ne manque que toi dans ces lieux, où la paix régne : vous, mon cher Uſbek, viens-y faire triompher l'Amour.

Je donnai à Zephis un grand Feſtin, où ta mere, tes femmes, & tes principales Concubines furent invitées : tes tantes, & pluſieurs de tes couſines s'y trouverent auſſi : elles étoient venuës à cheval, couvertes du ſombre nuage de leurs voiles, & de leurs habits.

Le lendemain nous partîmes de la Campagne, où nous eſperions être plus libres : nous montâmes ſur nos chameaux & nous nous mîmes quatre dans chaque loge. Comme la partie avoit été faite bruſquement, nous n'eûmes pas le tems d'envoyer à la ronde, annoncer le Courouc : mais le premier Eunuque toûjours induſtrieux prit une autre précaution ; car il joignit à la toile, qui nous empêchoit d'être vûës, un rideau

si épais que nous ne pouvions absolument voir personne.

Quand nous fûmes arrivées à à cette Riviere, qu'il faut traverser ; chacun de nous se mit selon la coûtume dans une boëte, & se fit porter dans le Batteau : car on nous dit que la Riviere étoit pleine de monde. Un curieux qui s'aprocha trop près du lieu où nous étions enfermées, reçût un coup mortel, qui lui ôta pour jamais la lumiere du jour. Un autre qu'on trouva se baignant tout nud sur le rivage, eût le même sort : & tes fidéles Eunuques sacrifierent à ton honneur & au nôtre ces deux infortunez.

Mais écoute le reste de nos avantures. Quand nous fûmes au milieu du fleuve ; un vent si impetueux s'éleva, & un nuage si affreux couvrit les airs, que nos Matelots commencerent à desesperer. Effrayées de ce péril, nous

nous nous évanouîmes presque toutes. Je me souviens que j'entendis la voix, & la dispute de nos Eunuques, dont les uns disoient qu'il faloit nous avertir du péril, & nous tirer de nôtre prison : mais leur Chef soutint toûjours qu'il mourroit plûtôt que de souffrir que son Maître fut ainsi deshonoré, & qu'il enfonceroit un poignard dans le sein de celui qui feroit des propositions si hardies. Une de mes esclaves toute hors d'elle courut vers moi deshabillée pour me secourir : mais un Eunuque noir la prit brutalement, & la fit rentrer dans l'endroit d'où elle étoit sortie : pour lors je m'évanoüis, & ne revins à moi, que lorsque le péril fut passé.

Que les Voyages sont embarrassans pour les femmes, les hommes ne sont exposés qu'aux périls qui menaçent leur vie, & nous sommes à tous les instans dans le péril

péril de perdre nôtre vie, ou nôtre vertu. Adieu, mon cher Usbek, je t'adorerai toûjours.

Du Serrail de Fatmé le 1. *de la Lune de Rhamazan.* 1713.

LETTRE XLVI.

USBEK à RHEDI.

A Venise.

CEux qui aiment à s'instruire ne sont jamais oisifs: quoique je ne sois chargé d'aucune affaire importante, je suis cependant dans une occupation continuelle. Je passe ma vie à examiner: j'écris le soir ce que j'ai remarqué, ce que j'ai vû, ce que j'ai entendu dans la journée: tout m'interesse, tout m'étonne: je suis comme un enfant dont les organes encore tendres sont vivement frapez par les moindres objets.

Tu ne le croirois pas peut-être, nous sommes reçûs agréablement dans toutes les Compagnies, &

dans toutes les Societez : je crois devoir beaucoup à l'esprit vif, & à la gayeté naturelle de Rica, qui fait qu'il recherche tout le monde, & qu'il en est également recherché ; nôtre air étranger n'offense plus personne, nous joüissons même de la surprise où l'on est de nous trouver quelque politesse : car les François n'imaginent pas que nôtre Climat produise des hommes : cependant, il faut l'avoüer, ils valent la peine qu'on les detrompe.

J'ai passé quelques jours dans une maison de campagne auprès de Paris, chez un homme de consideration, qui est ravi d'avoir de la Compagnie chez lui : il a une femme fort aimable, & qui joint à une grande modestie, une gayeté, que la vie retirée ôte toûjours à nos Dames de Perse.

Etranger que j'étois, je n'avois rien de mieux à faire que d'étudier selon ma coûtume sur cette

te foule de gens, qui y abordoit sans cesse, dont les caracteres me presentoient toûjours quelque chose de nouveau. Je remarquai d'abord un homme dont la simplicité me plût ; je m'attachai à lui, il s'attacha à moi, de sorte que nous nous trouvions toûjours l'un auprès de l'autre.

Un jour que dans un grand cercle nous nous entretenions en particulier, laissant les conversations générales à elles-mêmes : Vous trouverez peut-être en moi lui dis-je, plus de curiosité que de politesse : mais je vous suplie d'agréer que je vous fasse quelques questions : car je m'ennuye de n'être au fait de rien, & de vivre avec des gens, que je ne sçaurois démêler : mon esprit travaille depuis deux jours : il n'y a pas un seul de ces hommes, qui ne m'ait donné la torture plus de deux cens fois ; & cependant je ne les devinerois de mille ans ; ils me

ſont plus inviſibles que les femmes de nôtre grand Monarque. Vous n'avez qu'à dire, me répondit il & je vous inſtruirai de tout ce que vous ſouhaitez d'autant mieux que je vous crois homme diſcret, & que vous n'abuſerez pas de ma confiance.

Qui eſt cet homme, lui dis-je, qui nous a tant parlé des repas qu'il a donnez aux Grands, qui eſt ſi familier avec vos Ducs, & qui parle ſi ſouvent à vos Miniſtres qu'on me dit être d'un accès ſi difficile? Il faut bien que ce ſoit un homme de qualité: mais il a la phyſionomie ſi baſſe, qu'il ne fait gueres honneur aux gens de qualité: & d'ailleurs je ne lui trouve point d'éducation. Je ſuis étranger, mais il me ſemble qu'il y a en general une certaine politeſſe commune à toutes les Nations, je ne le trouve point de celle-là; eſt-ce que vos gens de qualité ſont plus mal élevez que les autres?

Cet

Cet homme, me répondit-il, en riant, eſt un fermier : il eſt autant au deſſus des autres pas ſes richeſſes, qu'il eſt au deſſous de tout le monde par ſa naiſſance ; il auroit la meilleure table de Paris, s'il pouvoit ſe réſoudre à ne manger jamais chez lui : il eſt bien impertinent comme vous voyez ; mais il excelle par ſon Cuiſinier ; auſſi n'en eſt-il pas ingrat : car vous avez entendu qu'il l'a loüé tout aujourd'hui.

Et ce gros homme vétu de noir, lui dis-je, que cette Dame a fait placer auprès d'elle ? Comment a-t'il un habit ſi lugubre avec un air ſi gai, & un teint ſi fleuri ? Il ſourit gracieuſement dès qu'on lui parle ; ſa parure eſt plus modeſte, mais plus arrangée que celle de vos femmes. C'eſt, me répondit-il, un Prédicateur, & qui pis eſt un Directeur, tel que vous le voyez, il en ſçait plus que les maris : il connoît le foible des femmes ;

mes; elles sçavent aussi bien qu'il a le sien. Comment, dis-je? il parle toûjours de quelque chose, qu'il apelle la Grace? Non pas toûjours, me répondit-il, à l'oreille d'une jolie femme, il parle encore plus volontiers de sa chûte: il foudroye en public, mais il est doux comme un Agneau en particulier. Il me semble, dis-je pour lors, qu'on le distingue beaucoup, & qu'on a de grands égards pour lui. Comment si on le distingue? C'est un homme nécessaire; il fait la douceur de la vie retirée; petits conseils, soins officieux, visites marquées, il dissipe un mal de tête mieux qu'homme du monde; c'est un homme excélent.

Mais si je ne vous importune pas, dites-moi qui est celui qui est vis à vis de nous; qui est si mal habillé; qui fait quelquefois des grimaces, & a un langage different des autres; qui n'a pas d'esprit pour parler mais parle pour avoir

de

de l'eſprit? C'eſt, me répondit-il, un Poëte, & le groteſque du genre humain : ces gens-là diſent qu'ils ſont nez ce qu'ils ſont; cela eſt vrai, & auſſi ce qu'ils ſeront toute leur vie, c'eſt-à-dire, preſque toûjours les plus ridicules de tous les hommes : auſſi ne les épargne t'on point : ou verſe ſur eux le mépris à pleines mains, la famine a fait entrer celui-ci dans cette maiſon; & il y eſt bien reçû du Maître & de la Maîtreſſe, dont la bonté & la politeſſe ne ſe démentent à l'égard de perſonne : il fit leur Epitalame lors qu'ils ſe marierent : c'eſt ce qu'il a fait de mieux en ſa vie : car il s'eſt trouvé que le Mariage a été auſſi heureux qu'il l'a prédit.

Vous ne le croiriez pas peût-être, ajoûta t'il, entêté comme vous êtes des préjugez de l'Orient; il y a parmi nous des Mariages heureux; & des femmes, dont la vertu eſt un gardien ſévé-

re. Les gens dont nous parlons goûtent entr'eux une paix qui ne peut-être troublée ; ils sont aimez & estimez de tout le monde : il n'y a qu'une chose ; c'est que leur bonté naturelle leur fait recevoir chez eux toute sorte de monde ; ce qui fait qu'il y a quelquefois mauvaise compagnie : ce n'est pas que je les desaprouve ; il faut vivre avec les gens tels qu'ils sont : les gens qu'on dit être de bonne compagnie ne sont souvent que ceux dont le vice est plus rafiné ; peut-être qu'il en est comme des poisons, dont les plus subtils sont aussi les plus dangereux.

Et ce vieux homme, lui dis-je tout bas, qui a l'air si chagrin ? Je l'ai pris d'abord pour un étranger : car outre qu'il est habillé autrement que les autres, il censure tout ce qui se fait en France, & n'aprouve pas vôtre Gouvernement. C'est un vieux guerrier, me dit-il, qui se rend mémorable

ble à tous ses Auditeurs par la longueur de ses exploits. Il ne peut souffrir que la France ait gagné des batailles, où il ne se soit pas trouvé, ou qu'on vante un siege, où il n'ait pas monté à la tranchée : il se croit si nécessaire à nôtre Histoire, qu'il s'imagine qu'elle finit, où il a fini ; il regarde quelques blessures qu'il a reçûës, comme la dissolution de la Monarchie ; & à la différence de ces Philosophes, qui disent qu'on ne joüit que du present, & que le passé n'est rien, il ne joüit au contraire que du passé, & n'existe que dans les Campagnes qu'il a faites : il respire dans les tems qui se sont écoulez, comme les Heros doivent vivre dans ceux, qui passeront après eux. Mais pourquoi, dis-je, a-t'il quitté le service ? Il ne l'a pas quitté, me répondit-il, mais le service l'a quitté, on l'a employé dans une petite place, où il racontera le reste de ses jours :

mais il n'ira jamais plus loin ; le chemin des honneurs lui est fermé. Et pourquoi cela, lui dis-je? Nous avons une maxime en France, me répondit-il, c'est de n'élever jamais les Officiers, dont la patience à langui dans les emplois subalternes ; nous les regardons comme des gens, dont l'esprit s'est comme retreci dans les détails ; & qui par une habitude de petites choses, sont devenus incapables des plus grandes : nous croyons qu'un homme qui n'a pas les qualitez d'un Général à trente ans, ne les aura jamais : que celui qui n'a pas ce coup d'œil, qui montre tout d'un coup un terrain de plusieurs lieuës dans toutes ses situations différentes ; cette presence d'esprit, qui fait que dans une victoire on se sert de tous ses avantages, & dans un échec de toutes ses ressources, n'acquerera jamais ces talens : C'est pour cela que nous avons des

des emplois brillans pour ces hommes grands & sublimes, que le Ciel a partagé non seulement d'un cœur, mais aussi d'un genie heroïque ; & des emplois subalternes pour ceux, dont les talens le sont aussi. De ce nombre sont ces gens ; qui ont vielli dans une guerre obscure ; ils ne réüssissent tout au plus qu'à faire ce qu'ils ont fait toute leur vie : & il ne faut point commencer à les charger dans le tems qu'ils s'affoiblissent.

Un moment après, la curiosité me reprit, & je lui dis : je m'engage à ne vous plus faire de questions, si vous voulez encore souffrir celle-ci. Qui est ce grand jeune homme qui a des cheveux, peu d'esprit, & tant d'impertinence ? D'où vient qu'il parle plus haut que les autres ; & se sçait si bon gré d'être au monde ? C'est un homme à bonnes fortunes, me répondit-il. A ces mots des gens

entrerent, d'autres sortirent, on se leva, quelqu'un vint parler à mon Gentilhomme, & je restai aussi peu instruit qu'auparavant. Mais un moment après je ne sçai par quel hazard ce jeune homme se trouva auprès de moi : & m'adressant la parole : il fait beau ; voudriez-vous, Monsieur, faire un tour dans le parterre ? Je lui répondis le plus civilement qu'il me fut possible ; & nous sortîmes ensemble. Je suis venu à la campagne, me dit-il, pour faire plaisir à la maîtresse de la maison, avec laquelle je ne suis pas mal : il y a bien certaine femme dans le monde, qui pestera un peu ; mais qu'y faire ? je vois les plus jolies femmes de Paris ; mais je ne me fixe pas à une, & je leur en donne bien à garder ; car entre vous & moi je ne vaut pas grand chose. Apparemment, Monsieur, lui dis-je, que vous avez quelque charge ou quelque emploi, qui vous empê-
che

che d'être plus assidu auprès d'elles. Non, Monsieur, je n'ai d'autre emploi que de faire enrager un mari, ou desespérer un pere, j'aime à allarmer une femme qui croit me tenir, & la mettre à deux doigts de ma perte; nous sommes quelques jeunes gens qui partageons ainsi tout Paris, & l'interressons à nos moindres démarches. A ce que je comprens, lui dis-je, vous faites plus de bruit que le guerrier le plus valeureux; & vous êtes plus considéré qu'un grave Magistrat. Si vous étiez en Perse vous ne joüiriez pas de tous ces avantages; vous deviendriez plus propre à garder nos Dames qu'à leur plaire. Le feu me monta au visage; & je crois que pour peu que j'eusse parlé, je n'aurois pû m'empêcher de le brusquer.

Que dis-tu d'un païs, où l'on tolere de pareilles gens, & où l'on laisse vivre un homme qui fait un tel métier? Où l'infidélité, la tra-

hiſon, le rapt, la perfidie, & l'injuſte conduiſent à la conſidération ? Où l'on eſtime un homme parce qu'il ôte une fille à ſon pere, une femme à ſon mari, & trouble les ſocietez les plus douces, & les plus ſaintes ? Heureux les enfans d'Hali, qui défendent leurs familles de l'oprobre & de la ſéduction ; la lumiere du jour n'eſt pas plus pure que le feu, qui brûle dans le cœur de nos femmes : nos filles ne penſent qu'en tremblant au jour, qui doit les priver de cette Vertu, qui les rend ſemblables aux Anges, & aux Puiſſances incorporelles. Terre natale & cherie, ſur qui le Soleil jette ſes premiers regards ; tu n'es point ſoüillée par les crimes horribles, qui obligent cet Aſtre à ſe cacher, dès qu'il paroît dans le noir Orient.

A Paris le 5. de la Lune de Rhamazan 1713.

LETTRE XLVII.

RICA à USBEK

A ***.

ETant l'autre jour dans ma chambre je vis entrer un Dervis extraordinairement habillé : sa barbe descendoit jusqu'à sa ceinture de corde : il avoit les pieds nuds : son habit étoit gris, grossier & en quelques endroits pointu : le tout me parut si bizare, que ma premiere idée fût d'envoyer chercher un Peintre, pour en faire une fantaisie.

Il me fit d'abord un grand compliment, dans lequel il m'aprit qu'il étoit homme de mérite, & de plus Capucin, on m'a dit, ajoûta-t'il, Monsieur, que vous retournez bien-tôt à la Cour de Perse, où vous tenez un rang distingué : je viens vous demander vôtre protection, & vous prier de

de nous obtenir du Roi une petite habitation auprès de Casbin, pour deux ou trois Religieux. Mon Pere, lui dis-je, vous voulez donc aller en Perse ? Moi, Monsieur, me dit-il ? Je m'en donnerai bien de garde ; je suis ici Provincial, & je ne troquerois pas ma condition contre celle de tous les Capucins du monde. Eh que diable me demandez-vous donc ? C'est, me répondit-il, que si nous avions cet hospice, nos peres d'Italie y enverroient deux ou trois de leurs Religieux. Vous les connoissez aparemment, lui dis-je, ces Religieux. Non, Monsieur, je ne les connois pas. Eh morbleu, que vous importe donc qu'ils aillent en Perse ! C'est un beau projet de faire respirer l'air de Casbin à deux Capucins : cela sera très utile & à l'Europe, & à l'Asie : il est fort nécessaire d'interresser là-dedans les Monarques. Voilà ce qui s'apelle de belles Colonies ; allez,

vous

vous & vos ſemblables n'êtes point faits pour être tranſplantez, & vous ferez bien de continuer à ramper dans les endroits où vous vous êtes engendrez.

De Paris le 15. de la Lune de Rhamazan 1713.

LETTRE XLVIII.

RICA à ***

J'Ai vû des gens chez qui la vertu eſt ſi naturelle, qu'elle ne ſe faiſoit pas même ſentir : ils s'attachoient à leur devoir ſans s'y plier, & s'y portoient comme par inſtinct : bien loin de relever par leurs diſcours leur rares qualitez, Il ſembloit qu'elles n'avoient pas percé juſqu'à eux. Voilà les gens que j'aime, non pas ces hommes vertueux qui ſemblent être étonnez de l'être, & qui regardent une bonne action comme un prodige, dont le recit doit ſurprendre.

Si la modestie est une vertu nécessaire à ceux, à qui le Ciel a donné de grands talens ; que peut-on dire de ces insectes, qui osent faire paroître un orgueil, qui deshonoreroit les plus grands hommes ?

Je vois de tous côtez des gens qui parlent sans cesse d'eux mêmes : leurs conversations sont un miroir, qui presente toûjours leur impertinente figure : ils vous parleront des moindres choses, qui leur sont arrivées ; & ils veulent que l'intérêt qu'ils y prennent, les grossisse à vos yeux : ils ont tout fait, tout vû, tout dit, tout pensé ; ils sont un modéle universel ; un sujet de comparaisons inépuisables ; une source d'exemples, qui ne tarit jamais. Oh que la loüange est fade, lors qu'elle reflechit vers le lieu d'où elle part !

Il y a quelques jours qu'un homme de ce caractere nous accabla

bla pendant deux heures de lui, de ſon mérite, & de ſes talens: mais comme il n'y a point de mouvement perpetuel dans le monde, il ceſſa de parler: la converſation nous revint donc, & nous la prîmes.

Un homme qui paroiſſoit aſſez chagrin, commença par ſe plaindre de l'ennui répandu dans les converſations, quoi toûjours des ſots, qui ſe peignent eux-mêmes, & qui raménent tout à eux? Vous avez raiſon, reprit bruſquement nôtre Diſcoureur: il n'y a qu'à faire comme moi, je ne me louë jamais: j'ai du bien, de la naiſſance; je fais de la dépenſe; mes amis diſent que j'ai quelque eſprit: mais je ne parle jamais de tout cela: ſi j'ai quelques bonnes qualitez, celle dont je fais le plus de cas, c'eſt ma modeſtie.

J'admirois cet impertinent; & pendant qu'il parloit tout haut, je diſois tout bas: heureux celui

qui

qui a assez de vanité pour ne dire jamais de bien de lui ; qui craint ceux qui l'écoutent ; & ne compromet point son mérite avec l'orgueïl des autres.

De Paris le 20. de la Lune de Rhamazan 1713.

LETTRE XLIX.

NARCUM, *Envoyé de Perse en Moscovie, à* USBEK

A Paris.

ON m'a écrit d'Ispahan ; que tu avois quitté la Perse, & que tu étois actuellement à Paris. Pourquoi faut-il que j'aprenne de tes nouvelles par d'autres que par toi ?

Les ordres du Roi des Rois me retiennent depuis cinq ans dans ce païs-ci ; où j'ai terminé plusieurs négociations importantes.

Tu sçais que le Czar est le seul des

dès Princes Chrétiens, dont les interêts ſoient mêlez avec ceux de la Perſe, parce qu'il eſt ennemi des Turcs comme nous.

Son Empire eſt plus grand que le nôtre : car on compte deux mille lieuës depuis Moſcow juſqu'à la derniere place de ſes Etats du côté de la Chine.

Il eſt le maître abſolu de la vie, & des biens de ſes Sujets, qui ſont toûs eſclaves, à la réſerve de quatre familles. Le Lieutenant des Prophetes, le Roi des Rois, qui à le Ciel pour marche pieds, ne fait pas un exercice plus redoutable de ſa puiſſance.

A voir le Climat affreux de la Moſcovie, on ne croiroit jamais que ce fut une peine d'en être exilé : cependant dès qu'un Grand eſt diſgracié, on le relegue en Siberie. Comme la Loi de nôtre Prophete nous défend de boire du vin, celle du Prince le défend aux Moſcovites.

Ils

Ils ont une maniere de recevoir leurs Hôtes, qui n'eſt point du tout Perſane. Dès qu'un étranger entre dans la maiſon, le mari lui preſente ſa femme, l'étranger la baiſe : & cela paſſe pour une politeſſe faite au mari.

Quoique les Peres au Contrat de mariage de leurs filles ſtipulent ordinairement que le mari ne les foüettera pas ; cependant on ne ſçauroit croire combien les femmes Moſcovites aiment à être battuës ; elles ne peuvent comprendre qu'elles poſſedent le cœur de leur mari, s'il ne les bat comme il faut : une conduite opoſée de ſa part, eſt une marque d'indifference impardonnable. Voici une Lettre qu'une d'elles écrivit dernierement à ſa mere.

MA CHERE MERE

JE ſuis la plus malheureuſe femme du monde : il n'y a rien que je n'aye fait pour me faire aimer de mon

mon mari ; & je n'ai jamais pû y réüssir. Hier j'avois mille affaires dans la maison ; je sortis, & je demeurai tout le jour dehors : je crus à mon retour qu'il me batteroit fort bien ; mais il ne me dit pas un seul mot. Ma sœur est bien autrement traitée : son mari la roüe de coups tous les jours : elle ne peut pas regarder un homme, qu'il ne l'assomme soudain : ils s'aiment beaucoup aussi ; & ils vivent de la meilleure intelligence du monde.

C'est ce qui la rend si fiere : mais je ne lui donnerai pas long tems sujet de me mepriser : j'ai résolu de me faire aimer de moi mari, à quelque prix que ce soit : je le ferai si bien enrager, qu'il faudra bien qu'il me donne des marques d'amitié, il ne sera pas dit que je ne serai pas battuë, & que je vivrai dans la maison, sans que l'on pense à moi ; la moindre chiquenaude qu'il me donnera, je crierai de toute ma force, afin qu'on s'imagine qu'il y va tout

tout de bon, & je crois que si quelque voisin venoit au secours, je l'étranglerois. Je vous suplie ma chere mere, de vouloir bien representer à mon mari, qu'il me traite d'une maniere indigne. Mon pere, qui est un si honnête homme, n'agißoit pas de même : & il me souvient lorsque j'étois petite fille, qu'il me sembloit quelquefois qu'il vous amoit trop. Je vous embrasse, ma chere mere.

Les Moscovites ne peuvent point sortir de l'Empire, quand ce seroit pour voyager : ainsi séparez des autres Nations par les Loix du païs, ils ont conservé leurs anciennes coûtumes avec d'autant plus d'attachement, qu'il ne croyoient pas qu'il fut possible qu'on en pût avoir d'autres.

Mais le Prince, qui régne à present a voulu tout changer : il a eu de grands démêlez avec eux au sujet de leur barbe : le Clergé & les

les Moines n'ont pas moins combattu en faveur de leur ignorance.

Il s'attache à faire fleurir les Arts, & ne néglige rien pour porter dans l'Europe, & l'Asie la gloire de sa Nation oubliée jusqu'ici, & presque uniquement connuë d'elle-même.

Inquiet & sans cesse agité, il erre dans ses vastes Etats, laissant par tout des marques de sa severité naturelle.

Il les quitte comme s'ils ne pouvoient le contenir, & va chercher dans l'Europe d'autres Provinces, & de nouveaux Royaumes.

Je t'embrasse, mon cher Usbek, donne-moi de tes nouvelles, je te conjure.

De Moscow le 2. de la Lune de Chalval 1713.

LETTRE L.

RICA à USBEK.

*A ***.*

J'Etois l'autre jour dans une Societé, où je me divertis assez bien. Il y avoit là des femmes de tous les âges : une de soixante, une de quarante, laquelle avoit une niéce, qui pouvoit en avoit vingt ou vingt-deux. Un certain instinct me fit aprocher de cette derniere, & elle me dit à l'oreille. Que dites-vous de ma tante, qui à son âge veut avoir des amans, & fait encore la jolie? Elle a tort lui dis-je, c'est un dessein qui ne convient qu'à vous. Un moment aprés je me trouvai auprés de sa tante, qui me dit : Que dites vous de cette femme, qui a pour le moins soixante ans, qui a passé aujourd'hui plus d'une heure à sa toilette? C'est du

tems perdu lui dis-je, & il faut avoir vos charmas pour devoir y ſonger. J'allai à cette malheureuſe femme de ſoixante ans, & la plaignois dans mon ame, lors qu'elle me dit à l'oreille : Y a t'il rien de ſi ridicule ? Voyez cette femme qui a quatre-vingt ans, & qui met des rubans couleur de feu : elle veut faire la jeune, & ellé y réüſſit ; car cela aproche de l'enfance. Ah bon Dieu dis-je en moi-même, ne ſentirons-nous jamais que le ridicule des autres ? C'eſt peut-être un bonheur, diſois-je enſuite, que nous trouvions de la conſolation dans les foibleſſes d'autrui. Cependant j'étois en train de me divertir, & je dis : nous avons aſſez monté, deſcendons à preſent, & commençons par la vieille qui eſt au ſommet. Madame, vous vous reſſemblez ſi fort, cette Dame, à qui je viens de parler & vous, qu'il ſemble que vous ſoyez deux

sœur ; & je ne crois pas que vous soyez plus âgées l'une que l'autre. Eh vraiment, Monsieur, me dit-elle, lorsque l'une mourra, l'autre devra avoir grand peur : je ne crois pas qu'il y ait d'elle à moi deux jours de difference. Quand je tins cette femme décrepite, j'allai à celle de soixante ans. Il faut, Madame, que vous décidiez un pari que j'ai fait : j'ai gagé que cette Dame & vous, lui montrant la femme de quarante ans, étiez de même âge. Ma foi, dit-elle, je ne crois pas qu'il y ait six mois de difference. Bon, m'y voilà ; continuons, Je descendis encore ; & j'allai à la femme de quarante ans, Madame, faites-moi la grace de me dire, si c'est pour rire que vous apellez cette Demoiselle, qui est à l'autre table vôtre niéce ? Vous êtes aussi jeune qu'elle : elle a même quelque chose dans le visage de passé, que vous n'avez certaine-

ment

ment pas ; & ces couleurs vives qui paroissent sur vôtre teint.... Attendez, me dit-elle, je suis sa tante ; mais sa mere avoit pour le moins vingt-cinq ans plus que moi ? nous n'étions pas de même lit ; j'ai oüi dire à feuë ma sœur, que sa fille & moi nâquîmes à la même anné Je le disois bien, Madame, & je n'avois pas tort d'être étonné.

Mon cher Usbek, les femmes qui se sentent finir d'avance par la perte de leurs agrémens, voudroient reculer vers la jeunesse ; eh comment ne chercheroient-elles pas à tromper les autres ? Elles font tous leurs efforts pour se tromper elles-mêmes, & pour se dérober la plus affligeante de toutes les idées.

A Paris le 3. de la Lune de Chalval 1713.

LET-

LETTRE LI.

ZELIS à USBEK

A Paris.

JAmais paſſion n'a été plus forte & plus vive que celle de Coſrou Eunuque blanc pour mon eſclave Zelide; il la demande en mariage avec tant de fureur, que je ne puis la lui refuſer: Et pourquoi ferois je de la réſiſtance, lorſque ſa mere n'en fait pas; & que Zelide elle-même paroît ſatisfaite de l'idée de ce mariage impoſteur, & de l'ombre vaine qu'on lui preſente.

Que veut-elle faire de cet infortuné, qui n'aura d'un mari que la jalouſie; qui ne ſortira de ſa froideur que pour entrer dans un deſeſpoir inutile, qui ſe rapellera toûjours la memoire de ce qu'il a été, pour la faire ſouvenir de ce qu'il n'eſt plus, qui toûjours prêt

à

I se donner, & ne se donnant jamais, se trompera, la trompera sans cesse, & lui fera essuyer à chaque instant tous les malheurs de sa condition

Eh quoi? être toûjours dans les images, & dans les phantômes; ne vivre que pour imaginer? Se trouver toûjours auprès des plaisirs, & jamais dans les plaisirs? Languissante dans les bras d'un malheureux, au lieu de répondre à ses soupirs, ne répondre qu'à ses regrets?

Quel mépris ne doit-on pas avoir pour un homme de cette espece, fait uniquement pour garder, & jamais pour posseder? Je cherche l'amour, & je ne la vois pas.

Je te parle librement, parce que tu aimes ma naïveté, & que tu preferes, mon air libre, & ma sensibilite pour les plaisirs, à la pudeur feinte de mes compagnes.

Je t'ai oüi dire mille fois que les Eunu-

Eunuques goûtent avec les femmes une sorte de volupté, qui nous est inconnuë : que la nature se dédommage de ses pertes; qu'elle a des ressources, qui réparent le desavantage de leur condition ; qu'on peut bien cesser d'être homme, mais non pas d'être sensible ; & que dans cet état on est comme dans un troisiéme sens, où l'on ne fait, pour ainsi dire, que changer de plaisirs.

Si cela étoit, je trouverois Zelide moins à plaindre ; c'est quelque chose de vivre avec des gens moins malheureux.

Donne-moi tes ordres là-dessus, & fais-moi sçavoir si tu veux que le mariage s'accomplisse dans le Serrail. Adieu.

Du Serrail d'Ispahan le 5. de la Lune de Chalval 1713.

Fin du Tome premier.

LETTRES PERSANES.

NOUVELLE EDITION.

TOME SECOND.



A LONDRES.

M. DCC. XXXV.



LETTRES PERSANES.

LETTRE LII.

RICA à USBEK

*A ***.*

J'Etois ce matin dans ma chambre laquelle comme tu sçais, n'est séparée des autres que par une cloison fort mince, & percée en plusieurs endroits; de maniere qu'on entend tout ce qui se dit dans la chambre voisine. Un homme qui se promenoit à grands pas disoit à un autre : Je ne sçais ce que c'est; mais tout se tourne contre moi; il y a plus de trois jours que je n'ai rien dit, qui m'ait fait honneur;

& je me ſuis trouvé confondu pêle-mêle dans toutes les converſations, ſans qu'on ait fait la moindre attention à moi, & qu'on m'ait deux fois adreſſé la parole. J'avois préparé quelques ſaillies pour relever mon diſcours, jamais on n'a voulu ſouffrir que je les fiſſe venir : j'avois un conte fort joli à faire ; mais à meſure que j'ai voulu l'aprocher, on l'a eſquivé comme ſi je l'avois fait exprès : j'ai quelques bon mots, qui depuis quatre jours vieilliſent dans ma tête, ſans que j'en aye pû faire le moindre uſage : ſi cela continuë, je crois qu'à la fin je ſerai un ſot : il ſemble que ce ſoit mon Etoile, & que je ne puiſſe m'en diſpenſer. Hier j'avois eſperé de briller avec trois ou quatre vieilles femmes, qui certainement ne m'impoſent point ; & je devois dire les plus jolies choſes du monde ; je fus plus d'un quart d'heure à diriger ma converſation : mais
elles

elles ne tinrent jamais un propos ſuivi ; & elles couperent comme des Parques fatales, le fil de tous mes diſcours. Veux-tu que je te diſe ; la réputation de bel eſprit coûte bien à ſoûtenir : je ne ſçais comment tu as fait pour y parvenir. Il me vient dans l'idée une choſe, reprit l'autre : travaillons de concert à nous donner de l'eſprit ; aſſocions-nous pour cela : nous nous dirons chacun tous les jours dequoi nous devons parler, & nous nous ſecourerons ſi bien, que ſi quelqu'un vient nous interrompre au milieu de nos idées ; nous l'attirerons nous-mêmes, & s'il ne veut pas venir de bon gré nous lui ferons violence ; nous conviendrons des endroits où il faudra aprouver ; de ceux où il faudra ſourire ; des autres où il faudra rire tout-à-fait, & à gorge deployée : tu verras que nous donnerons le ton à toutes les converſations, & qu'on admirera la

vivacité de nôtre esprit, & le bonheur de nos reparties : nous nous protegerons par des signes de tête mutuels : tu brilleras aujourd'hui ; demain tu seras mon second : j'entrerai avec toi dans une maison ; & je mécrierai en te montrant : il faut que je vous dise une réponse bien plaisante que M. vient de faire à un homme, que nous avons trouvé dans la ruë ; & je me tournerai vers toi : il ne s'y attendoit pas, il a été bien étonné. Je reciterai quelques-uns de mes vers ; & tu diras : j'y étois quand il les fit ; c'étoit dans un souper, & il ne rêva pas un moment : souvent même nous nous raillerons toi & moi ; & l'on dira : Voyez comme ils s'attaquent ; comme ils se défendent ; il ne s'épargnent pas voyons comment il sortira de là ; à merveille ; quelle presence d'esprit ; Voilà une véritable bataille : mais on ne dira pas que nous nous étions escarmouchez dès la veille.

Il

Il faudra acheter de certains Livres qui font des recueïls de bons mots, composez à l'usage de ceux qui n'ont pas d'esprit, & qui en veulent contrefaire; tout depend d'avoir des modéles : je veux qu'avant six mois nous soyons en état de tenir une conversation d'une heure toute remplie de bons mots: mais il faudra avoir une attention; c'est de soutenir leur fortune : ce n'est pas tout que de dire un bon mot: il faut le publier, il faut le répandre, & le semer par tout; sans cela autant de perdu : & je t'avouë qu'il n'y a rien de si desolant que de voir une jolie chose qu'on a dite, mourir dans l'oreille d'un sot, qui l'entend. Il est vrai que souvent il y a une compensation, & que nous disons aussi bien des sotises, qui passent *incognito*; & c'est la seule chose, qui peut nous consoler dans cette occasion. Voilà, mon cher, le parti qu'il nous faut prendre : fais ce que je te dirai,

rai, & je te promets avant six mois une place à l'Academie : c'est pour te dire que le travail ne sera pas long : car pour lors tu pouras renoncer à ton art ; tu seras homme d'esprit malgré que tu en ayes. On remarque en France que dès qu'un homme entre dans une compagnie ; il prend d'abord ce qu'on apelle l'esprit du Corps ; tu en feras de même ; & je ne crains pour toi que l'embaras des aplaudissemens.

A Paris le 6. de la Lune de Zilcadé 1714.

LETTRE LIII.

RICA à IBBEN.

A Smirne.

CHez les Peuples d'Europe le premier quart d'heure du mariage aplanit toutes les difficultez ; les dernieres faveurs sont toûjours de même datte que la bénedic-

nediction nuptiale: les femmes n'y sont point comme nos Persanes, qui disputent le terrain quelquefois des mois entiers : il n'y a rien de plenier : si elles ne perdent rien, c'est qu'elles n'ont rien à perdre : mais on sçait toûjours, chose honteuse ! le moment de leur défaite ; & sans consulter les Astres, on peut produire au juste l'heure de la naissance de leurs enfans.

Les François ne parlent presque jamais de leurs femmes : c'est qu'ils ont peur d'en parler devant des gens, qui les connoissent mieux qu'eux.

Il y a parmi eux des hommes très malheureux, que personne ne console ; ce sont les maris jaloux ; il y en a que tout le monde haït, ce sont les maris jaloux : il y en a que tous les hommes méprisent, ce sont encore les maris jaloux.

Aussi n'y a-t'il point de païs où ils soient en si petit nombre, que

chez les François : leur tranquilité n'est pas fondée sur la confiance, qu'ils ont en leurs femmes ; c'est au contraire sur la mauvaise oipinion, qu'ils en ont : toutes les sages précautions des Asiatiques ; les voiles qui les couvrent ; les prisons où elles sont détenuës ; la vigilances des Eunuques leur paroissent des moyens plus propres à exercer l'industrie du Sexe, qu'à la lasser. Ici les maris prennent leur parti de bonne grace, & regardent les infidélitez comme des coups d'une Etoile inévitable. Un mari qui voudroit seul posseder sa femme, seroit regardé comme un perturbateur de la joïe publique ; & comme un insensé, qui voudroit joüir de la lumiere du Soleil, à l'exclusion des autres hommes.

Ici un mari qui aime sa femme, est un homme qui n'a pas assez de mérite pour se faire aimer d'une autre : qui abuse de la nécessité de

la

la Loi pour supléer aux agrémens qui lui manquent ; qui se sert de tous ses avantages au préjudice d'une Societé entiere, qui s'aproprie ce qui ne lui avoit été donné qu'en engagement, & qui agit autant qu'il est en lui pour renverser une convention tacite, qui fait le bonheur de l'un & de l'autre sexe. Ce titre de mari d'une jolie femme, qui se cache en Asie avec tant de soin se porte ici sans iniquiétude : on se sent en état de faire diversion par tout. Un Prince se console de la perte d'une place, par la prise d'une autre. Dans le tems que le Turc nous prenoit Bagdat, n'enlevions-nous pas au Mogol la forteresse de Cantahor ?

Un homme qui en general souffre les infidélitez de sa femme, n'est point desaprouvé ; au contraire on le louë de sa prudence : il n'y a que les cas particuliers, qui deshonorent.

Ce

Ce n'est pas qu'il n'y ait des Dames vertueuses, & on peut dire qu'elles sont distinguées : mon conducteur me les faisoit toûjours remarquer ; mais elles étoient toutes si laides, qu'il faut être un Saint pour ne pas haïr la vertu.

Après ce que je t'ai dit des mœurs de ce païs-ci, tu t'imagines facilement que les François ne s'y piquent gueres de constance : ils croyent qu'il est aussi ridicule de jurer à une femme, qu'on l'aimera toûjours ; que de soûtenir qu'on se portera toûjours bien, ou qu'on sera toûjours heureux. Quand ils promettent à une femme qu'ils l'aimeront toûjours ; ils suposent qu'elle de son côté leur promet d'être toûjours aimable ; & si elle manque à sa parole, ils ne se croyent plus engagez à la leur.

A Paris le 7. de la Lune de Zilcadé 2. 1713.

LETTRE LIV.

USBEK à IBBEN.

A Smirne.

LE jeu eſt très en uſage en Europe : c'eſt un état que d'être joüeur : ce ſeul titre tient lieu de naiſſance, de bien, de probité : il met tout homme qui le porte au rang des honnêtes gens ſans examen : quoi qu'il n'y ait perſonne qui ne ſache, qu'en jugeant ainſi, il s'eſt trompé très ſouvent : mais on eſt convenu d'être incorrigible.

Les femmes y ſont ſur tout très adonnées : il eſt vrai qu'elles ne s'y livrent gueres dans leur jeuneſſe, que pour favoriſer une paſſion plus chere ; mais à meſure qu'elles vieilliſſent, leur paſſion pour le jeu ſemble rajeunir ; & cette paſſion remplit tout le vuide des autres.

Elles

Elles veulent ruïner leurs maris ; & pour y parvenir, elles ont des moyens pour tous les âges, depuis la plus tendre jeunesse jusqu'à la vieillesse la plus décrepite : les habits & les équipages commencent le dérangement, la coquetterie l'augmente ; le jeu l'acheve.

J'ai vû souvent neuf ou dix femmes, ou plûtôt neuf ou dix siécles, rangez autour d'une table : je les ai vûës dans leurs esperances, dans leur crainte, dans leurs joyes, sur tout dans leurs fureurs : tu aurois dit qu'elles n'auroient jamais le tems de s'apaiser, & que la vie alloit les quitter avant leur desespoir ; tu aurois été en doute si ceux qu'elles payoient, étoient leurs créanciers, ou leurs légataires.

Il semble que nôtre Saint Prophete ait eu principalement en vûë de nous priver de tout ce qui peut troubler nôtre raison : il

nous

nous a interdit l'usage du vin, qui la tient ensevelie; il nous a par un précepte exprès défendu les jeux de hazard; & quand il lui a été impossible d'ôter la cause des passions, il les a amorties. L'amour parmi nous ne porte ni trouble, ni fureur: c'est une passion languissante, qui laisse nôtre ame dans le calme: la pluralité des femmes nous sauve de leur empire, elle tempere la violence de nos desirs.

A Paris le 18. de la Lune de Zilhazé 1714.

LETTRE LV.

USBEK à RHEDI

A Venise.

Les libertins entretiennent ici un nombre infini de filles de joye; & les dévots un nombre innombrable de Dervis; ces Dervis font trois vœux, d'obéis-

béïssance, de pauvreté, & de chasteté. On dit que le premier est le mieux observé de tous; quant au second, je te répons qu'il ne l'est point; je te laisse à juger du troisiéme.

Mais quelque riches que soient ces Dervis, ils ne quittent jamais la qualité de pauvres: nôtre glorieux Sultan renonceroit plûtôt à ses magnifiques & sublimes titres: ils ont raison, car ce titre de pauvre les empêche de l'être.

Les Medecins, & quelques-uns de ces Dervis, qu'on apelle Confesseurs, sont toûjours ici ou trop estimez ou trop méprisez: cependant on dit que les heritiers s'accommodent mieux des Medecins que des Confesseurs.

Je fus l'autre jour dans un Convent de ces Dervis: un d'entr'eux venerable par ses cheveux blancs, m'accueïllit fort honnêtement; & après m'avoir fait voir toute la maison, il me mena dans le Jardin,

où nous nous mîmes à discourir. Mon Pere, lui dis-je, quel emploi avez-vous dans la Communauté? Monsieur, me répondit-il, avec un air très content de ma question, je suis Casuiste, Casuiste, repris-je? Depuis que je suis en France, je n'ai pas oüi parler de cette charge. Eh quoi, vous ne sçavez pas ce que c'est qu'un Casuiste! Eh bien écoutez? je vais vous en donner une idée, qui ne vous laissera rien à desirer. Il y a deux sortes de pechez; de mortels, qui excluent absolument du Paradis; de véniels, qui offensent Dieu à la vérité; mais ne l'irritent pas au point de nous priver de la béatitude: or tout nôtre Art consiste à bien distinguer ces deux sortes de pechez; car à la réserve de quelques Libertins, tous les Chrétins veulent gagner le Paradis: mais il n'y a gueres personne qui ne le veuille gagner à meilleur marché qu'il est possible. Quand on

on connoît bien les pechez mortels ; on tâche de ne pas commettre de ceux là ; & l'on fait son affaire : il y a des hommes qui n'aspirent pas à une si grande perfection ; & comme ils n'ont point d'ambition, ils ne se soucient pas des premieres places : aussi ils entrent en Paradis le plus juste qu'ils peuvent, pourvû qu'ils y soient, cela leur suffit : leur but est de n'en faire ni plus ni moins. Ce sont des gens qui ravissent le Ciel, plûtôt qu'ils ne l'obtiennent ; & qui disent à Dieu : Seigneur, j'ai accompli les conditions à la rigueur ; vous ne pouvez vous empêcher de tenir vos promesses, comme je n'en ai pas fait plus que vous n'en avez demandé ; je vous dispense de m'en accorder plus que vous n'en avez promis.

Nous sommes donc des gens nécessaires, Monsieur. Ce n'est pas tout pourtant ; vous allez bien voir autre chose. L'action ne fait

pas

pas le crime ; c'est la connoissance de celui qui le commet : celui qui fait un mal, tandis qu'il peut croire que ce n'en est pas un ; est en sûreté de conscience : & comme il y a un nombre infini d'actions équivoques : un Casuiste peut leur donner un degré de bonté, qu'elles n'ont point, en les qualifiant telles ; & pourvû qu'il puisse persuader qu'elles n'ont pas de venin, il le leur ôte tout entier.

Je vous dis ici le secret d'un métier, où j'ai vieilli ; je vous en fais voir les rafinemens : il y a un tour à donner à tout, même aux choses qui en paroissent les moins susceptibles. Mon Pere, lui dis-je, cela est fort bon : mais comment vous accommodez-vous avec le Ciel ? Si le Grand Sophi avoit dans sa Cour un homme comme vous, qui fit à son égard ce que vous faites contre vôtre Dieu, qui mit de la différence entre ses ordres, & qui

aprît à ses Sujets dans quel cas ils doivent les exécuter, & dans quel autre ils peuvent les violer ; il le feroit empâler sur l'heure. Là-dessus je saluai mon Dervis, & le quittai sans attendre sa réponse.

A Paris le 23. de la Lune de Maharram 1714.

LETTRE LVI.

RICA à RHEDI.

A Venise.

A Paris, mon cher Rhedi, il y a bien des métiers. Là un homme obligeant vient pour un peu d'argent vous offrir le secret de faire de l'or.

Un autre vous promet de vous faire coucher avec les Esprits Aëriens, pourvû que vous soyez seulement trente ans sans voir des femmes.

Vous trouverez ensuite des devins si habiles, qu'ils vous diront tout vôtre vie, pourvû qu'ils ayent

ayent ſeulement eu un quart d'heure de converſation avec vos domeſtiques.

Des femmes adroites font de la Virginité une fleur, qui périt, & renaît tous les jours ; & ſe cueïllit la centiéme fois plus douloureuſement que la premiere.

Il y en a d'autres, qui réparant par la force de leur Art toutes les injures du tems, ſçavent rétablir ſur un viſage une beauté qui chancelle ; & même rapeller une femme du ſommet de la vieilleſſe, pour la faire redeſcendre juſqu'à la jeuneſſe la plus tendre.

Tous ces gens-là vivent, ou cherchent à vivre dans une Ville, qui eſt la mere de l'invention.

Les revenus des Citoyens ne s'y afferment point ; ils ne conſiſtent qu'en eſprit & en induſtrie : chacun a la ſienne, qu'il fait valoir de ſon mieux.

Qui voudroit nombrer tous les gens de Loi, qui pourſuivent le

revenu de quelque Mosquée, auroit aussi-tôt compté les sables de la Mer, & les esclaves de nôtre Monarque.

Un nombre infini de Maîtres de Langues, d'Arts, & Sciences, enseignent ce qu'ils ne sçavent pas; & ce talent est bien considérable; car il ne faut pas beaucoup d'esprit pour montrer ce qu'on sçait; mais il en faut infiniment pour enseigner ce qu'on ignore.

On ne peut mourir ici que subitement, la mort ne sçauroit autrement exercer son empire: car il y a dans tous les coins des gens qui ont des remedes infaillibles contre toutes les maladies imaginables.

Toutes les Boutiques sont tendües de filets invisibles, où se vont prendre tous les acheteurs; l'on en sort pourtant quelquefois à bon marché: une jeune Marchande cajole une heure entiere

tiere, pour lui faire acheter un paquet de curedents.

Il n'y a personne qui ne sorte de cette Ville plus précautionné qu'il n'y est entré : à force de faire part de son bien aux autres, on aprend à le conserver ; seul avantages des étrangers dans cette Ville enchanteresse.

A Paris le 10. *de la Lune de Saphar* 1714.

LETTRE LVII.

RICA à USBEK.

A ***.

J'Etois l'autre jour dans une maison, où il y avoit un cercle de gens de toute espece : je trouvai la conversation occupée par deux vielles femmes, qui avoient en vain travaillé tout le matin à se rajeunir. Il faut avoüer, disoit

ſoit une d'entr'elles, que les hommes d'aujourd'hui ſont bien differens de ceux que nous voyions dans nôtre jeuneſſe : ils étoient polis, gracieux, complaiſans : mais à preſent je les trouve d'une brutalité inſuportable. Tout eſt changé, dit pour lors un homme qui paroiſſoit accablé de goute : le tems n'eſt plus comme il étoit, il y a quarante ans ; tout le monde ſe portoit bien, on marchoit, on étoit gai, on ne demandoit qu'à rire & à danſer : à preſent tout le monde eſt d'une triſteſſe inſuportable. Un moment après la converſation tourna du côté de la politique : morbleu, dit un vieux Seigneur, l'Etat n'eſt plus gouverné : trouvez-moi à preſent un Miniſtre comme Monſieur Colbert : je le connoiſſois beaucoup ce Monſieur Colbert ; il étoit de mes amis ; il me faiſoit toûjours payer de mes penſions avant qui que ce fût ; le bel or-

dre

dre qu'il y avoit dans les Finances ! Tout le monde étoit à son aise ; mais aujourd'hui, je suis ruïné. Monsieur, dit pour lors un Ecclesiastique, vous parlez là du tems le plus miraculeux de nôtre invincible Monarque : y a t'il rien de si grand que ce qu'il faisoit alors pour détruire l'Heresie ? Et comptez-vous pour rien l'abôlition des duels, dit d'un air content un autre homme, qui n'avoit point encore parlé ? La remarque est judicieuse, me dit quelqu'un à l'oreille : cet homme est charmé de l'Edit, & il l'observe si bien, qu'il y a six mois qu'il reçût cent coups de bâton, pour ne le pas violer.

Il me semble, Usbek, que nous ne jugeons jamais des choses que par un retour secret, que nous faisons sur nous-mêmes. Je ne suis pas surpris que les Négres peignent le Diable d'une blancheur ébloüissante, & leurs

Dieux

Dieux noirs comme du charbon, que la Venus de certains Peuples ait des mammelles, qui lui pendent jusques aux cuisses, & qu'enfin tous les Idolâtres ayent répresenté leurs Dieux avec une figure humaine, & leur ayent fait part de toutes leurs inclinations. On a dit fort bien que si les Triangles faisoient un Dieu, ils lui donneroient trois côtez.

Mon cher Usbek, quand je vois des hommes qui rampent sur un atôme, c'est-à-dire la Terre, qui n'est qu'un point de l'Univers, se proposer directement pour modéles de la Providence, je ne sçais comment accorder tant d'extravagance, avec tant de petitesse.

A Paris le 14. de la Lune de Saphar 1714.

LET-

LETTRE LVIII.

USBEK. à IBBEN.

A Smirne.

TU me demande s'il y a des Juifs en France? Sçacheque par tout où il y a de l'argent, il y a des Juifs. Tu me demande ce qu'ils y font? Précisement ce qu'ils font en Perse: rien ne ressemble plus à un Juif d'Asie, qu'un Juif Européen.

Ils font paroître chez les Chrétiens comme parmi nous, une obstination invincible pour leur Religion, qui va jusqu'à la folie.

La Religion Juive est un vieux tronc, qui a produit deux branches, qui ont couvert toute la terre, je veux dire le Mahometisme, & le Christianisme: ou plûtôt c'est une mere qui a engendré deux filles, qui l'ont accablée de mille playes: car en fait de

Religion les plus proches sont les plus grandes ennemies. Mais quelques mauvais traitemens qu'elle en ait reçû, elle ne laisse pas de se glorifier de les avoir mises au monde : elle se sert de l'un & de l'autre, pour embrasser le Monde entier, tandis que d'un autre côté sa vieillesse venerable embrasse tous les tems.

Les Juifs se regardent donc comme la source de toute sainteté, & l'origine de toute Religion: ils nous regardent au contraire comme des Hérétiques, qui ont changé la Loi, ou plûtôt comme des Juifs rebelles.

Si le changement s'étoit fait insensiblement, ils croyent qu'ils auroient été facilement seduits : mais comme il s'est fait tout-à-coup, & d'une maniere violente, comme ils peuvent marquer le jour & l'heure de l'une & de l'autre naissance : ils se scandalisent, de trouver en

nous

nous des âges, & se tiennent fermes à une Religion, que le monde même n'a pas précédée.

Ils n'ont jamais eu dans l'Europe un calme pareil à celui, dont ils joüissent. On commence à se défaire parmi les Chrétiens de cet esprit d'intolérance, qui les animoit: on s'est mal trouvé en Espagne de les avoir chassez; & en France d'avoir fatigué des Chrétiens, dont la croyance differoit un peu de celle du Prince. On s'est aperçû que le zele pour les progrès de la Religion, est different de l'attachement, qu'on doit avoir pour elle; & que pour l'aimer & l'observer, il n'est pas nécessaire de haïr & de persecuter ceux qui ne l'observent pas.

Il seroit à souhaiter que nos Musulmans pensassent aussi sensément sur cet article, que les Chrétiens; que l'on pût une bonne fois faire la paix entre Hali, & Abubeker & laisser à Dieu le

soin de décider, des mérites de ces Saints Prophetes : je voudrois qu'on les honorât par des Actes de vénération & de respect ; & non pas par de vaines préferences ; & qu'on cherchât à mériter leur faveur, quelque place que Dieu leur ait marquée, soit à sa droite ou bien sous le marchepied de son trône.

A Paris le 18. de la Lune de Saphar 1714.

LETTRE LIX.

USBEK À RHEDI.

A Venise.

J'Entrai l'autre jour dans une Eglise fameuse, qu'on apelle Nôtre-Dame : pendant que j'admirois ce superbe édifice, j'eus occasion de m'entretenir avec un Ecclesiastique, que la curiosité y avoit attiré comme

moi.

moi. La converſation tomba ſur la tranquilité de ſa profeſſion. La plûpart des gens, me dit-il, envient le bonheur de nôtre Etat; & ils ont raiſon, cependant il a ſes deſagrémens: nous ne ſommes point ſi ſeparez du monde, que nous n'y ſoyons apellez en mille occaſions: là nous avons un rôle très difficile à ſoutenir.

Les gens du monde ſont étonnans: ils ne peuvent ſouffrir nôtre Aprobation, ni nos Cenſures; ſi nous les voulons corriger, ils nous trouvent ridicules; ſi nous les aprouvons, ils nous regardent comme des gens au deſſous de nôtre caractere: Il n'y a rien de ſi humiliant que de penſer qu'on a ſcandaliſé les impies mêmes. Nous ſommes donc obligez de tenir une conduite équivoque, & d'impoſer aux libertins; non pas par un caractere décidé; mais par l'incertitude où nous les

mettons de la maniere dont nous recevons leurs discours : il faut avoir beaucoup d'esprit pour cela ; cet état de neutralité est difficile ; les gens du monde, qui hazardent tout ; qui se livrent à toutes leurs saillies ; qui, selon le succès, les poussent ou les abandonnent ; réüssissent bien mieux.

Ce n'est pas tout, cet état si heureux, & si tranquille, que l'on vante tant, nous ne le conservons pas dans le monde. Dès que nous y paroissons, on nous fait disputer : on nous fait entreprendre, par exemple, de prouver l'utilité de la priere à un homme, qui ne croit pas en Dieu ; la nécessité du jeûne à un autre qui a nié toute sa vie l'immortalité de l'ame : l'entreprise est laborieuse ; & les rieurs ne sont pas pour nous. Il y a plus, une certaine envie d'attirer les autres dans nos opinions, nous tourmente

gnemte sans cesse, & est, pour ainsi dire, attachée à nôtre profession. Cela est aussi ridicule, que si on voyoit les Européens travailler en faveur de la nature humaine, à blanchir le visage des Africains. Nous troublons l'Etat, nous nous tourmentons nous-mêmes à faire recevoir des points de Religion, qui ne sont point fondamentaux; & nous ressemblons à ce Conquerant de la Chine, qui poussa ses Sujets à une révolte generale, pour les avoir voulu obliger à se rogner les cheveux, ou les ongles.

Le zele même que nous avons pour faire remplir à ceux dont nous sommes chargez, les devoirs de nôtre sainte Religion, est souvent dangereux; & il ne sçauroit être accompagné de trop de prudence. Un Empereur nommé Theodose fit passer au fil de l'épée tous les habitans d'une Ville, même les femmes & les petits

enfans : s'étant ensuite presenté pour entrer dans une Eglise, un Evêque nommé Ambroise lui fit fermer les portes, comme à un meurtrier & un Sacrilége, & en cela il fit une action heroïque. Cet Empereur ayant ensuite fait la pénitence, qu'un tel crime exigeoit, ayant été admis dans l'Eglise, s'alla placer parmi les Prêtres : le même Evêque l'en fit sortir : & en cela il commit l'action d'un fanatique, & d'un fou ; tant il est vrai que l'on doit se défier de son zele Qu'importoit à la Religion ou à l'Etat que ce Prince eût ou n'eût pas une place parmi les Prêtres ?

A Paris le 1. de la Lune de Rabiab. 1714.

LETTRE LX.

ZELIS à USBEK.

A Paris.

TA fille ayant atteint sa séptiéme année, j'ai crû qu'il étoit tems de la faire passer dans les apartemens interieurs du Serrail, & de ne point attendre qu'elle ait dix ans, pour la confier aux Eunuques noirs. On ne sçauroit de trop bonne heure priver une jeune personne des libertez de l'enfance, & lui donner une éducation sainte dans les Sacrez murs, où la pudeur habite.

Car je ne puis être de l'avis de ces Meres, qui ne renferment leurs filles, que lors qu'elles sont sur le point de leur donner un époux, qui les condamnant au Serrail plûtôt qu'elles ne les y consacrent, leur font embrasser violemment une maniere de vie, qu'elles

qu'elles auroient dû leur inspirer. Faut-il tout attendre de la force de la Raison, & rien de la douceur de l'habitude.

C'est en vain que l'on nous parle de la subordination, où la nature nous a mises : ce n'est pas assez de nous la faire sentir, il faut nous la faire pratiquer, afin qu'elle nous soutienne dans ce tems critique, où les passions commencent à naître, & à nous encourager à l'indépendance.

Si nous n'étions attachées à nous que par le devoir, nous pourions quelquefois l'oublier, si nous n'y étions entraînées que par le penchant, peut-être un penchant plus fort pouroit l'affoiblir. Mais quand les Loix nous donnent à un homme, elles nous dérobent à tous les autres, & nous mettent aussi loin d'eux, que si nous en étions à cent mille lieuës.

La nature industrieuse en faveur

veur des hommes, ne s'est pas bornée à leur donner des desirs; elle a voulu que nous en eussions nous-mêmes, & que fussions des instrumens animez de leur felicité, elle nous a mis dans le feu des passions, pour les faire vivre tranquilles: s'ils sortent de leur insensibilité, elle nous a destinées à les y faire rentrer; sans que nous puissions jamais goûter cet heureux état, où nous les mettons.

Cependant Usbek, ne t'imagine pas que ta situation soit plus heureuse que la mienne: j'ai goûté ici mille plaisirs, que tu ne connois pas: mon imagination a travaillé sans cesse à m'en faire connoître le prix: j'ai vécu, & tu n'as fait que languir.

Dans la prison même, où tu me retiens je suis plus libre que toi, tu ne sçaurois redoubler tes attentions pour me faire garder, que je ne joüisse de tes inquiétudes: & tes soupçons, ta jalousie,

tes chagrins sont autant de marques de ta dépendance.

Continuë, cher Usbek, fais veiller sur moi nuit & jour : ne te fie pas même aux précautions ordinaires : augmente mon bonheur en assurant le tien, & sçache que je ne redoute rien, que ton indifference.

Du Serrail d'Ispahan le 2. de la Lune de Rabiab 1. 1714.

LETTRE LXI.

RICA à USBEK

*A ***.*

JE crois, que tu veux passer ta vie à la campagne ; je ne te perdois au commencement que pour deux ou trois jours ; & en voilà quinze que je ne t'ai vû ; il est vrai que tu es dans une maison charmante : que tu y trouve une Societé qui te convient ; que tu y raisonne tout à ton aise : il n'en faut pas davantage pour te faire oublier tout l'Univers. Pour

Pour moi je mêne à peu près la même vie, que tu m'as vû mener : je me répans dans le monde, & je cherche à le connoître : mon esprit perd insensiblement tout ce qui lui reste d'Asiatique, & je plie sans effort aux mœurs Européennes. Je ne suis plus si étonné de voir dans une maison cinq ou six femmes, avec cinq ou six hommes, & je trouve que cela n'est pas mal imaginé.

Je le puis dire, je ne connois les femmes que depuis que je suis ici: j'en ai plus apris dans un mois, que je n'aurois fait en trente ans dans un Serrail.

Chez nous les caracteres sont tous uniformes, parce qu'ils sont forcez : on ne voit point les gens tels qu'ils sont; mais tels qu'on les oblige d'être : dans cette servitude du cœur & de l'esprit, on n'entend parler que la crainte, qui n'a qu'un langage, & non pas la nature, & qui s'exprime si differement,

ment,

ment, & qui paroît ſous tant de formes.

La diſſimulation, cet Art parmi nous ſi pratiqué & ſi néceſſaire, eſt ici inconnuë : tout parle, tout ſe voit, tout s'entend : le cœur ſe montre comme le viſage : dans les mœurs : dans la vertu, dans le vice même, on aperçoit toûjours quelque choſe de naïf.

Il faut, pour plaire aux femmes, un certain talent different de celui qui leur plaît encore davantage : il conſiſte dans une eſpece de badinage dans l'eſprit, qui les amuſe, en ce qu'il ſemble leur promettre à chaque inſtant ce qu'on ne peut tenir, que dans de trop longs intervalles.

Ce badinage naturellement fait pour les toilettes, ſemble être venu à former le caractere general de la Nation ; on badine au Conſeil, on badine à la tête d'une Armée, on badine avec un Ambaſſa-

deur :

deur : les professions ne paroissent ridicules qu'à proportion du serieux qu'on y met : un Medecin ne le seroit plus, si les habits étoient moins lugubres, & s'il tuoit ses malades en badinant.

A Paris le 10. de la Lune de Rebiab 1. 1714.

LETTRE LXII.

LE CHEF DES EUNUQUES NOIRS à USBEK

A Paris.

JE suis dans un embarras que je ne sçaurois t'exprimer, magnifique Seigneur, le Serrail est dans un desordre & une confusion épouventable : la guerre regne entre tes femmes ; tes Eunuques sont partagez : on n'entend que plaintes, que murmures, que reproches, mes remontrances sont méprisées : tout semble permis dans

dans ce tems de licence : & je n'ai plus qu'un vain titre dans le Serrail.

Il n'y a aucune de tes femmes, qui ne se juge au-dessus des autres par sa naissance, par sa beauté, par ses richesses, par son esprit, par ton amour ; & qui ne fasse valoir quelques-uns de ces titres-là, pour avoir toutes les préferences: je perds à chaque instant cette longue patience, avec laquelle néanmoins j'ai eu le malheur de les mécontenter toutes : ma prudence, ma complaisance même, vertu si rare, & si étrangere dans le poste que j'occupe, ont été inutiles.

Veux-tu que je te découvre Magnifique Seigneur, la cause de tous ces désordres ? Elle est toute dans ton cœur, & dans les tendres égards, que tu as pour elles. Si tu ne me retenois pas la main : si au lieu de la voye des remontrances, tu me laissois celle des châtimens: si, sans te laisser attendrir à leurs

plaintes, & à leurs larmes, tu les envoyois pleurer devant moi, qui ne m'attendris jamais, je les façonnerois bien-tôt au joug qu'elles doivent porter; & je laisserois leur humeur impérieuse, & indépendante.

Enlevé dès l'âge de quinze ans du fonds de l'Afrique ma patrie, je fus d'abord vendu à un Maître, qui avoit plus de vingt femmes, ou Concubines. Ayant jugé à mon air grave & taciturne, que j'étois propre au Serrail, il ordonna que l'on achevât de me rendre tel; & me fit faire une opération pénible dans les commencemens; mais qui me fut heureuse dans la suite; parce qu'elle m'aprocha de l'oreille; & de la confiance de mes Maîtres. J'entrai dans ce Serrail, qui fut pour moi un nouveau Monde: le premier Eunuque, l'homme le plus severe que j'aye vû de ma vie, y gouvernoit avec un empire abso-

fu. On n'y entendoit parler ni de division, ni de querelles : un silence profond régnoit par tout, toutes ces femmes étoient couchées à la même heure d'un bout de l'année à l'autre, & levées à la même heure, elles étoient dans le bain tour à tour : elles en sortoient au moindre signe que nous leur en faisions : le reste du tems, elles étoient presque toûjours enfermées dans leurs chambres. Il avoit une régle, qui étoit de les faire tenir dans une grande propreté, & il avoit pour cela des attentions inexprimables : le moindre refus d'obéïr étoit puni sans misericorde. Je suis, disoit-il, Esclave : mais je le suis d'un homme, qui est vôtre Maître, & le mien ; & j'use du pouvoir qu'il m'a donné sur vous ; c'est lui qui vous châtie, & non pas moi, qui ne fais que prêter ma main. Ces femmes n'entroient jamais dans la chambre de mon Maître, qu'elles n'y

n'y fussent apellées ; elles recevoient cette grace avec joye ; & s'en voyoient privées sans se plaindre : enfin moi, qui étoit le dernier des noirs dans ce Serrail tranquille, j'étois mille fois plus respecté, que je ne le suis dans le tien, où je les commande tous.

Dès que ce grand Eunuque eût connu mon génie, il tourna les yeux de mon côté, il parla de moi à mon Maître, comme d'un homme capable de travailler selon ses vûës, & de lui succeder dans le poste qu'il remplissoit : il ne fut point étonné de ma grande jeunesse ; il crut que mon attention me tiendroit lieu d'expérience. Que te dirai-je ? je fis tant de progrès dans sa confiance, qu'il ne faisoit plus de difficulté de me confier les clefs des lieux terribles ; qu'il gardoit depuis si long-tems. C'est sous ce grand Maître que j'apris l'art difficile de commander, & que je

me formai aux maximes d'un Gouvernement inflexible : j'étudiai ſous lui le cœur des femmes; il m'aprit à profiter de leurs foibleſſes, & à ne point m'étonner de leurs hauteurs. Souvent il ſe plaiſoit de me les faire exercer même, & de les conduire jusqu'au dernier retranchement de l'obéïſſance ; il les faiſoit enſuite revenir inſenſiblement, & vouloit que je paruſſe pour quelque-tems plier moi-même. Mais il faloit le voir dans ces momens, où il les trouvoit tout près du deſeſpoir, entre les prieres & les reproches : il ſoûtenoit leurs larmes ſans s'émouvoir. Voilà, diſoit-il, d'un air content, comment il faut gouverner les femmes, leur nombre ne m'embaraſſe pas : je conduirois de même toutes celles de nôtre grand Monarque. Comment un homme peut-il eſpérer de captiver leur cœur, ſi les fidéles Eunuques n'ont commencé par ſoumettre leur eſprit? Il

Il avoit non seulement de la fermeté, mais aussi de la pénétration : il lisoit leurs pensées & leurs dissimulations ; leurs gestes étudiez, leur visage feint ne lui déroboient rien : il sçavoit toutes leurs actions les plus cachées, & leurs paroles les plus secrettes : il se servoit des unes pour connoître les autres ; & il se plaisoit à récompenser la moindre confidence. Comme elles n'abordoient leur mari que lors qu'elles étoient averties, l'Eunuque y apelloit qui il vouloit, & tournoit les yeux de son Maître sur celles qu'il avoit en vûë, & cette distinction étoit la récompense de quelque secret révelé : il avoit persuadé à son Maître qu'il étoit du bon ordre, qu'il lui laissât ce choix, afin de lui donner une autorité plus grande. Voilà, comme on gouvernoit, magnifique Seigneur, dans un Serrail, qui étoit, je crois, le mieux réglé qu'il y eût en Perse. Laissez-

Laisse-moi les mains libres : permets que je me fasse obéïr : huit jours remettront l'ordre dans le sein de la confusion : c'est ce que ta gloire demande, & que ta sureté exigé. . . . . .

De ton Serail d'Ispahan le 9. de la Lune de Rebiab 1. 1714.

LETTRE LXIII.

USBEK à ses FEMMES.

Au Serrail d'Ispahan.

J'Aprens que le Serrail est dans le desordre, & qu'il est rempli de querelles & de divisions intestines. Que vous recommandai-je en partant, que la paix & la bonne intelligence ? Vous me le promîtes, étoit-ce pour me tromper ? . . . .

C'est vous qui seriez trompées, si je voulois suivre les conseils que me donne le grand Eunu-

Eunuque; si je voulois employer mon autorité, pour vous faire vivre comme mes exhortations le demandoient de vous.

Je ne sçais me servir de ces moyens violens, que lorsque j'ai tenté tous les autres : faites donc en vôtre considération, ce que vous n'avez pas voulu faire à la mienne.

Le premier Eunuque a grand sujet de se plaindre : il dit que vous n'avez aucun égard pour lui. Comment pouvez-vous accorder cette conduite avec la modestie de vôtre état ? N'est-ce pas à lui que pendant mon absence vôtre vertu est confiée ; C'est un tresor sacré, dont il est le dépositaire : mais ces mépris que vous lui témoignez, sont une marque que ceux, qui sont chargez de vous faire vivre dans les loix de l'honneur vous sont à charge.

Changez donc de conduite, je vous prie, & faites ensorte que je

je puisse une autrefois rejetter les propositions, que l'on me fait contre vôtre liberté & vôtre repos.

Car je voudrois vous faire oublier que je suis vôtre Maître, pour me souvenir seulement que je suis vôtre Epoux.

A Paris le 5. de la Lune de Chabban 1714.

LETTRE LXIV.

RICA à *.*.*.

ON s'attache ici beaucoup aux Sciences ; mais je ne sçais si on est fort sçavant. Celui qui doute de tout comme Philosophe ; n'ose rien nier comme Theologien : cet homme contradictoire est toûjours content de lui, pourvû qu'on convienne des qualitez.

La fureur de la plûpart des François c'est d'avoir de l'esprit ;

&

& la fureur de ceux qui veulent avoir de l'esprit, c'est de faire des Livres.

Cependant il n'y a rien de si mal imaginé : la nature sembloit avoir sagement pourvû à ce que les sotises des hommes fussent passageres, & les Livres les immortalisent. Un sot devroit être content d'avoir ennuyé tous ceux qui ont vécu avec lui : il veut encore tourmenter les races futures : il veut que sa sotise triomphe de l'oubli, dont il auroit pû joüir comme du tombeau, il veut que la postérité soit informée qu'il a vécu ; & qu'elle sçache à jamais qu'il a été un sot.

De tous les Auteurs il n'y en a point que je méprise plus que les Compilateurs, qui vont de tous côtez chercher des lambeaux des ouvrages des autres, qu'ils plaquent dans les leurs, comme des pieces de gazon dans un parterre : ils ne sont point au-dessus de

de ces ouvriers d'Imprimerie, qui rangent des caracteres, qui combinez ensemble, font un Livre où ils n'ont fourni que la main. Je voudrois qu'on respectât les Livres originaux, & il me semble que c'est une espece de profanation de tirer les pieces qui les composent, du sanctuaire où elles sont, pour les exposer à un mépris qu'elles ne méritent point.

Quand un homme n'a rien à dire de nouveau, que ne se tait-il? Qu'a-t'on affaire de ces doubles emplois? Mais je veux donner un nouvel ordre. Vous êtes un habile homme: c'est-à-dire que vous venez dans ma Bibliotheque, & vous mettez en bas les Livres qui sont en haut, & en haut ceux qui sont en bas: vous avez fait un chef-d'œuvre.

Je t'écris sur ce sujet, ***, parce que je suis outré d'un Livre que je viens de quitter, qui est si gros,

gros, qu'il sembloit contenir la Science universelle : mais il m'a rompu la tête sans m'avoir rien apris. Adieu.

A Paris le 8. de la Lune de Chahban 1714.

LETTRE LXV.

USBEK à IBBEN.

A Paris.

TRois Vaisseaux sont arrivez ici sans m'avoir aporté aucune de tes nouvelles. Es-tu malade, ou te plais-tu à m'inquiéter. Si tu ne m'aimes pas dans un païs, où tu n'es lié à rien, que sera-ce au milieu de la Perse, & dans le sein de ta famille ? Mais peut-être que je me trompe : tu es assez aimable pour trouver par tout des amis, le cœur est citoyen de tous les païs ; comment une ame bien faite peut-elle s'empêcher de former des engagemens ?

Je te l'avouë ; je respecte les anciennes amitiez ; mais je ne suis pas fâché d'en faire par tout de nouvelles.

En quelque païs que j'aye été, j'y ai vécu comme si j'avois dû y passer ma vie : j'aï eu le même empressement pour les gens vertueux ; la même compassion, ou plûtôt la même tendresse pour les malheureux ; la même estime pour ceux, que la prospérité n'a point aveuglez. C'est mon caractere, Usbek, par tout où je trouverai des hommes, je me choisirai des amis.

Il y a ici un Guebre qui, après toi, a, je crois, la premiere place dans mon cœur : c'est l'ame de la probité même : des raisons particulieres l'ont obligé de se retirer dans cette Ville, où il vit tranquille du produit d'un trafic honnête, avec une femme qu'il aime. Sa vie est toute marquée d'actions généreuses : & quoi qu'il cherche

che la vie obſcure, il y a plus d'heroïſme dans ſon cœur, que dans celui des plus grands Monarques.

Je lui ai parlé mille fois de toi; je lui montre toutes tes Lettres: je remarque que cela lui fait plaiſir; & je vois déja que tu as un ami, qui t'eſt inconnu.

Tu trouveras ici ſes principales avantures: quelque répugnance qu'il eût à les écrire, il n'a pû les refuſer à mon amitié, & je les confie à la tienne.

HISTOIRE D'APHERIDON & D'ASTARTE.

JE ſuis né parmi les Guebres, d'une Religion qui eſt peut-être la plus ancienne qui ſoit au monde. Je fus ſi malheureux que l'amour me vint avant la Raiſon. J'avois à peine ſix ans que je ne pouvois vivre qu'avec ma ſœur: mes yeux s'attachoient toûjours ſur elle; & lorſqu'elle me quit-

toit un moment, elle les retrouvoit baignez de larmes : chaque jour n'augmentoit pas plus mon âge, que mon amour. Mon pere étonné d'une si forte sympathie, auroit bien souhaité de nous marier ensemble, selon l'ancien usage des Guebres introduit par Cambyse, mais la crainte des Mahometans, sous le joug desquels nous vivons, empêche ceux de nôtre Nation de penser à ces Alliances saintes, que nôtre Religion ordonne plûtôt qu'elle ne permet ; & qui sont des images si naïves de l'union déja formée par la nature.

Mon pere voyant donc qu'il auroit été dangereux de suivre mon inclination & la sienne, résolut d'éteindre une flame, qu'il croyoit naissante ; mais qui étoit déja à son dernier période, il prétexta un voyage & m'amena avec lui ; laissant ma sœur entre les mains d'une de ses parentes ;

car

car ma mere étoit morte depuis deux ans. Je ne vous dirai point quel fut le desespoir de cette séparation ; j'embrassai ma sœur toute baignée de larmes, mais je n'en versai point car la douleur m'avoit rendu comme insensible. Nous arrivâmes à Teflis : & mon pere ayant confié mon éducation à un de nos parens, m'y laissa, & s'en retourna chez lui.

Quelque tems après j'apris qu'il avoit, par le credit d'un de ses amis, fait entrer ma sœur dans le Beiram du Roi, où elle étoit au service d'une Sultane. Si l'on m'avoit apris sa mort, je n'en aurois pas été plus frapé : car outre que je n'esperois plus de la revoir ; son entrée dans le Beiram l'avoit rendu Mahometane ; & elle ne pouvoit plus, suivant le préjugé de cette Religion, me regarder qu'avec horreur. Cependant ne pouvant plus

vivre à Tefflis, las de moi-même, & de la vie je retournai à Ispahan. Mes premieres paroles furent ameres à mon pere; je lui reprochai d'avoir mis sa fille en un lieu, où l'on ne peut entrer qu'en changeant de Religion. Vous avez attiré sur votre famille, lui disja, la colere de Dieu, & du Soleil qui vous éclaire: vous avez plus fait que si vous aviez soüillé les Elemens; puisque vous avez soüillé l'ame de votre fille, qui n'est pas moins pure: j'en mourai de douleur & d'amour: mais puisse ma mort être la seule peine que Dieu vous fasse sentir! A ces mots je sortis: & pendant deux ans, je passai ma vie à aller regarder les Murailles du Beiram, & considérer le lieu où ma sœur pouvoit être; m'exposant tous les jours mille fois à être égorgé par les Eunuques, qui font la ronde autour de ces redoutables lieux.

Enfin

Enfin mon pere mourut ; & la Sultane que ma sœur servoit, la voyant tous les jours croître en beauté, en devint jalouse, & la maria avec un Eunuque qui la souhaitoit avec passion. Par ce moyen ma sœur sortit du Serrail: & prit avec son Eunuque une maison à Ispahan.

Je fus plus de trois mois sans pouvoir lui parler : l'Eunuque le plus jaloux de tous les hommes, me remettant toûjours sous divers prétextes. Enfin j'entrai dans son Beiram ; & il me lui fit parler au travers d'une jalousie :des yeux deLinx ne l'auroient pas pû decouvrir ; tant elle étoit envelopée d'habits & de voiles ; & je ne la pûs reconnoître qu'au son de sa voix. Qu'elle fut mon émotion , quand je me vis si près, & si éloigné d'elle ! Je me contraignis, car j'étois examiné. Quand à elle, il me parut qu'elle versa quelques larmes. Son mar

vou

voulut me faire quelques mauvaises excuses, mais je le traitai comme le dernier des Esclaves. Il fut bien embarassé quand il vit que je parlois à ma sœur une Langue qui lui étoit inconnuë ; c'étoit l'ancien Persan, qui est nôtre Langue sacrée. Quoi, ma sœur lui dis-je, est-il vrai que vous avez quitté la Religion de vos peres? Je sçai qu'entrant au Beiram vous avez dû faire profession du Mahometisme : mais, dites-moi, votre cœur a t'il pû consentir comme votre bouche, à quitter une Religion qui me permet de vous aimer? Et pour qui la quittez-vous cette Religion, qui nous doit être si chere? pour un miserable encore flêtri des fers qu'il a portez; qui, s'il étoit homme, seroit le dernier de tous? Mon frere, dit-elle, cet homme dont vous parlez, est mon mari : il faut que je l'honore tout indigne qu'il vous paroît ; & je serois

rois aussi la derniere des femmes si .... Ah ! ma sœur, lui dis-je, vous êtes Guebre : il n'est ni votre Epoux, ni ne peut l'être si vous êtes fidéle comme vos peres, vous ne devez le regarder que comme un monstre. Helas, dit-elle, que cette Religion se montre à moi de loin ! A peine en sçavois-je les préceptes qu'il les falut oublier. Vous voyez que cette Langue, que je vous parle, ne m'est plus familiere, & que j'ai toutes les peines du monde à m'exprimer, mais comptez que le souvenir de notre enfance me charme toûjours, que depuis ce tems-là je n'ai eu que de fausses joyes ; qu'il ne s'est pas passé de jour que je n'aye pensé à vous ; que vous avez eu plus de part que vous ne croyez à mon mariage, & que je n'y ai été déterminé que par l'esperance de vous revoir : mais que ce jour qui m'a tant coûté, va me coûter encore !

re ! Je vous vois-tout hors de vous-même ; mon mari fremit de rage & de jalousie : je ne vous verrai plus ; je vous parle sans doute pour la derniere fois de ma vie : si cela étoit, mon frere, elle ne seroit pas longue. A ces mots, elle s'attendrit : & se voyant hors de tenir la conversation, elle me quitta le plus désolé de tous les hommes.

Trois ou quatre jours après je demandai à voir ma sœur : le barbare Eunuque auroit bien voulu m'en empêcher : mais outre que ces sortes de maris n'ont pas sur leurs femmes la même autorité que les autres ; il aimoit si éperduëment ma sœur, qu'il ne sçavoit lui rien refuser. Je la vis encore dans le même lieu & dans le même équipage, accompagnée de deux Esclaves ; ce qui me fit avoir recours à nôtre langue particuliere. Ma sœur, lui dis-je, d'où vient que je ne puis vous voir

voir ſans me trouver dans une ſituation affreuſe ? Les murailles qui vous tiennent enfermée, ces verroüils & ces grilles, ces miſerables gardiens qui vous obſervent me mettent en fureur : comment avez-vous perdu la douce liberté dont joüiſſoient vos ancêtres ? Vôtre mere qui étoit ſi chaſte, ne donnoit à ſon mari pour garand de ſa vertu, que ſa vertu même : ils vivoient heureux l'un & l'autre dans une confiance mutuelle : & la ſimplicité de leurs mœurs étoit pour eux une richeſſe plus précieuſe mille fois que le faux éclat, dont vous ſemblez joüir dans cette maiſon ſomptueuſe. En perdant votre Religion, vous avez perdu votre liberté, votre bonheur, & cette précieuſe égalité, qui fait l'honneur de vôtre ſexe. Mais ce qu'il y a de pis encore, c'eſt que vous êtes non pas la femme ; car vous ne pouvez pas l'êre ; mais
l'eſclave

l'esclave d'un esclave, qui a été dégradé de l'humanité. Ah mon frere, dit elle, respectez mon Epoux; respectez la Religion que j'ai embrassée: selon cette Religion, je n'ai pû vous entendre, ni vous parler sans crime. Quoi, ma sœur, lui dis-je tout transporté, vous la croyez donc véritable cette Relion? Ah! dit-elle, qu'il me seroit avantageux qu'elle ne le fût pas! Je fais pour elle un trop grand Sacrifice, pour que je puisse ne la pas croire: & si mes doutes .... A ces mots elle se tût. Oüi vos doutes, ma sœur, sont bien fondez quels qu'ils soient. Qu'attendez-vous d'une Religion, qui vous rend malheureuse dans ce monde-ci, & ne vous laisse point d'esperance pour l'autre? Songez que la nôtre est la plus ancienne, qui soit au monde; qu'elle a toûjours fleuri dans la Perse; & n'a pas d'autre origine que cet empire,

dont les commencemens ne sont point connus : que ce n'est que le hazard qui a introduit le Mahometisme : que cette Secte y a été établie, non par la voye de la persuation, mais de la conquête : si nos Princes naturels n'avoient pas été foibles ; vous verriez régner encore le culte de ces anciens Mages. Transportez-vous dans ces siécles reculez ; tout vous parlera du Magisme, & rien de la Secte Mahometane, qui, plusieurs milliers d'années après, n'étoit pas même dans son enfance. Mais, dit-elle, quand ma Religion seroit plus moderne que la vôtre, elle est au moins plus pure, puisqu'elle n'adore que Dieu ; au lieu que vous adorez encore le Soleil, les Etoiles, le Feu & même encore les Elemens. Je vois, ma sœur, que vous avez apris parmi les Musulmans, à calomnier nôtre sainte Religion. Nous n'adorons ni les Astres, ni les

les Elemens, & nos Peres ne les ont jamais adorez : jamais ils ne leur ont éleve des Temples : jamais ils ne leur ont offert des Sacrifices : ils leur ont seulement rendu un culte Religieux, mais inferieur comme à des ouvrages, & des manifestations de la Divinité. Mais, ma sœur, au nom de Dieu qui nous éclaire, recevez ce Livre sacré que je vous porte; c'est le Livre de nôtre Législateur Zoroastre; lisez-le sans prévention : recevez dans votre cœur les rayons de lumiere, qui vous éclaireront en le lisant : souvenez-vous de vos Peres qui ont si long-tems honoré le Soleil dans la ville sainte de Balk; & enfin souvenez-vous de moi, qui n'espere de repos de fortune de vie, que de votre changement. Je la quittai tout transporté, & la laissai seule décider la plus grande affaire, que je pusse avoir de ma vie.

J'y retournai deux jours après, je ne lui parlai point, j'attendis dans le silence l'arrêt de ma vie, ou de ma mort. Vous êtes aimé, mon frere, me dit-elle, & par une Guebre; j'ai long tems combattu : mais Dieux! que l'amour leve de difficultez! Que je suis soulagée! je ne crains plus de vous trop aimer; je puis ne mettre point de bornes à mon amour: l'excés même en est légitime. Ah que ceci convient bien à l'état de mon cœur! Mais vous qui avez sçû rompre les chaînes que mon esprit s'étoit forgées: quand romprez-vous celles qui me lient les mains? Dès ce moment je me donne à vous: faites voir par la promptitude avec laquelle vous m'accepterez, combien ce present vous est cher. Mon frere, la premiere fois que je pourai vous embrasser, je crois que je mourrai dans vos bras. Je n'exprimerois jamais bien la joye, que je sentis

à ces douces paroles : je me crus & je me vis en effet en un instant le plus heureux de tous les hommes : je vis presque accomplir tous les desirs, que j'avois formez en vingt-cinq ans de vie, & évanoüir tous les chagrins, qui me l'avoient renduë si laborieuse : mais quand je me fus un peu accoûtumé à ces douces idées, je vis que je n'étois pas si près de mon bonheur, que je m'étois figuré tout à coup, quoique j'eusse surmonté le plus grand de tous les obstacles. Il faloit surprendre la vigilance de ses gardiens ; je n'osois confier à personne le secret de ma vie ; il faloit que nous fissions tout elle & moi : si je manquois mon coup, je courois risque d'être empalé ; mais je ne voyois pas de peine plus cruelle que de le manquer. Nous convinmes qu'elle m'envertoit demander une horloge, que son pere lui avoit laissée ; & que j'y mettrois dedans une lime, pour scier

fcier les jalousies de sa fenêtre, qui donnoient dans la ruë, & une corde noüée pour descendre; que je ne la verrois plus dorénavant; mais que j'irois toutes les nuits sous sa fenêtre attendre qu'elle pût executer son dessein. Je passai quinze nuits entieres sans voir personne; parce qu'elle n'avoit pas trouvé le tems favorable. Enfin la seiziéme j'entendis une scie qui travailloit: de tems en tems l'ouvrage étoit interrompu, & dans ces intervalles ma frayeur étoit inexprimable. Enfin après une heure de travail, je la vis qui attachoit la corde; elle se laissa aller, & glissa dans mes bras, je ne connus plus le danger; & je restai long-tems sans bouger de là: je la conduisis hors la ville, où j'avois un cheval tout prêt: je la mis en croupe derriere moi, & m'éloignai avec toute la promptitude imaginable d'un lieu, qui pouvoit nous être si funeste. Nous arrivâ-

avant le jour chez un Guebre dans un lieu desert où il étoit retiré, vivant frugalement du travail de ses mains : nous ne jugeâmes pas à propos de rester chez lui ; & par son conseil nous entrâmes dans une épaisse forest, & nous nous mîmes dans le creux d'un vieux chêne, jusqu'à ce que le bruit de nôtre évasion se fut dissipé. Nous vivions tous deux dans ce séjour écarté sans témoins, nous repétant sans cesse que nous nous aimerions toûjours ; attendant l'occasion que quelque Prêtre Guebre pût faire la cérémonie du mariage, prescrite par nos livres sacrez. Ma sœur, lui disois-je, que cette union est sainte ; la nature nous avoit unis ; nôtre sainte Loi va nous unir encore. Enfin un Prêtre vint calmer nôtre impatience amoureuse ; il fit dans la maison du Paysan toutes les cérémonies du mariage : il nous benit, & nous souhaita mille fois toute
la

la vigueur du Gustaspe, & la sainteté de l'Hohoraspe. Bien-tôt après nous quittâmes la Perse où nous n'étions pas en sûreté ; & nous nous retirâmes en Georgie. Nous y vécumes un an, tous les jours plus charmez l'un de l'autre : mais comme mon argent alloit finir, & que je craignois la misere pour ma sœur, non pas pour moi, je la quittai pour aller chercher quelque secours chez nos parens. Jamais adieu ne fut plus tendre : mais mon voyage me fut non seulement inutile, mais funeste : car ayant trouvé d'un côté tous nos biens confisquez ; de l'autre mes parens presque dans l'impuissance de me secourir, je ne raportai d'argent précisement que ce qu'il faloit pour mon retour. Mais quel fut mon desespoir ! Je ne trouvai plus ma sœur : quelques jours avant mon arrivée, des Tartares avoient fait une incursion dans la

ville

ville où elle étoit : & comme ils la trouverent belle, ils la prirent, & la vendirent à des Juifs qui alloient en Turquie; & ne laisserent qu'une petite fille, dont elle étoit accouchée quelques mois auparavant. Je suivis ces Juifs, & les joignis à trois lieuës de là : mes prieres; mes larmes furent vaines; ils me demanderent toûjours trente Tomans, & ne se relâcherent jamais d'un seul. Après m'être adressé à tout le monde, avoir imploré la protection des Prêtres Turcs & Chrétiens; je m'adressai à un Marchand Armenien, je lui vendis ma fille, & me vendis aussi pour trente-cinq Tomans : j'allai aux Juifs, je leur donnai trente Tomans, & portai les cinq autres à ma sœur, que je n'avois pas encore vûë. Vous êtes libre, lui dis-je, ma sœur, & je puis vous embrasser, voilà cinq Tomans que je vous porte; j'ai du regret qu'on ne m'ait

m'ait pas acheté davantage. Quoi, dit-elle, vous vous êtes vendu? Oüi, lui dis-je. Ah malheureux, qu'avez-vous fait; N'étois-je pas assez infortunée sans que vous travaillassiez à me le rendre davantage? Vôtre liberté me consoloit, & votre esclavage me va mettre au tombeau. Ah mon frere, que votre amour est cruel! Et ma fille, je ne la vois point! je l'ai venduë aussi, lui dis-je. Nous fondîmes tous deux en larmes, & n'eûmes pas la force de nous rien dire, Enfin j'allai trouver mon maître, & ma sœur y arriva presque aussi-tôt que moi. Elle se jetta à ses genoux. Je vous demande, dit-elle, la servitude, comme les autres vous demandent la liberté: prenez-moi, vous me vendrez plus cher que mon mari. Ce fut alors qu'il se fit un combat qui arracha les larmes des yeux de mon Maître. Malheureux, dit-elle, as-tu pensé que je pusse accepter

pter

pter ma liberté aux dépens de la tienne ? Seigneur, vous voyez deux infortunez qui mourrons si vous nous separez : je me donne à vous, payez-moi, peut-être que cet argent & mes services pouront quelque jour obtenir de vous, ce que je n'ose vous demander: il est de votre interêt de ne nous point séparer, comptez que je dispose de sa vie. L'Armenien étoit un homme doux, qui fut touché de nos malheurs : servez-moi l'un & l'autre avec fidélité & avec zele, & je vous promets que dans un an, je vous donnerai votre liberté : je vois que vous ne méritez ni l'un ni l'autre les malheurs de votre condition : si lorsque vous serez libres, vous êtes aussi heureux que vous le méritez, si la fortune vous rit, je suis certain que vous me satisferez de la perte que je souffrirai. Nous embrassames tous deux ses genoüils, & le suivîmes dans son voyage.

voyage. Nous nous soulagions l'un & l'autre dans les travaux de la servitude, & j'étois charmé lorsque j'avois pû faire l'ouvrage qui étoit tombé à ma sœur.

La fin de l'année arriva : nôtre Maître tint sa parole, & nous delivra. Nous retournâmes à Teflis ; là je trouverai un ancien ami de mon pere, qui exerçoit avec succez la Médecine dans cette ville : il me prêta quelque argent, avec lequel je fis quelque négoce. Quelques affaires m'apellerent ensuite à Smirne, où je m'établis : j'y vis depuis six ans, & j'y joüis de la plus aimable, & de la plus douce societé du monde : l'union régne dans ma famille, & je ne changerois pas ma condition pour celle de tous les Rois du monde. J'ai été assez heureux pour retrouver le Marchand Armenien à qui je dois tout, & lui ai rendu des services signalez.

A Smirne le 27. de la Lune de Gemmadi 1714.

LETTRE LXVI.

RICA à USBEK

A ***.

J'Allai l'autre jour dîner chez un homme de Robe qui m'en avoit prié plusieurs fois. Après avoir parlé de bien des choses, je lui dis : Monsieur, il me paroit que vôtre métier est bien pénible. Pas tant que vous vous imaginez, répondit-il, de la maniere dont nous le faisons, ce n'est qu'un amusement. Mais comment ? N'avez-vous pas toûjours la tête remplie des affaires d'autrui ? N'êtes vous pas toûjours occupé de choses qui ne sont point interressantes ? Vous avez raison, ces choses ne sont point interressantes; car nous nous y interressons si peu que rien ; & cela même fait que le métier n'est pas si fatigant que vous dites. Quand je vis qu'il prenoit

prenoit la chose d'une maniere si dégagée, je continuai, & lui dis: Monsieur, je n'ai point vû vôtre Cabinet. Je le crois, car je n'en ai point Quand je pris cette charge j'eûs besoin d'argent pour payer mes provisions; je vendis ma Bibliotheque; & le Libraire qui la prit, d'un nombre prodigieux de Volumes, ne me laissa que mon Livre de raison: ce n'est pas que je les regrette: nous autres Juges ne nous enflons point d'une vaine science: qu'avons-nous affaire de tous ces volumes de Loix? Presque tous les cas sont hypothetiques, & sortent de la régle generale. Mais ne seroit-ce pas, Monsieur, lui dis-je, parce que vous les en faites sortir? car enfin pourquoi chez tous les Peuples du monde y auroit-il des Loix, si elles n'avoient pas leur aplication? Et comment peut-on les apliquer, si on ne les sçait pas? Si vous connoissiez le Palais, reprit

le Magistrat, vous ne parleriez pas comme vous faites : nous avons des Livres vivans, qui sont les Avocats : ils travaillent pour nous, & se chargent de nous instruire. Et ne se chargent-ils pas aussi quelquefois de vous tromper ; lui répartis-je : Vous ne feriez donc pas mal de vous garantir de leurs embuches ; ils ont des armes avec lesquelles ils attaquent vôtre équité : il seroit bon que vous en eussiez aussi pour la défendre : & que vous n'allassiez pas vous mettre dans la mêlée habillez à la legere, parmi des gens cuirassez jusqu'aux dents.

A Paris le 13. *de la Lune de Chabban* 1714.

LET-

LETTRE LXVII.

USBEK à RHEDI.

A Venise.

TU ne te ſerois jamais imaginé que je fuſſe devenu plus Metaphyſicien, que je ne l'étois: cela eſt pourtant, & tu en ſeras convaincu, quand tu auras eſſuyé ce débordement de ma philoſophie.

Les Philoſophes les plus ſenſez qui ont reflechi ſur la nature de Dieu, ont dit qu'il étoit un Etre ſouverainement parfait; mais ils ont extrêmement abuſé de cette idée, ils ont fait une énumeration de toutes les perfections diférentes, que l'homme eſt capable d'avoir & d'imaginer; & en ont chargé l'idée de la Divinité; ſans ſonger que ſouvent ces attributs s'entr'empêchent, & qu'ils ne peuvent ſubſiſter dans un même ſujet, ſans ſe détruire.

Les Poëtes d'Occident disent qu'un Peintre ayant voulu faire le portrait de la Déesse de la Beauté, assembla les plus belles Grecques, & prit de chacune ce qu'elle avoit de plus gracieux, dont il fit un tout qu'il crût ressembler à la plus belle de toutes les Déesses. Si un homme en avoit conclu qu'elle étoit blonde & brune, qu'elle avoit les yeux noirs & bleus, qu'elle étoit douce & fiere ; il auroit passé pour ridicule.

Souvent Dieu manque d'une perfection qui pouroit lui donner une grande imperfection : mais il n'est jamais limité que par lui-même ; il est lui-même sa nécessité : ainsi quoi que Dieu soit tout-puissant, il ne peut pas violer ses promesses, ni tromper les hommes. Souvent même l'impuissance n'est pas dans lui, mais dans les choses relatives ; & c'est la raison pourquoi il ne peut pas changer les essences.

Ainsi

Ainsi il n'y a point sujet de s'étonner, que quelques-uns de nos Docteurs ayent osé nier la prescience infinie de Dieu sur ce fondement, qu'elle est incompatible avec sa justice.

Quelque hardie que soit cette idée, la Métaphysique s'y prête merveilleusement, Selon ses principes, il n'est pas possible que Dieu prévoye les choses qui dépendent de la détermination des causes libres ; parce que ce qui n'est point arrivé, n'est point ; & par consequent ne peut être connu : car le rien qui n'a point de proprietez, ne peut être aperçû : Dieu ne peut point lire dans une volonté qui n'est point, & voir dans l'ame une chose qui n'existe point en elle : Car jusqu'à ce qu'elle se soit déterminée, cette action, qui la détermine n'est point en elle,

L'ame est l'ouvrier de sa détermination : mais il y a des oc-

casions ; où elle est tellement indéterminée, qu'elle ne sçait pas même de quel côté se déterminer. Souvent même elle ne le fait que pour faire usage de sa liberté ; de maniere que Dieu ne peut voir cette détermination par avance, ni dans l'action de l'ame, ni dans l'action que les objets font sur elle.

Comment Dieu pouroit-il prévoir les choses qui dépendent de la détermination des causes libres ? il ne pourroit les voir que de deux manieres : par conjecture : ce qui est contradictoire avec la prescience infinie : ou bien il les verroit comme des effets nécessaires qui suivroient infailliblement d'une cause, qui les produiroit de même ; ce qui est encore plus contradictoire : car l'ame seroit libre par la supposition ; & dans le fait elle ne le seroit pas plus qu'une boule de billard n'est libre de se remuer, lors qu'elle est poussée par une autre.

Ne

Ne crois pas pourtant que je veuille borner la ſcience de Dieu. Comme il fait agir les Créatures à ſa fantaiſie, il connoît tout ce qu'il veut connoître, mais quoi qu'il puiſſe voir tout, il ne ſe ſert pas toûjours de cette faculté : il laiſſe ordinairement à la Créature la falcuté d'agir ou de ne pas agir, pour lui laiſſer celle de mériter ou de démériter. C'eſt pour lors qu'il renonce au droit qu'il a d'agir ſur elle, & de la déterminer : mais quand il veut ſçavoir quelque choſe, il le ſçait toûjours ; parce qu'il n'a qu'à vouloir qu'elle arrive comme il la voit, & déterminer les Créatures conformément à ſa volonté. C'eſt ainſi qu'il tire ce qui doit arriver du nombre des choſes purement poſſibles, en fixant par ſes decrets les déterminations futures des Eſprits ; & les privant de la puiſſance qu'il leur a donnée d'agir ou de ne pas agir.

Si l'on peut se servir d'une comparaison dans une chose qui est au dessus des comparaisons ; un Monarque ignore ce que son Ambassadeur fera dans une affaire importante : s'il le veut sçavoir, il n'a qu'à lui ordonner de se comporter d'une telle maniere ; & il poura assurer que la chose arrivera comme il la projette.

L'Alcoran & les Livres des Juifs s'élevent sans cesse contre le dogme de la prescience absoluë : Dieu y paroît par tout ignorer la détermination future des Esprits ; & il semble que ce soit la premiere verité que Moïse ait enseignée aux hommes.

Dieu met Adam dans le Paradis terrestre à condition qu'il ne mangera pas d'un certain fruit ; précepte absurde dans un Etre qui connoitroit les déterminations futures des ames ; car enfin un tel Etre peut-il mettre des conditions à ses graces, sans les rendre

rendre dérisoires. C'est comme si un homme qui auroit sçû la prise de Bagdat, avoit dit à un autre ; je vous donne mille écus si Bagdat n'est pas pris ; ne feroit-il pas là une bien mauvaise plaisanterie ?

A Paris le dernier de la Lune de Chabban 1713.

LETTRE LXVIII.

ZELIS à USBEK.

A Paris.

SOliman que tu aimes est desesperé d'un affront qu'il vient de recevoir. Un jeune étourdi nommé Suphis recherchoit depuis trois mois sa fille en mariage : il paroissoit content de la figure de la fille, sur le raport & la peinture que lui en avoient fait les femmes qui l'avoient vûë dans son enfance ; on étoit convenu de la dot ; & tout s'étoit passé

ſans aucun incident. Hier aprés les premieres cérémonies, la fille ſortit à cheval accompagnée de ſon Eunuque, & couverte ſelon la coûtume depuis la tête juſqu'aux pieds: mais dès qu'elle fut arrivée devant la maiſon de ſon mari prétendu, il lui fit fermer la porte; & il jura qu'il ne la recevroit jamais ſi on n'augmentoit la dot. Les parens accoururent de côté & d'autre pour accommoder l'affaire; & après bien de la réſiſtance, ils firent convenir Soliman de faire un petit preſent à ſon gendre. Enfin les cérémonies du mariage accomplies, on conduit la fille dans le lit avec aſſez de violence: mais une heure après, cet étourdi ſe leva furieux; lui coupa le viſage en pluſieurs endroits, ſoutenant qu'elle n'étoit pas vierge, & la renvoya à ſon pere. On ne peut pas être plus frapé qu'il l'eſt de cette injure: il y a des perſonnes

qui

qui soutiennent que cette fille est innocente. Les peres sont bien malheureux d'être exposez à tels affronts : si pareil traitement arrivoit à ma fille, je crois que j'en mourrois de douleur. Adieu.

Du Serrail de Fatmé le 9. de la Lune de Gemmadi 1. 1714.

LETTRE LXIX.

USBEK à ZELIS.

JE plains Soliman d'autant plus que le mal est sans remede, & que son gendre n'a fait que se servir de la liberté de la Loi. Je trouve cette Loi bien dure, d'exposer ainsi l'honneur d'une famille aux caprices d'un fou ; on a beau dire que l'on a des indices certains pour connoître la vérité, c'est une vieille erreur dont on est aujourd'hui revenu parmi nous ; & nos Médecins donnent des raisons invincibles de l'incertitude

de

de ces preuves? Il n'y a pas jusqu'aux Chrétiens qui ne les regardent comme chimeriques, quoi qu'elles soient clairement établies par leurs Livres sacrez, & que leur ancien Législateur en ait fait dépendre l'innocence, ou la condamnation de toutes les filles.

J'aprens avec plaisir le soin que tu te donnes de l'éducation de la tienne : Dieu veüille que son mari la trouve aussi belle & aussi pure que Fatima : qu'elle ait dix Eunuques pour la garder : qu'elle soit l'honneur & l'ornement du Serrail où elle est destinée : qu'elle n'ait sur sa tête que des lambris dorez, & ne marche que sur des tapis superbes ; & pour comble de souhaits, puissent mes yeux la voir dans toute sa gloire.

A Paris le 5. de la Lune de Chalval 1714.

LET-

LETTRE LXX.

RICA à USBEK

A ***.

JE me trouvai l'autre jour dans une compagnie, où je vis un homme bien content de lui. Dans un quart-d'heure il décida trois quèstions de morale; quatre problêmes historiques, & cinq points de Physique; je n'ai jamais vû un décisionaire si universel: son esprit ne fut jamais suspendu par le moindre doute. On laissa les Sciences; on parla des nouvelles du tems; il décida sur les nouvelles du tems. Je voulus l'attraper, & je dis en moi-même: il faut que je me mette dans mon fort; je vais me refugier dans mon païs. Je lui parlai de la Perse: mais à peine lui eus je dit quatre mots qu'il me donna deux démentis, fondé sur l'autorité de Messieurs Tavernier & Chardin. Ah bon Dieu,

Dieu, dis-je en moi-même, quel homme est-ce là ? Il connoîtra tout à l'heure les ruës d'Ispahan mieux que moi ! Mon parti fut bien-tôt pris : je me tus, je le laissai parler, & il décide encore.

De Paris le 8. de la Lune de Zilcadé 1715.

LETTRE LXXI.

RICA *à* ***.

J'Ai oüi parler d'une espece de Tribunal qu'on apelle l'Academie Françoise : il n'y en a point de moins respecté dans le monde : car on dit qu'aussi-tôt qu'il a décidé le peuple casse ses Arrêts, & lui impose des Loix qu'il est obligé de suivre.

Il y a quelque tems que pour fixer son autorité, il donna un Code de ses Jugemens : cet enfant de tant de peres, étoit presque vieux, quand il naquit : & quoi qu'il-

qu'il fut légitime, un batard, qui avoit déja paru, l'avoit presque étouffé dans sa naissance.

Ceux qui le composent, n'ont d'autre fonction que de jaser sans cesse : l'Eloge va se placer comme de lui-même dans leur babil éternel ; & sitôt qu'ils sont initiez dans ses misteres, la fureur du panegyrique vient les saisir, & ne les quitte plus.

Ce Corps a quarante têtes toutes remplies de Figures, de Metaphores & d'Antitheses : tant de bouches ne parlent presque que par exclamation : ses oreilles veulent toûjours être frapées par la cadence & l'harmonie. Pour les yeux, il n'en est pas question : il semble qu'il soit fait pour parler, & non pas pour voir. Il n'est point ferme sur ses pieds ; car le tems qui est son fleau, l'ébranle à tous les instans, & détruit tout ce qu'il a fait. On a dit autrefois que ses mains étoient avides ; je

ne t'en dirai rien, & je laisse décider cela à ceux qui le sçavent mieux que moi.

Voilà des bizarreries ***. que l'on ne voit point dans nôtre Perse; nous n'avons point l'esprit porté à ces établissemens singuliers & bizarres; nous cherchons toûjours la nature dans nos coûtumes simples, & nos manieres naïves.

A Paris le 27. de la Lune de Zilhazé 1715.

LETTRE LXXII.

RICA à USBEK.

A ***.

IL y a quelques jours qu'un homme de ma connoissance me dit: je vous ai promis de vous produire dans les bonnes maisons de Paris, je vous méne à present chez un grand Seigneur, qui est un des hommes du Royaume,

Royaume, qui represente le mieux.

Que cela veut-il dire, Monsieur? Est-ce qu'il est plus poli, plus affable qu'un autre? Ce n'est pas cela, me dit-il. Ah j'entens: il fait sentir à tous les instans la supériorité qu'il a sur tous ceux qui l'aprochent: si cela est, je n'ai que faire d'y aller: je prens déja condamnation, & je la lui passe toute entiere.

Il falut pourtant marcher; & je vis un petit homme si fier; il prit une prise de Tabac avec tant de hauteur; il se moucha si impitoyablement; il cracha avec tant de flegme; il caressa ses chiens d'une maniere si offençante pour les hommes, que je ne pouvois me lasser de l'admirer. Ah! bon Dieu, dis-je en moi-même, si lorsque j'étois à la Cour de Perse, je representois ainsi, je representois un grand sot! Il auroit falu, Usbek, que nous eussions eu un

bien mauvais naturel pour aller faire cent petites insultes à des gens qui venoient tous les jours chez nous, nous témoigner leur bienveillance : ils sçavoient bien que nous étions au dessus d'eux ; & s'ils l'avoient ignoré, nos bienfaits le leur auroient apris chaque jour. N'ayant rien à faire pour nous faire respecter, nous faisions tout pour nous rendre aimables : nous nous communiquions aux plus petits : au milieu des grandeurs, qui endurcissent toûjours, ils nous trouvoient sensibles ; ils ne voyoient que nôtre cœur au-dessus d'eux ; nous d'escendions jusqu'à leurs besoins, Mais lors qu'il faloit soutenir la Majesté du Prince dans les cérémonies publiques ; lors qu'il faloit faire respecter la Nation aux Etrangers ; lors qu'enfin dans les occasions périlleuses il faloit animer les Soldats ; nous remontions cent fois plus haut que nous n'é-

n'étions descendus; nous ramenions la fierté sur nôtre visage, & l'on trouvoit quelquefois que nous representions assez bien.

A Paris le 10. de la Lune de Saphar 1715.

LETTRE LXXIII.

USBEK à RHEDI.

A Venise.

IL faut que je te l'avouë, je n'ai point remarqué chez les Chrétiens cette persuasion vive de leur Religion, qui se trouve parmi les Musulmans; il y a bien loin chez eux de la profession à la croyance, de la croyance à la conviction, de la conviction à la pratique. La Religion est moins un sujet de sanctification, qu'un sujet de dispute, qui apartient à tout le monde: les gens de Cour, les gens de guerre, les femmes mêmes s'élevent contre

contre les Ecclesiastiques, & leur demandent de leur prouver ce qu'ils sont résolus de ne pas croire. Ce n'est pas qu'ils se soient déterminez par raison, & qu'ils ayent pris la peine d'examiner la verité, ou la fausseté de cette Religion qu'ils rejettent : ce sont des rebelles qui ont senti le joug, & l'ont secoüé avant de l'avoir connu. Aussi ne sont-ils pas plus fermes dans leur incredulité que dans leur Foi, ils vivent dans un flux & reflux, qui les porte sans cesse de l'un à l'autre. Un d'eux me disoit un jour : je crois l'immortalité de l'ame par semestre ; mes opinions dépendent absolument de la constitution de mon corps : selon que j'ai de plus ou moins d'esprits animaux ; que mon estomac digere bien ou mal ; que l'áir que je respire, est subtil ou grossier ; que les viandes dont je me nourris, sont legeres ou solides : je suis Spinosiste, Socinien, Catholique,

que, impie ou dévot. Quand le Medecin est auprès de mon lit; le Confesseur me trouve à son avantage. Je sçais bien empêcher la Religion de m'affliger, quand je me porte bien : mais je lui permets de me consoler, quand je suis malade; lorsque je n'ai plus rien à esperer d'un côté, la Religion se presente & me gagne par ses promesses; je veux bien m'y livrer, & mourir du côté de l'esperance.

Il y a long-tems que les Princes Chrétiens affranchirent tous les Esclaves de leurs Etats, parce, disoient-ils, que le Christianisme rend tous les hommes égaux. Il est vrai que cet acte de Religion leur étoit très utile; parce qu'ils abaissoient par là les Seigneurs, de la puissance desquels ils retiroient le bas peuple : ils ont en-ensuite fait des conquêtes dans des païs, où ils ont vû qu'il leur étoit avantageux d'avoir des Esclaves, ils ont permis d'en ache-

acheter & d'en vendre, oubliant ce principe de Religion, qui les touchoit tant. Que veux tu que je te dise ? Verité dans un tems, erreur dans un autre. Que ne faisons nous comme les Chrétiens ? Nous sommes bien simples de refuser des établissemens & des conquêtes faciles dans des climats heureux, * parce que l'eau n'y est pas assez pure pour nous laver selon les principes du saint Alcoran.

Je rends graces au Dieu Tout-puissant, qui a envoyé Hali son grand Prophete, de ce que je professe une Religion, qui se fait préferer à tous les interêts humains, & qui est pure comme le Ciel, dont elle est descenduë.

A Paris le 13. de la Lune de Sapgardi 1715.

* Les Mahométans ne se soucient point de prendre Venise, par ce qu'il n'y trouveroient point d'eau pour leurs purifications.

LETTRE LXXIV.

USBEK *à son Ami* IBBEN.

A Smirne.

LEs Loix sont furieuses en Europe contre ceux qui se tuent eux-mêmes ; on les fait mourir pour ainsi dire une seconde fois ; ils sont traînez indignement par les ruës : on les notte d'infamie : on confisque leurs biens.

Il me paroît, Ibben, que ces Loix sont bien injustes. Quand je suis accablé de douleur, de misere, de mépris, pourquoi veut-on m'empêcher de mettre fin à mes peines, & me priver cruellement d'un remede, qui est en mes mains ?

Pourquoi veut-on que je travaille pour une Societé, dont je consens de n'être plus ? Que je

tienne malgré moi une convention, qui s'est faite sans moi ? La Societé est fondée sur un avantage mutuel : mais lorsqu'elle me devient onereuse, qui m'empêche d'y renoncer ? La vie m'a été donnée comme une faveur ; je puis donc la rendre, lors qu'elle ne l'est plus : la cause cesse ; l'effet doit donc cesser aussi.

Le Prince veut-il que je sois son Sujet, quand je ne retire point les avantages de la sujettion ? Mes Concitoyens peuvent-ils demander ce partage inique de leur utilité, & de mon desespoir ? Dieu different de tous les bienfaiteurs veut-il me condamner à recevoir des graces qui m'accablent ?

Je suis obligé de suivre les Loix, quand je vis sous les Loix : mais quand je n'y vis plus, peuvent-elles me lier encore ?

Mais, dira-t'on vous troublez l'ordre de la Providence. Dieu a uni vôtre Ame avec vôtre Crops;

& vous l'en separez : vous vous oppofez donc à ses desseins, & vous lui résistez.

Que veut dire cela ? Troublai-je l'ordre de la Providence, lorsque je change les modifications de la matiere, & que je rends quarrée une boule que les premieres Loix du mouvement, c'est à-dire les Loix de la Création, & de la Conservation, avoient faite ronde ? Non sans doute ; je ne fais qu'user du droit qui m'a été donné ; & en ce sens, je puis troubler à ma fantaisie toute la nature, sans que l'on puisse dire que je m'opose à la Providence.

Lorsque mon Ame sera séparée de mon Corps, y aura-t'il moins d'ordre, & moins d'arrangement dans l'Univers ? Croyez-vous que cette nouvelle combinaison soit moins parfaite, & moins dépendante des Loix generales ? Que le monde y ait per-

du quelque chose, & que les ouvrages de Dieu soient moins grands, ou plûtôt moins immenses ?

Croyez-vous que mon Corps devenu un Epid de bled, un ver, un gazon, soit changé en un ouvrage de la nature moins digne d'elle ? Et que mon Ame dégagée de tout ce qu'elle avoit de terrestre, soit devenuë moins sublime ?

Toutes ces idées, mon cher Ibben, n'ont d'autre source que nôtre orguëil ; nous ne sentons point nôtre petitesse ; & malgré qu'on en ait nous voulons être comptez dans l'Univers, y figurer, & y être un objet important. Nous nous imaginons que l'anéantissement d'un Etre aussi parfait que nous, dégraderoit toute la nature : & nous ne concevons pas qu'un homme de plus ou moins dans le monde ; que dis-je ? Tous les hommes ensemble : cent millions

lions de terres comme la nôtre, ne ſont qu'un atôme ſubtil & délié, que Dieu n'aperçoit qu'à cauſe de l'immenſité de ſes connoiſſances.

A Paris le 15. de la Lune de Saphar 1715.

LETTRE LXXV.

RICA à USBEK

A ***.

JE t'envoye la copie d'une Lettre qu'un François qui eſt en Eſpagne a écrite ici : je crois que tu ſeras bien aiſe de la voir.

JE PARCOURS depuis ſix mois l'Eſpagne & le Portugal ; & je vis parmi des peuples, qui mépriſant tous les autres, font aux ſeuls François l'honneur de les haïr.

La gravité eſt le caractere brillant des deux Nations, elle ſe

manifeste principalement de deux manieres ; par les lunettes & par la moustache.

Les Lunettes font voir démonstrativement que celui qui les porte, est un homme consommé dans les Sciences, & enseveli dans de profondes lectures, à un tel point que sa vûë s'en est affoiblie : & tout nez, qui en est orné, ou chargé, peut passer sans contredit pour le nez d'un Sçavant.

Pour la moustache, elle est respectable par elle même, & indépendamment des consequences ; quoique pourtant on ne laisse pas d'en tirer souvent de grandes utilitez pour le service du Prince, & l'honneur de la Nation ; comme le fit bien voir un fameux General-Portugais dans les Indes :* car se trouvant avoir besoin d'argent, il se coupa une de ses moustaches, & envoya demander aux habitans de Goa

* Jean de Castro.

vingt

vingt mille pistoles sur ce gage : elles lui furent prêtées d'abord, & dans la suite il retira sa moustache avec honneur.

On conçoit aisément que des peuples graves, & flegmatiques comme ceux-là, peuvent avoir de la vanité : aussi en ont-ils. Ils la fondent ordinairement sur deux choses bien considérables. Ceux qui vivent dans le Continent de l'Espagne & du Portugal, se sentent le cœur extrêmement élevé, lors qu'ils sont ce qu'ils appellent de vieux Chrétiens ; C'est-à-dire qu'ils ne sont pas originaires de ceux, à qui l'Inquisition a persuadé dans ces derniers siécles d'embrasser la Religion Chrétienne. Ceux qui sont dans les Indes ne sont pas moins flattez, lors qu'ils considérent qu'ils ont le sublime mérite d'être, comme ils disent, hommes de chair blanche. Il n'y a jamais eu dans le Serrail du Grand Sei-

gneur de Sultane si orgueilleuse de sa beauté, que le plus vieux & le plus vilain mâtin ne l'est de la blancheur olivâtre de son teint, lors qu'il est dans une ville du Mexique, assis sur sa porte, les bras croisez. Un homme de cette conséquence; une créature si parfaite ne travailleroit pas pour tous les trésors du monde, & ne se résoudroit jamais par une vile & mécanique industrie, de compromettre l'honneur & la dignité de sa peau.

Car il faut sçavoir que lors qu'un homme a un certain mérite en Espagne comme par exemple, quand il peut ajoûter aux qualitez dont je viens de parler, celle d'être le proprietaire d'une grande épée, ou d'avoir apris de son pere l'art de faire jurer une discordante Guitarre: il ne travaille plus: son honneur s'interesse au repos de ses membres. Celui qui reste assis dix heures par jour, obtient

obtient précisement la moitié plus de considération qu'un autre, qui n'en reste que cinq; parce que c'est sur les chaises que la noblesse s'acquiert

Mais quoi que ces invincibles ennemis du travail fassent parade d'une tranquilité Philosophique: ils ne l'ont pourtant pas dans le cœur; car ils sont toûjours amoureux; ils sont les premiers hommes du monde pour mourir de langueur sous la fenêtre de leurs maîtresses; & tout Espagnol, qui n'est pas enrumé, ne sçauroit passer pour galant.

Ils sont premierement dévots: & secondement jaloux. Ils se garderont bien d'exposer leurs femmes aux entreprises d'un Soldat criblé de coups, ou d'un Magistrat décrepité: mais ils les enfermeront avec un novice fervent qui baisse les yeux; on un robuste Franciscain qui les éleve.

Ils connoissent mieux que les

autres le foible des femmes : ils ne veulent pas qu'on leur voye le talon, & qu'on les surprenne par le bout des pieds : ils sçavent que l'imagination va toûjours ; que rien ne l'amuse en chemin ; elle arrive, & là on étoit quelquefois averti d'avance.

On dit par tout que les rigueurs de l'amour sont cruelles : elles le sont encore plus pour les Espagnols, les femmes les guerissent de leurs peines ; mais elles ne font que leur en faire changer ; & il leur reste toûjours un long & fâcheux souvenir d'une passion éteinte.

Ils ont de petites politesses, qui en France paroîtroient mal placées : par exemple un Capitaine ne bat jamais son Soldat, sans lui en demander permission, & l'Inquisition ne fait jamais brûler un Juif sans lui faire ses excuses.

Les Espagnols qu'on ne brûle pas,

pas, paroiſſent ſi attachez à l'Inquiſition, qu'il y auroit de la mauvaiſe humeur de la leur ôter: je voudrois ſeulement qu'on en établit un autre; non pas contre les Herétiques, mais contre les Heréſiarques, qui attribuent à de petites pratiques Monachales, la même efficacité qu'aux ſept Sacremens; qui adorent tout ce qu'ils vénérent, & qui ſont ſi dévots, qu'ils ſont à peine Chretiens.

Vous pourez trouver de l'eſprit & du bon ſens chez les Eſpagnols, mais n'en cherchez point dans leurs Livres: voyez une de leurs Bibliotheques; les Romans d'un côté, & les Scholaſtiques de l'autre: vous diriez que les parties en ont été faites, & le tout raſſemblé, par quelque ennemi ſecret de la raiſon humaine.

Le ſeul de leurs Livres qui ſoit bon, eſt celui qui a fait voir le ridicule de tous les autres.

Ils ont fait des découvertes immenses dans le nouveau Monde, & ils ne connoissent pas encore leur propre Continent : il y a sur leurs Riviéres tel Port, qui na pas encore été découvert ; & dans leurs montagnes des Nations qui leur sont inconnuës.

Ils disent que le Soleil se leve & se couche dans leur païs : mais il faut dire aussi qu'en faisant sa course, il ne rencontre que des Campagnes ruïnées, & des contrées désertes.

Je ne serois pas fâché, Usbek ; de voir une Lettre écrite à Madrid par un Espagnol, qui voyageroit en France : je crois qu'il vangeroit bien sa Nation : quel vaste champ pour un homme flegmatique, & pensif ? Je m'imagine qu'il commenceroit ainsi la description de Paris.

Il y a ici une maison où l'on met les foux : on croiroit d'abord qu'elle est la plus grande

de de la Ville : non le remede est bien petit pour le mal. Sans doute que les François extrêmement décriez chez leurs voisins, enferment quelques foux dans une maison, pour persuader que ceux qui sont dehors, ne le sont pas.

Je laisse là mon Espagnol. Adieu mon cher Usbek.

A Paris le 17. de la Lune de Saphar 1715.

LETTRE LXXVI.

USBEK à RHEDI.

A Venise.

LA plûpart des Législateurs ont été des hommes bornez, que le hazard a mis à la tête des autres, & qui n'ont presque consulté que leurs préjugez, & leurs fantaisies.

Il semble qu'ils ayent méconnu la grandeur & la dignité même de leur

leur ouvrage : ils se sont amusez à faire des institutions pueriles, avec lesquelles ils se sont à la verité conformez aux petits esprits, mais décreditez auprès des gens de bons sens.

Ils se sont jettez dans les détails inutiles : ils ont donné dans des cas particuliers ; ce qui marque un génie étroit, qui ne voit les choses que par parties ; & n'embrasse rien d'une vûë generale.

Quelques uns ont affecté de se servir d'une autre Langue que la vulgaire ; chose absurde pour un faiseur de Loix : comment peut-on les observer, si elles ne sont pas connuës ?

Ils ont souvent aboli sans nécessité celles qu'ils ont trouvées établies ; c'est-à dire qu'ils ont jetté les Peuples dans les désordres inseparables des changemens.

Il est vrai que par une bizarre-

rie

rie qui vient plûtôt de la nature que de l'esprit des hommes, il est quelquefois nécessaire de changer certaines Loix. Mais le cas est rare, & lors qu'il arrive, il n'y faut toucher que d'une main tremblante : on y doit observer tant de solemnitez, & aporter tant de précautions, que le peuple en concluë naturellement que les Loix sont bien saintes, puisqu'il faut tant de formalitez pour les abroger.

Souvent ils les ont faites trop subtiles, & ont suivi des idées Logiciennes, plûtôt que l'équité naturelle. Dans la suite elles ont été trouvées trop dures ; & par un esprit d'équité, on a crû devoir s'en écarter : mais ce remede étoit un nouveau mal. Quelles que soient les Loix, il faut toûjours les suivre, & les regarder comme la conscience publique, à laquelle celle des particuliers doit se conformer toûjours.

Il faut pourtant avoüer que quelques-uns d'entr'eux ont eu une attention, qui marque beaucoup de sagesse ; c'est qu'ils ont donné aux peres une grnade autorité sur leurs enfans : rien ne soulage plus les Magistrats ; rien ne dégarnit plus les Tribunaux ; rien enfin ne répand plus de tranquillité dans un Etat, où les mœurs sont toûjours de meilleurs Citoyens que les Loix.

C'est de toutes les puissances celle dont on abuse le moins : c'est la plus sacrée de toutes les magistratures : c'est la seule qui ne dépend pas des conventions, & qui les a même précédées.

On remarque que dans les païs où l'on met dans les mains paternelles plus de récompenses & de punitions, les familles sont mieux réglées : les peres sont l'image du Créateur de l'Univers, qui, quoi qu'il puisse conduire les hommes par son amour, ne laisse pas de

se

ſe les attacher encore par les motifs de l'eſpérance & de la crainte.

Je ne finirai pas cette Lettre ſans te faire remarquer la bizarrerie de l'eſprit des François. On dit qu'ils ont retenu des Loix Romaines un nombre infini de choſes inutiles, & même pis ; & ils n'ont pas pris d'elles la puiſſance paternelle, qu'elles ont établie comme la premiere autorité légitime.

A Paris le 18. de la Lune de Saphar 1715.

LETTRE LXXVII.

LE GRAND EUNUQUE à USBEK.

A Paris.

HIer les Armeniens menerent au Serrail une jeune Eſclave de Circaſſie, qu'ils vouloient vendre. Je la fis entrer dans les apartemens ſecrets, je la deshabillai, je l'examinai avec les re-

gards d'un Juge, & plus je l'examinai, & plus je lui trouvai de graces. Une pudeur virginale sembloit vouloir les dérober à ma vûë : je vis tout ce qu'il lui en coutoit pour obéïr : elle rougissoit de se voir nuë même devant moi, qui exempt des passions qui peuvent allarmer la pudeur, suis inanimé sous l'empire de ce sexe, & qui, ministre de la modestie dans les actions les plus libres, ne porte que de chastes regards, & ne puis inspirer que l'innocence.

Dès que je l'eus jugée digne de toi, je baissai les yeux : je lui jettai un manteau d'écarlate, je lui mit au doigt un anneau d'or : je me prosternai à ses pieds : je l'adorai comme la Reine de ton cœur : je payai les Armeniens : je la dérobai à tous les yeux. Heureux Usbek, tu possedes plus de beautez, que n'en enferment tous les Palais d'Orient. Quel plaisir pour toi de trouver à ton retour

tout

tout ce que la Perse a de plus raviſſant ; & de voir dans ton Serrail renaître les graces, à meſure que le tems, & la poſſeſſion travaillent à les détruire.

Du Serrail de Fatmé le 1. de la Lune de Rebiab 1. 1715.

LETTRE LXXVIII.

USBEK à RHEDI.

A Veniſe.

DEpuis que je ſuis en Europe, mon cher, Rhedi, j'ai vû bien des Gouvernemens : ce n'eſt pas comme en Aſie, où les régles de la politique ſe trouvent par tout les mêmes.

J'ai ſouvent penſé en moi-même pour ſçavoir lequel de tous les Gouvernemens étoit le plus conforme à la raiſon. Il m'a ſemblé que le plus parfait eſt celui qui va à ſon but à moins de

frais ; & qu'ainsi celui qui conduit les hommes de la maniere qui convient le plus à leur penchant & à leur inclination, & est le plus parfait.

Si dans un Gouvernement doux, le peuple est aussi soumis que dans un Gouvernement severe ; le premier est préférable, puis qu'il est plus conforme à la raison, & que la sévérité est un motif étranger.

Compte, mon cher Rhedi, que dans un Etat, les peines plus ou moins cruelles ne font pas que l'on obéïsse plus aux Loix. Dans les Païs, où les châtimens sont moderez, on les craint comme dans ceux ou ils sont tyranniques & affreux.

Soit que le Gouvernement soit doux, soit qu'il soit cruel, on punit toûjours par degrez ; on inflige un châtiment plus ou moins grand à un crime plus ou moins grand. L'imagination se
plie

plie d'elle-même aux mœurs du païs où l'on vit : huit jours de prison, ou une legére amende frapent autant l'esprit d'un Européen, nourri dans un païs de douceur, que la perte d'un bras intimide un Asiatique. Ils attachent un certain degré de crainte à un certain degré de peine, & chacun la partage à sa façon : le desespoir de l'infamie vient desoler un François, qu'on vient de condamner à une peine, qui n'ôteroit pas un quart d'heure de sommeil à un Turc.

D'ailleurs je ne vois pas que la Police, la Justice, & l'équité soient mieux observées en Turquie, en Perse, chez le Mogol, que dans les Républiques de Hollande, de Venise, & dans l'Angleterre même, je ne vois pas qu'on y commette moins de crimes ; & que les hommes intimidez par la grandeur des châtimens, y soient plus soumis aux Loix.

Je remarque au contraire une source d'injustice, & de vexations au milieu de ces mêmes Etats.

Je trouve même le Prince, qui est la Loi même, moins maître que par tout ailleurs.

Je vois que dans ces momens rigoureux, il y a toûjours des mouvemens tumulteux, où personne n'est le Chef: & que quand une fois l'autorité violente est méprisée, il n'en reste plus assez à personne, pour la faire revenir.

Que le desespoir même de l'impunité confirme le desordre, & le rend plus grand.

Que dans ces Etats il ne se forme point de petite révolte, & qu'il n'y a jamais d'intervalle entre le murmure & la sedition.

Qu'il ne faut point que les grands événemens y soient préparez par de grandes causes: au contraire, le moindre accident produit une grande révolution,

sou-

souvent aussi imprévûë de ceux qui la font, que de ceux qui la souffrent.

Sors qu'Osman Empereur des Turs fut déposé, aucun de ceux, qui commit cet attentat, ne songeoit à le commettre : ils demandoient seulement en suplians; qu'on leur fit justice sur quelque grief : une voix qu'on n'a jamais connuë, sortit de la foule par hazard; le nom de Mustapha fut prononcé, & soudain Mustapha fut Empereur.

A Paris le 2. de la Lune de Rabiab 1. 1715.

LETTRE LXXIX.

NARCUM, *envoyé de Perse en Moscovie à* USBEK.

A Paris.

DE toutes les Nations du monde, mon cher Usbek, il n'y en a pas qui ait surpassé celle des

des Tartares, ni en gloire, ni dans la grandeur des Conquêtes. Ce peuple est le vrai dominateur de l'Univers : tous les autres semblent être faits pour le servir : il est également le Fondateur & le destructeur des Empires : dans tous les tems il a donné sur la terre des marques de sa puissance : dans tous les âges il a été le fleau des Nations.

Les tartares ont conquis deux fois la Chine, & ils la tiennent encore sous leur obéïssance.

Ils dominent sur les vastes païs, qui forment l'Empire du Mogol.

Maîtres de la Perse, ils sont assis sur le Trône de Cyrus & de Gustaspe. Ils ont soumis la Moscovie. Sous le nom de Turcs, ils ont fait des Conquêtes immenses dans l'Europe, l'Asie & l'Afrique; & ils dominent sur ces trois parties de l'Univers.

Et pour parler de tems plus recu-

reculez; c'est d'eux que sont sortis presque tous les Peuples, qui ont renversé l'Empire Romain.

Qu'est ce que les Conquêtes d'Alexandre en comparaison de celles de Genghiscan ?

Il n'a manqué à cette victorieuse Nation que des Historiens, pour célébrer la mémoire de ses merveilles.

Que d'actions immortelles ont été ensévelies dans l'oubli! que d'Empires par eux fondez, dont nous ignorons l'origine; Cette belliqueuse Nation uniquement occupée de sa gloire presente, sûre de vaincre dans tous les tems, ne songeoit point à se signaler dans l'avenir, par la mémoire de ses Conquêtes passées.

De Moscow le 4. de la Lune de Rabiab I. 1715.

LETTRE LXXX.

RICA à IBBEN.

A Smirne.

QUoique les François parlent beaucoup, il y a cependant parmi eux une espece de Dervis taciturnes, qu'on apelle Chartreux : on dit qu'ils se coupent la Langue en entrant dans le Couvent : & on souhaitteroit fort que tous les autres Dervis se retranchassent de même tout ce que leur Profession leur rend inutile.

A propos de gens taciturnes, il y en a de bien plus singuliers que ceux-là, & qui ont un talent bien extraordinaire. Ce sont ceux qui sçavent parler sans rien dire ; & qui amusent une conversation pendant deux heures de tems, sans qu'il soit possible de les déceler, d'être leur plagiaire,

ni

ni de retenir un mot de ce qu'ils ont dit.

Ces ſortes de gens ſont adorez des femmes : mais ils ne le ſont pourtant pas tant que d'autres, qui ont reçû de la nature l'aimable talent de ſourire à propos, c'eſt-à dire à chaque inſtant ; & qui portent la grace d'une joïeuſe aprobation ſur tout ce qu'elles diſent.

Mais ils ſont au comble de l'Eſprit, lors qu'ils ſçavent entendre fineſſe à tout, & trouver mille petits traits ingénieux dans les choſes les plus communes.

J'en connois d'autres, qui ſe ſont bien trouvez d'introduire dans les converſations les choſes inanimées, & d'y faire parler leur habit brodé, leur perruque blonde, leur tabatiere, leur canne, & leurs gands. Il eſt bon de commencer de la ruë à ſe faire écouter par le bruit du Caroſſe, & du marteau, qui frape

rudement la porte : cet avant propos prévient pour le reste du discours : & quand l'exorde est beau, il rend suportable toutes les sotises, qui viennent ensuite; mais qui par bonheur arrivent trop tard.

Je te promets que ces petits talens dont on ne fait aucun cas chez nous, servent bien ici à ceux qui sont assez heureux pour les avoir; & qu'un homme de bon sens ne brille gueres devant ces sottes gens.

A Paris le 6. de la Lune de Rabiab. 1715.

LETTRE LXXXI.

USBEK à RHEDI.

A Venise.

S'Il y a un Dieu, mon cher Rhedi, il faut nécessairement qu'il soit juste : car s'il ne l'étoit pas,

pas, il ſeroit le plus mauvais & le plus imparfait de tous les Etres.

La Juſtice eſt un raport de Convenance, qui ſe trouve réellement entre deux choſes : ce raport eſt toûjours le même, quelque Etre qu'il le conſidére, ſoit que ce ſoit Dieu, ſoit que ce ſoit un Ange, ou enfin que ce ſoit un homme.

Il eſt vrai que les hommes ne voyent pas toûjours ces raports : ſouvent même lors qu'ils les voyent, ils s'en éloignent ; & leur interêt eſt toûjours ce qu'ils voyent le mieux. La Juſtice éleve ſa voix ; mais elle a peine à ſe faire entendre dans le tumulte des paſſions.

Les hommes peuvent faire des injuſtices, parce qu'ils ont interêt de les commettre, & qu'ils aiment mieux ſe ſâtisfaire que les autres. C'eſt toûjours par un retour ſur eux-mêmes qu'ils agiſſent : nul n'eſt mauvais gratuite-

ment : il faut qu'il y ait une raison, qui détermine ; & cette raison, est toûjours une raison d'interêt.

Mais il n'est pas possible que Dieu fasse jamais rien d'injuste : dès qu'on supose qu'il voit la Justice, il faut nécessairement qu'il la suive : car comme il n'a besoin de rien, & qu'il se suffit à lui-même ; il seroit le plus méchant de tous les Etres, puis qu'il le seroit sans intérêt.

Ainsi quand il n'y auroit pas de Dieu, nous dévrions toûjours aimer la Justice, c'est-à dire faire nos efforts pour ressembler à cet Etre, dont nous avons une si belle idée ; & qui s'il existoit, seroit necessairement juste. Libres que nous serions du joug de la Religion, nous ne dévrions pas l'être de celui de l'Equité.

Voilà, Rhedi, ce qui m'a fait penser que la Justice est éternelle, & ne dépend point des conventions

tions humaines : & quand elle en dépendroit, ce ſeroit une verité terrible, qu'il faudroit ſe dérober à ſoi-même.

Nous ſommes entourez d'hommes plus forts que nous ; ils peuvent nous nuire de mille manieres differentes ; les trois quarts du tems, ils peuvent le faire impunément. Quel repos pour nous de ſçavoir qu'il y a dans le cœur de tous ces hommes un principe intérieur, qui combat en nôtre faveur, & nous met à couvert de leurs entrepriſes !

Sans cela nous devrions être dans une frayeur continuelle ; nous paſſerions devant les hommes comme devant les Lions ; & nous ne ſerions jamais aſſurez un moment de nôtre vie, de nôtre bien, ni de nôtre honneur.

Toutes ces penſées m'animent contre ces Docteurs, qui repreſentent Dieu comme un Etre, qui fait un exercice tyrannique

de ſa puiſſance ; qui le font agir d'une maniere, dont nous ne voudrions pas agir nous-mêmes, de peur de l'offenſer ; qui le chargent de toutes les imperfections, qu'il punit en nous ; & dans leurs opinions contradictoires, le repreſentent tantôt comme un Etre mauvais, tantôt comme un Etre, qui haït le mal & le punit.

Quand un homme s'examine, quelle ſatisfaction pour lui de trouver qu'il a le cœur juſte ! Ce plaiſir tout ſevere qu'il eſt, doit le ravir : il voit ſon Etre autant au-deſſus de ceux qui ne l'ont pas, qu'il ſe voit au deſſus des Tigres & des Ours. Oüi, Rhedi, ſi j'étois ſûr de ſuivre toûjours inviolablement cette équité, que j'ai devant les yeux, je me croirois le premier des hommes.

A Paris le 1. de la Lune de Gemmadi 1. 1715.

LET-

LETTRE LXXXII.

RICA à ***.

JE fus hier aux Invalides : j'aimerois autant avoir fait cet établissement, si j'etois Prince, que d'àvoir gagné trois batailles. On y trouve par tout la main d'un grand Monarque. Je crois que c'est le lieu le plus respectacle de la terre.

Quel spectacle que de voir dans un même lieu rassemblées toutes ces victimes de la Patrie, qui ne respirent que pour la défendre ; & qui se sentant le même cœur, & non pas la même force, ne se plaignent que de l'impuissance où elles sont, de se sacrifier encore pour elle ?

Quoi de plus admirable que de voir ses guerriers débiles dans cette retraite, observer une discipline aussi exacte ; que s'ils y

étoient

étoient contraints par la presence d'un ennemi ; chercher leur derniere satisfaction dans cette image de la guerre, & partager leur cœur & leur esprit entre les dévoirs de la Religion, & ceux de l'art militaire ?

Je voudrois que les noms de ceux qui meurent pour la Patrie, fussent écrits & conservez dans les Temples dans des Registres, qui fussent comme la source de la gloire & de la Noblesse.

A Paris le 15. de la Lune de Gemmadi 1. 1715.

LETTRE LXXXIII.

USBEK à MIRZA.

A Ispahan.

TU sçais, Mirza, que quelques Ministres de Cha-Soliman avoient formé le dessein d'obliger tous les Armeniens de perse

perse de quitter le Royaume, ou de se faire Mahometans, dans la pensée que nôtre Empire seroit toûjours pollué, tandis qu'il garderoit dans son sein ces Infidéles.

C'étoit fait de la grandeur Persane, si dans cette occasion l'aveugle dévotion avoit été écoutée.

On ne sçait comme la chose manqua : ni ceux qui firent la proposition ; ni ceux qui la rejetterent, n'en connurent les conséquences : le hazard fit l'office de la Raison & de la Politique ; & sauva l'Empire d'un péril plus grand que celui qu'il auroit pû courir de la perte de trois batailles, & de la prise de deux villes.

En proscrivant les Armeniens on pensa détruire en un seul jour tous les Négocians, & presque tous les Artisans du Royaume. Je suis sûr que le grand Cha-Abas auroit mieux aimé se faire couper

couper les deux bras, que de ſigner un ordre pareil ; & qu'en envoyant au Mogol, & aux autres Rois des Indes, ſes Sujets les plus induſtrieux, il auroit crû leur donner la moitié de ſes Etats.

Les perſecutions que nos Mahométans zelez ont faites aux Guebres, les ont obligez de paſſer en foule dans les Indes ; & ont privé la Perſe de cette laborieuſe Nation, ſi apliquée au labourage, qui ſeule par ſon travail, étoit en état de vaincre la ſterilité de nos terres.

Il ne reſtoit à la dévotion qu'un ſecond coup à faire ; c'étoit de ruïner l'induſtrie, moyennant quoi l'Empire tomboit de lui-même, & avec lui par une ſuite néceſſaire, cette même Religion, qu'on vouloit rendre ſi floriſſante.

S'il faut raiſonner ſans prévention ; je ne ſçais, Mirza, s'il n'eſt pas bon que dans un Etat il y ait pluſieurs Religions.

On

On remarque que ceux qui vivent dans des Religions tolerées, se rendent ordinairement plus utiles à leur patrie, que ceux qui vivent dans la Religion dominante; parce qu'éloignez des honneurs, ne pouvant se distinguer que par leur opulence, & leurs richesses ; ils sont portez à en requerir par leur travail ; & à embrasser les emplois de la Societé les plus pénibles.

D'ailleurs, comme toutes les Religions contiennent des préceptes utiles à la Societé, il est bon qu'elles soient observées avec zele. Or qu'y a-t'il de plus capable d'animer ce zele, que leur multiplicité ?

Ce sont des Rivales qui ne se pardonnent rien. La jalousie descend jusqu'aux particuliers, chacun se tient sur ses gardes, & craint de faire des choses qui deshonoreroient son parti, & l'exposeroient aux mépris, & aux cen-

sures

ſures impardonnables du parti contraire.

Auſſi a-t'on toûjours remarqué qu'une Secte nouvelle introduite dans un Etat, étoit le moyen le plus ſûr pour corriger tous les abus de l'ancienne.

On a beau dire qu'il n'eſt pas de l'interêt du Prince de ſouffrir pluſieurs Religions dans ſon Etat. Quand toutes les Sectes du monde viendroient s'y raſſembler ; cela ne lui porteroit aucun préjudice ; parce qu'il n'y en a aucune qui ne preſcrive l'obéïſſance, & ne prêche la ſoumiſſion.

J'avouë que les Hiſtoires ſont remplies des guerres de Religion : mais qu'on y prenne bien garde ; ce n'eſt point la multiplicité des Religions, qui a produit ces guerres ; c'eſt l'eſprit d'intolerance qui animoit celle qui ſe croyoit la dominante.

C'eſt cet eſprit de Proſelytiſme, que les Juifs ont pris des Egyp-

Egyptiens; & qui d'eux est passé, comme une maladie Epidemique & populaire, aux Mahometans & aux Chrétiens.

C'est enfin cet esprit de vertige, dont les progrès ne peuvent être regardez que comme une éclipse entiere de la raison humaine.

Car enfin quand il n'y auroit pas de l'inhumanité à affliger la conscience des autres; quand il n'en resulteroit aucun des mauvais effets, qui en germent à milliers: il faudroit être fou pour s'en aviser. Celui qui veut me faire changer de Religion, ne le fait sans doute que parce qu'il ne changeroit pas la sienne, quand on voudroit l'y forcer: il trouve donc étrange que je ne fasse pas une chose, qu'il ne feroit pas lui-même, peut-être pour l'empire du monde.

A Paris le 26. de la Lune de Gemmadi 1. 1715.

LET-

LETTRE LXXXIV.

RICA à ***.

IL ſemble ici que les familles ſe gouvernent toutes ſeules : le mari n'a qu'une ombre d'autorité ſur ſa femme : le pere ſur ſes enfans ; le maître ſur ſes eſclaves ;& ſois ſûr qu'elle eſt toûjours contre le mari jaloux ; le Pere chagrin ; le maître incommode.

J'allai l'autre jour dans le lieu, où ſe rend la Juſtice. Avant que d'y arriver il faut paſſer ſous les armes d'un nombre infini de jeunes Marchandes, qui vous apellent d'une voix trompeuſe. Ce ſpectacle d'abord eſt aſſez riant : mais il devient lugubre, lors qu'on entre dans les grandes ſales, où l'on ne voit que des gens dont l'habit eſt encore plus grave que la figure. Enfin on entre dans le lieu ſacré, où ſe révelent tous les ſecrets des fa-

familles, & où les actions les plus cachées sont mises au grand jour.

Là une fille modeste vient avoüer les tourmens d'une virginité trop long tems gardée, ses combats & sa douloureuse résistance : elle est si peu fiere de sa victoire, qu'elle menace toûjours d'une défaite prochaine ; & pour que son pere n'ignore plus ses besoins, elles les expose à tout le peuple.

Une femme effrontée vient ensuite exposer les outrages qu'elle a faits à son Epoux, comme une raison d'en être separée.

Avec une modestie pareille, une autre vient dire qu'elle est lasse de porter le titre de femme, sans en joüir : elle vient réveler les mysteres cachez dans la nuit du mariage : elle veut qu'on la livre aux regards des experts les plus habiles, & qu'une sentence la rétablisse dans tous les droits de la virginité. Il y en a même qui

osent défier leurs maris, & leur demander en public un combat, que les témoins rendent si difficile : épreuve aussi fletrissante pour la femme qui la soutient, que pour le mari qui la succombe.

Un nombre infini de filles ravies, ou seduites, font les hommes beaucoup plus mauvais qu'ils ne sont. L'amour fait retentir ce Tribunal. On n'y entend parler que de peres irritez, de filles abusées, d'amans infidéles, & de maris chagrins.

Par la Loi qui y est observée, tout enfant né pendant le mariage, est censé être au mari : il a beau avoir de bonnes raisons pour ne le pas croire ; la Loi le croit pour lui, & le soulage de l'examen, & des scrupules.

Dans ce Tribunal on prend les voix à la majeure : mais on a reconnu par expérience qu'il vaudroit mieux les recuëillir à la mineure : & cela est bien naturel ; car il

il y a très peu d'eſprits juſtes ; & tout le monde convient qu'il y en a une infinité de faux.

A Paris le 1. de la Lune de Gemmadi 2. 1715.

LETTRE LXXXV.

RICA à ***.

ON dit que l'homme eſt un Animal ſociable. Sur ce pied là il me paroît que le François eſt plus homme qu'un autre : c'eſt l'homme par excelence, car il ſemble être fait uniquement pour la Societé.

Mais j'ai rémarqué parmi eux des gens, qui non-ſeulement ſont ſociables ; mais ſont eux-mêmes la Societé Univerſelle. Ils ſe multiplient dans tous les coins, & peuplent en un inſtant les quatre quartiers d'une Ville : cent hommes de cette eſpece abondent plus que deux mille Citoyens : ils

pouroient réparer aux yeux des étrangers les ravages de la peste, ou de la famine. On demande dans les Ecoles si un Corps peut être en un instant en plusieurs lieux ; ils sont une preuve de ce que les Philosophes mettent en question.

Ils sont toûjours empressez, parce qu'ils ont l'affaire importante de demander à tous ceux qu'ils voyent, où ils vont, & d'où ils viennent.

On ne leur ôteroit jamais de la tête qu'il est de la bienseance de visiter chaque jour le public en détail ; sans compter les visites, qu'ils font en gros dans les lieux où l'on s'assemble : mais comme la voye en est trop abregée ; elles sont comptées pour rien dans les régles de leur Cérémonial.

Ils fatiguent plus les portes des maisons à coups de marteau, que les vents & les tempêtes. Si l'on alloit examiner la liste de tous les Portiers : on y trouveroit chaque

chaque jour leur nom eſtropié de mille manieres en caracteres Suiſſes. Ils paſſent leur vie à la ſuite d'un enterrement, dans des complimens de Condoleance, ou dans des ſollicitations de mariage. Le Roi ne fait point de gratification à quelqu'un de ſes Sujets; qu'il ne leur en coûte une voiture, pour lui en aller témoigner leur joye. Enfin ils reviennent chez eux bien fatiguez ſe repoſer, pour pouvoir reprendre le lendemain leurs pénibles fonctions.

Un d'eux mourut l'autre jour de laſſitude; & on mit cette Epitaphe ſur ſon tombeau. C'eſt ici que repoſe celui qui ne s'eſt jamais repoſé. Il s'eſt promené à cinq cens trente enterremens. Il s'eſt réjoüi de la naiſſance de deux mille ſix cens quatre-vingt enfans. Les penſions dont il a felicité ſes amis toûjours en des termes differens, montent à deux millions ſi cens mille livres. Le chemin qu'il

a

a fait ſur le pavé, a neuf mille ſix cens ſtades : celui qu'il a fait dans la campagne en a trente-ſix. Sa converſation étoit amuſante : il avoit un fonds tout fait de trois cens ſoixante-cinq Contes : il poſſedoit d'ailleurs depuis ſon jeune âge cent dix-huit Apophthegmes tirez des Anciens, qu'il employoit dans les occaſions brillantes. Il eſt mort enfin a la ſoixantiéme année de ſon âge. Je me tais, Voyageur ; car comment pourois je achever de te dire ce qu'il a fait, & ce qu'il a vû.

A Paris le 3. de la Lune de Gemmadi 1715.

LETTRE LXXXVI.

USBEK à RHEDI.

A Veniſe.

A Paris régne la liberté & l'égalité. La Naiſſance, la Vertu ; le merite même de la guerre, quel

quelque brillant qu'il ſoit, ne ſauve pas un homme de la foule dans laquelle il eſt confondu. La jalouſie des rangs y eſt inconnuë. On dit que le premier de Paris eſt celui qui a les meilleurs chevaux à ſon Caroſſe.

Un grand Seigneur eſt un homme qui voit le Roi, qui parle aux Miniſtres, qui a des Ancêtres, des dettes & des penſions. S'il peut avec cela cacher ſon oiſiveté par un air empreſſé, ou par un feint attachement pour les plaiſirs; il croit être le plus heureux de tous les hommes

En Perſe il n'y a de grands que ceux, à qui le Monarque donne quelque part au Gouvernement. Ici, il y a des gens, qui ſont grands par leur naiſſance; mais ils ſont ſans crédit. Les Rois ſont comme ces ouvriers habiles, qui pour executer leurs ouvrages, ſe ſervent toûjours des machines les plus ſimples.

La

La faveur eſt la grande Divinité des François. Le Miniſtre eſt le Grand Prêtre, qui lui offre bien des victimes. Ceux qui l'entourent ne ſont point habillez de blanc ; tantôt Sacrificateurs, & tantôt ſacrifiés, ils ſe dévoüent eux-mêmes à leur Idole avec tout le peuple.

De Paris. le 9. de la Lune de Gemmadi 2. 1715.

LETTRE LXXXVII.

USBEK à IBBEN.

A Smirne.

LE deſir de la gloire n'eſt point different de cet inſtinct, que toutes les Créatures ont pour leur conſervation. Il ſemble que nous augmentons nôtre Etre, lorſque nous pouvons le porter dans la mémoire des autres : c'eſt une nouvelle vie que nous acque-

acquerons, & qui nous devient auſſi précieuſe que celle que nous avons reçûë du Ciel.

Mais comme tous les hommes ne ſont pas également attachez à la vie ; ils ne ſont pas auſſi également ſenſibles à la gloire. Cette noble paſſion eſt bien toûjours gravée dans leur cœur : mais l'imagination & l'éducation la modifient de mille manieres.

Cette difference qui ſe trouve d'homme à homme, ſe fait encore plus ſentir de peuple à peuple.

On peut poſer pour maxime que dans chaque Etat le deſir de la gloire croît avec la liberté des Sujets ; & diminuë avec elle : la gloire n'eſt jamais compagne de la ſervitude

Un homme de bon ſens me diſoit l'autre jour : On eſt en France à bien des égards plus libre qu'en Perſe : auſſi y aime-t'on plus la gloire. Cette heureuſe fantaiſie fait faire à un François

avec plaisir & avec goût, ce que votre Sultan n'obtient de ses Sujets, qu'en leur mettant sans cesse devant les yeux les suplices & les récompenses.

Aussi parmi nous le Prince est-il jaloux de l'honneur du dernier de ses Sujets. Il y a pour le maintenir des Tribunaux respectables: c'est le tresor sacré de la Nation, & le seul dont le Souverain n'est pas le maître; parce qu'il ne peut l'être sans choquer ses intérêts. Ainsi si un Sujet se trouve blessé dans son honneur par son Prince, soit par quelque préference, soit par la moindre marque de mépris, il quitte sur le champ sa Cour, son emploi, son service, & se retire chez lui.

La difference qu'il y a des troupes Françoises aux vôtres; c'est que les unes composées d'esclaves naturellement lâches, ne surmontent la crainte de la mort, que

que par celle du châtiment ; ce qui produit dans l'ame un nouveau genre de terreur, qui la rend comme ſtupide ; au lieu que les autres ſe preſentent aux coups avec délices, & banniſſent la crainte par une ſatisfaction, qui lui eſt ſupérieure.

Mais le Sanctuaire de l'honneur, de la réputation & de la vertu, ſemble être établi dans les Républiques & dans les païs où l'on peut prononcer le mot de patrie. A Rome, à Athenes, à Lacedemone, l'honneur payoit ſeul les ſervices les plus ſignalez. Une couronne de Chêne ou de Laurier ; une ſtatuë, un Eloge étoit une récompenſe immenſe pour une bataille gagnée, ou une Ville priſe

Là un homme qui avoit fait une belle action, ſe trouvoit ſuffiſamment récompenſé par cette action même. Il ne pouvoit voir un de ſes compatriotes, qu'il ne

ſentir le plaiſir d'être ſon bienfaiteur : il comptoit le nombre de ſes ſervices par celui de ſes Citoyens. Tout homme eſt capable de faire du bien à un homme : mais c'eſt reſſembler aux Dieux, que de contribuer au bonheur d'une Societé entiere.

Mais cette noble émulation ne doitelle point être entierement éteinte dans le cœur de vos Perſans, chez qui les emplois & les dignitez ne ſont que des attributs de la fantaiſie du Souverain ? La réputation & la vertu y ſont regardées comme imaginaires, ſi elles ne ſont accompagnées de la faveur du Prince, avec laquelle elles naiſſent, & meurent de même. Un homme qui a pour lui l'eſtime publique n'eſt jamais ſûr de ne pas être deshonoré demain : le voilà aujourd'hui General d'Armée, peut-être que le Prince le va faire ſon Cuiſinier, & qu'il n'aura plus à eſperer d'autre Eloge,

ge, que celui d'avoir fait un bon ragoût.

A Paris le 15. de la Lune de Gemmadi 2. 1715.

LETTRE LXXXVIII.

USBEK *au même.*

A Smirne.

DE cette passion générale que la Nation Françoise a pour la gloire, il s'est formé dans l'esprit des particuliers un certain je ne sçai quoi, qu'on apelle point d'honneur : c'est proprement le caractere de chaque profession : mais il est plus marqué chez les gens de guerre ; & c'est le point d'honneur par excélence. Il me seroit bien difficile de te faire sentir ce que c'est ; car nous n'en avons point précisement d'idée.

Autrefois les François, sur tout les Nobles, ne suivoient

guerres d'autres Loix, que celles de ce point d'honneur : elles régloient toute la conduite de de leur vie; & elles étoient si séveres, qu'on ne pouvoit sans une peine plus cruelle que la mort, je ne dis pas les enfraindre, mais en éluder la plus petite disposition.

Quand il s'agissoit de régler les differens, elles ne prescrivoient gueres qu'une maniere de décision, qui étoit le duel, qui tranchoit toutes les difficultez. Mais ce qu'il y avoit de mal, c'est que souvent le jugement se rendoit entre d'autres parties que celles qui y étoient interessées.

Pour peu qu'un homme fut connu d'un autre, il faloit qu'il entrât dans la dispute, & qu'il payât de sa personne comme s'il avoit été lui-même en colere. Il se sentoit toûjours honoré d'un tel choix, & d'une préference si flatteuse : & tel qui n'auroit pas voulu donner quatre pistoles à

un homme pour le ſauver de la potence, lui & toute ſa famille ; ne faiſoit aucune difficultez d'aller riſquer pour lui mille fois ſa vie.

Cette maniere de décider étoit aſſez mal imaginée : car de ce qu'un homme étoit plus adroit, ou plus fort qu'un autre ; il ne s'enſuivoit pas qu'il eût de meilleures raiſons.

Auſſi les Rois l'ont-ils défenduë ſous des peines très ſeveres : mais c'eſt en vain ; l'honneur qui veut toûjours régner, ſe révolte & il ne reconnoît point de Loix.

Ainſi les François ſont dans un état bien violent : car les mêmes Loix de l'honneur obligent un honnête homme de ſe vanger, quand il a été offenſé ; mais d'un autre côté la Juſtice le punit des plus cruelles peines lorſqu'il ſe vange. Si l'on ſuit les Loix de l'honneur, on périt ſur un échaffaut : ſi l'on ſuit celles de la Juſtice, on eſt banni pour jamais de

la Societé des hommes : Il n'y a donc que cette cruelle alternative, ou de mourir, ou d'être indigne de vivre.

A Paris le 18. *de la Lune de Gemmadi* 2. 1715.

LETTRE LXXXIX.

USBEK *à* RHEDI.

A Venise.

LE Monarque qui a si longtems régné n'est plus. * Il a bien fait parler des gens pendant sa vie ; tout le monde s'est tu à sa mort. Ferme & courageux dans ce dernier moment, il a paru ne ceder qu'au destin. Ainsi mourut le grand Cha-Abas, après avoir rempli toute la terre de son nom.

Ne crois pas que ce grand évenement n'ai fait faire ici que des réflexions morales. Chacun a pensé à ses affaires & à prendre ses

* Il mourut le 1. Septembre 1715.

avanta-

avantages dans ce changement. Le Roi arriere-petit fils du Monarque défunt n'ayant que cinq ans, un Prince son oncle a été déclaré Régent du Royaume.

Le feu Roi avoit fait un Testament, qui bornoit l'autorité du Régent. Ce Prince habile a été au Parlement, & y exposant tous les droits de sa naissance, il a fait casser la disposition du Monarque, qui voulant se survivre à lui-même, sembloit avoir prétendu régner encore après sa mort.

Les Parlemens ressemblent à ces ruïnes que l'on foule aux pieds; mais qui rapellent toûjours l'idée de quelque Temple fameux par l'ancienne Religion des Peuples. Ils ne se mêlent gueres plus que de rendre la Justice; & leur autorité est toûjours languissante, à moins que quelque conjoncture imprévûë ne vienne lui rendre la force & la vie. Ces grands Corps ont suivi le destin

des choses humaines : ils ont cedé au tems, qui détruit tout, à la corruption des mœurs, qui a tout affoibli ; à l'autorité suprême, qui a tout abbattu.

Mais le Régent, qui a voulu se rendre agréable au peuple, a paru d'abord respecter cette image de la liberté publique : & comme s'il avoit pensé à relever de terre le Temple & l'Idole ; il a voulu qu'on les regardât comme l'apui de la Monarchie, & le fondement de toute autorité légitime.

De Paris le 4. de la Lune de Rhegeb 1715.

LETTRE XC.

USBEK *à son frere* SANTON, *au Monastere de Casbin.*

JE m'humilie devant toi, sacré Santon, & je me prosterne : je regarde les vestiges de tes pieds, com-

comme la prunelle de mes yeux. Ta sainteté est si grande, qu'il semble que tu ayes le cœur de nôtre saint Prophete : tes austeritez étonnent le Ciel même : les Anges t'ont regardé du sommet de la gloire, & on dit : Comment est il encore sur la terre, puisque son Esprit est avec nous, & vole autour du trône, qui est soutenu par les nuées ?

Et comment ne t'honorerois-je pas, moi qui ai apris de nos Docteurs que les Dervis même infideles ont toûjours un caractere de Sainteté, qui les rend respectables aux vrais Croyans : & que Dieu s'est choisi dans tous les coins de la terre des ames plus pures que les autres, qu'il a separées du monde impie, afin que leurs mortifications & leurs prieres ferventes, suspendissent sa colere prête à tomber sur tant de peuples rebelles.

Les Chrétiens disent des merveilles

veilles de leurs premiers Santons, qui ſe refugierent à milliers dans les deſerts affreux de la Thebaïde, & eurent pour Chefs, Paul, Antoine & Pacome. Si ce qu'ils en diſent eſt vrai, leurs vies ſont auſſi pleines de prodiges, que celles de nos plus ſacrez Immaums. Ils paſſoient quelquefois dix ans entiers ſans voir un ſeul homme: mais ils habitoient la nuit & le jour avec des Démons: ils étoient ſans ceſſe tourmentez par ces Eſprits malins: ils les trouvoient au lit, ils les trouvoient à table, jamais d'azile contr'eux. Si tout ceci eſt vrai, Santon vénérable, il faudroit avoüer que perſonne n'auroit jamais vécu en plus mauvaiſe Compagnie.

Les Chrétiens ſenſez regardent toutes ces Hiſtoires comme une Allégorie bien naturelle, qui nous peut ſervir à nous faire ſentir le malheur de la condition humaine. En vain cherchons-

nous dans le Desert un état tranquille ; les tentations nous suivent toûjours : nos passions figurées par les Démons ne nous quittent point encore : ces monstres du cœur ; ces illusions de l'esprit ; ces vains fantômes de l'erreur & du mensonge, se montrent toûjours à nous pour nous seduire, & nous attaquent jusques dans les jeûnes, & les Cilices ; c'est-à-dire jusques dans nôtre force même.

Pour moi, Santon vénérable, je sçais que l'Envoyé de Dieu a enchaîné Satan, & l'à précipité dans les abîmes ; il a purifié la terre autrefois pleine de son empire, & l'a renduë digne du séjour des Anges & des Prophêtes.

A Paris le 9. de la Lune de Chabban 1715.



LET-

LETTRE XCI.

USBEK à RHEDI.

A Venise.

JE n'ai jamais oüi parler du Droit public qu'on n'ait commencé par rechercher soigneusement quelle est l'origine des Societez; ce qui me paroît ridicule. Si les hommes n'en formoient point; s'ils se quittoient, & se fuyoient les uns les autres; il faudroit en demander la raison, & chercher pourquoi ils se tiennent séparez: mais ils naissent tous liez les uns aux autres: un fils est né auprès de son pere, & il s'y tient: voilà la Societé, & la cause de la Societé.

Le Droit public est plus connu en Europe, qu'en Asie: cependant on peut dire que les passions des Princes; la patience des Peuples; la flatterie des Ecrivains, en

en ont corrompu tous les principes.

Ce Droit, tel qu'il eſt aujourd'hui, eſt une Science, qui aprend aux Princes juſqu'à quel point ils peuvent violer la juſtice, ſans choquer leurs interêts. Quel deſſein, Rhedi, de vouloir pour endurcir leur conſcience, mettre l'iniquité en ſyſtême; d'en donner des régles, d'en former des principes, & den tirer des conſequences!

La puiſſance illimitée de nos ſublimes Sultans, qui n'a d'autre régle qu'elle-même, ne produit pas plus de monſtres que cet Art indigne, qui veut faire plier la Juſtice, tout inflexible qu'elle eſt.

On diroit, Rhedi, qu'il y a deux Juſtices toutes differentes: l'une qui régle les affaires des particuliers, qui régne dans le Droit Civil: l'autre qui régle les differens, qui ſurviennent de peuple

à

à peuple, qui tirannise dans le Droit public, comme si le Droit public n'étoit pas lui-même un Droit Civil; non pas à la vérité d'un païs particulier, mais du monde.

Je t'expliquerai dans une autre Lettre mes pensées là-dessus.

A Paris le 1. de la Lune de Zilhagé 1716.

LETTRE XCII.

USBEK *au-même.*

Les Magistrats doivent rendre la Justice de Citoyen à Citoyen: chaque peuple la doit rendre lui-même de lui à un autre peuple. Dans cette seconde distribution de justice, on ne peut employer d'autres maximes que dans la premiere.

De peuple à peuple, il est rarement besoin de tiers pour juger, parce que les sujets de disputes sont presque toûjours clairs &

& faciles à terminer. Les intérêts de deux Nations ſont ordinairement ſi ſéparez, qu'il ne faut qu'aimer la juſtice pour la trouver ; on ne peut gueres ſe prévenir dans ſa propre cauſe.

Il n'en eſt pas de même des différens, qui arrivent entre particuliers. Comme ils vivent en Societé, leurs intérêts ſont ſi mêlez & ſi confondus : il y en a de tant de ſortes différentes, qu'il eſt néceſſaire qu'un tiers débroüille ce que la cupidité des parties cherche à obſcurcir.

Il n'y a que deux ſortes de guerres juſtes : les unes qui ſe font pour repouſſer un Ennemi qui attaque : les autres pour ſecourir un Allié qui eſt attaqué.

Il n'y auroit point de juſtice de faire la guerre pour des querelles particulieres du Prince, à moins que le cas ne fut ſi grave, qu'il méritât la mort du Prince, ou du peuple qui l'a commis.

Ainſi un Prince ne peut faire la guerre, parce qu'on lui aura refuſé un honneur qui lui eſt dû, ou parce qu'on aura eu quelque procédé peu convenable à l'égard de ſes Ambaſſadeurs, & autres choſes pareilles ; non plus qu'un particulier ne peut tuer celui qui lui refuſe le pas. La raiſon en eſt que comme la déclaration de guerre doit être une acte de Juſtice, dans laquelle il faut toûjours que la peine ſoit proportionnée à la faute ; il faut voir ſi celui à qui on déclare la guerre, mérite la mort. Car faire la guerre à quelqu'un, c'eſt vouloir le punir de mort.

Dans le Droit public l'acte de Juſtice le plus ſevere, c'eſt la guerre ; puiſque ſon but eſt la deſtruction de la Société.

Les repreſailles ſont du ſecond degré. C'eſt une Loy que les Tribunaux n'ont pû s'empêcher d'obſerver, de meſurer la peine par le crime. Un

Un troisiéme acte de Justice, est de priver un Prince des avantages qu'il peut tirer de nous, proportionnant toûjours la peine à l'offense.

Le quatriéme acte de Justice, qui doit être le plus fréquent, est la renonciation à l'alliance du peuple, dont on a à se plaindre. Cette peine répond à celle du bannissement établie dans les Tribunaux, qui retranche les coupables de la Société. Ainsi un Prince, à l'alliance duquel nous renonçons, est retranché par là de nôtre Société, & n'est plus un de nos membres.

On ne peut pas faire de plus grand affront à un Prince, que de renoncer à son alliance, ni lui faire de plus grand honneur que de la contracter. Il n'y a rien parmi les hommes, qui leur soit plus glorieux, & même plus utile, que d'en voir d'autres toûjours attentifs à leur conservation.

Mais pour que l'alliance nous lie, il faut qu'elle soit juste : Ainsi une alliance faite entre deux Nations pour en oprimer une troisiéme n'est pas légitime, & on peut la violer sans crime.

Il n'est pas même de l'honneur & de la dignité du Prince, de s'allier avec un Tyran. On dit qu'un Monarque d'Egypte fit avertir le Roi de Samos de sa cruauté & de sa tyrannie ; & le somma de s'en corriger : comme il ne le fit pas, il lui envoya dire qu'il renonçoit à son amitié, & à son alliance.

Le Droit de Conquête n'est point un Droit. Une Société ne peut être fondée que sur la volonté des Associez : si elle est détruite par la Conquête, le peuple redevient libre : il n'y a plus de nouvelle Société, & si le vainqueur en veut former, c'est une tyrannie.

A l'égard des Traitez de Paix, ils ne sont jamais légitimes, lorsqu'ils

qu'ils ordonnent une cession, ou dédommagement plus considérable que le dommage causé : autrement c'est une pure violence, contre laquelle on peut toûjours revenir ; à moins que pour ravoir ce qu'on a perdu, on ne soit obligé de se servir de moyens si violens, qu'il en arrive un mal plus grand que le bien que l'on en doit retirer.

Voilà, cher Rhedi, ce que j'appelle le Droit public ; voilà le Droit des gens, où plûtôt celui de la raison.

De Paris le 4. de la Lune de Zilbazé 1716.

LETTRE XCIII.

LE PREMIER EUNUQUE à USBEK.

A Paris.

IL est arrivé ici beaucoup de femmes jaunes du Royaume de Visapour : j'en ai acheté une pour

pour ton frere le Gouverneur de Mazenderan, qui m'envoya il y a un mois son commandement sublime & cent Tomans.

Je me connois en femmes d'autant mieux qu'elles ne me surprennent pas, & qu'en moi les yeux ne sont point troublez par les mouvemens du cœur.

Je n'ai jamais vû de beauté si réguliere & si parfaite : ses yeux brillans portent la vie sur son *visage*, & releve l'éclat d'une couleur qui pouroit effacer tous les charmes de la Circassie.

Le premier Eunuque d'un Négociant d'Ispahan la marchandoit avec moi : mais elle se déroboit dédaigneusement à ses regards, & sembloit chercher les miens, comme si elle avoit voulu me dire qu'un vil Marchand n'étoit pas digne d'elle, & qu'elle étoit destinée à un plus illustre époux.

Je te l'avouë, je sens dans moi-même une joye secrette, quand je

je pense aux charmes de cette belle personne : il me semble que je la vois entrer dans le Serrail de ton frére : je me plais à prévoir l'étonnement de toutes ces femmes : la douleur impérieuse des unes ; l'affliction muette, mais plus douloureuse des autres ; la consolation maligne de celles qui n'espérent plus rien, & l'ambition irritée de celles qui espérent encore.

Je vais d'un bout du Royaume à l'autre faire changer tout un Serrail de face : que de passions je vais émouvoir ! Que de craintes & de peines je prépare.

Cependant dans le trouble du dedans, le dehors ne sera pas moins tranquille : les grandes révolutions seront cachées dans le fond du cœur ; les chagrins seront devorez, & les joyes contenuës : l'obéïssance ne sera pas moins exacte, & les régles moins infléxibles : la douceur

toujours

toûjours contrainte de paroître, ſortira du fond même du deſeſpoir.

Nous remarquons que plus nous avons de femmes ſous nos yeux, moins elles nous donnent d'embarras. Une plus grande néceſſité de plaire, moins de facilité de s'unir, plus d'exemples de ſoumiſſion : tout cela leur forme des chaînes : les unes ſont ſans ceſſe attentives ſur les démarches des autres : il ſemble que de concert avec nous elles travaillent à ſe rendre plus dépendantes : elles font preſque la moitié de nôtre office, & nous ouvrent les yeux quand nous les fermons. Que dis-je ; elles irritent ſans ceſſe le Maître contre leurs rivales, & elles ne voyent pas combien elles ſe trouvent près de celles qu'on punit.

Mais tout cela, magnifique Seigneur, tout cela n'eſt rien ſans la preſence du maître. Que pouvons-nous faire avec ce vain fantôme,

tôme, d'une autorité qui ne se communique jamais toute entiere ? Nous ne representons que foiblement la moitié de toi même : nous ne pouvons que leur montrer une odieuse sévérité. Toi tu tempére la crainte par les espérances; plus absolu quand tu caresse, que tu ne l'est quand tu menace.

Reviens-donc, magnifique Seigneur, reviens dans ces lieux porter par tout les marques de ton Empire. Viens adoucir des passions desespérées : viens ôter tout prétexte de faillir : viens apaiser l'amour qui murmure, & rendre le devoir même aimable : viens enfin soulager tes fidéles Eunuques d'un fardeau qui s'apesantit chaque jour.

Du Serrail d'Ispahan le 8. *de la Lune de Zilhagé* 1716.

LETTRE XCIV

USBEK à HASSEIN DERVIS de la Montagne de Jaron

O Toi, sage Dervis, dont l'esprit curieux brille de tant de connoissances ; écoute ce que je te vais dire.

Il y a ici des Philosophes, qui à la verité n'ont point atteint jusqu'au faîte de la sagesse Orientale : ils n'ont point été ravis jusqu'au trône lumineux ; ils n'ont ni entendu les paroles ineffables, dont les concerts des Anges retentissent, ni senti les formidables accez d'une fureur divine : mais laissez à eux-mêmes, privez des saintes merveilles, ils suivent dans le silence les traces de la raison humaine.

Tu ne sçaurois croire jusqu'où ce Guide les a conduits. Ils ont dé-

débroüillé le Chaos, & ont expliqué par une méchanique simple, l'ordre de l'Architecture Divine. l'Auteur de la nature a donné du mouvement à la matiere: il n'en a pas falu davantage pour produire cette prodigieuse varieté d'effets, que nous voyons dans l'Univers.

Que les Légiflateurs ordinaires nous proposent des Loix, pour régler les Societez des hommes; des Loix aussi sujettes au changement, que l'esprit de ceux qui les proposent, & des peuples qui les observent: ceux-ci ne nous parlent que des Loix generales, immuables, éternelles, qui s'observent sans aucune exception, avec un ordre, une régularité & une promptitude infinie; dans l'immensité des espaces.

Et que crois-tu, homme Divin, que soient ces Loix? Tu t'imagine peut-être qu'entrant

dans le Conseil de l'Eternel, tu vas être étonné par la sublimité des misteres: tu renonce par avance à comprendre : tu ne te propose que d'admirer.

Mais tu changeras bien-tôt de pensée : elles n'éblouïssent point par un faux respect : leur simplicité les a faites long-tems méconnoître : & ce n'est qu'après bien des réflexions, qu'on en a connu toute la fecondité & toute l'étenduë.

La premiere est, que tout Corps tend à décrire une ligne droite ; à moins qu'il ne rencontre quelque obstacle qui l'en détourne : & la seconde qui n'en est qu'une suite ; c'est que tout Corps qui tourne autour d'un centre, tend à s'en éloigner ; parce que plus il en est loin, plus la ligne qu'il d'écrit, aproche de la ligne droite.

Voilà, sublime Dervis, la clef de la nature. Voilà des principes fe-

féconds, dont on tire des conséquences à perte de vûë, comme je te le ferai voir dans une Lettre particuliere.

La reconnoiſſance de cinq ou ſix véritez a rendu leur Philoſophie pleine de miracles, & leur a fait faire plus de prodiges & de merveilles, que tout ce qu'on nous raconte de nos Saints Prophetes.

Car enfin je ſuis perſuadé qu'il n'y a aucun de nos Docteurs, qui n'eût été embaraſſé, ſi on lui eût dit de peſer dans une balance tout l'air qui eſt autour de la terre; ou de meſurer toute l'eau, qui tombe chaque année ſur ſa ſurface; & qui n'eût penſé plus de quatre fois, avant de dire combien de lieuës le ſon fait dans une heure; & quel tems un rayon de lumiere employe à venir du Soleil à nous? Combien de toiſes il y a d'ici à Saturne? Quelle eſt la courbe ſelon laquelle un Vaiſ-

ſeau doit être taillé, pour être le meilleur voilier qu'il ſoit poſſible.

Peut-être que ſi quelqu'homme Divin avoit orné les ouvrages de ces Philoſophes de paroles hautes & ſublimes ; s'il y avoit mêlé des figures hardies, & des Allégories myſterieuſes ; il auroit fait un bel ouvrage, qui n'auroit cedé qu'au Saint Alcoran.

Cependant s'il te faut dire ce que je penſe : je ne m'accommode gueres du ſtile figuré. Il y a dans nôtre Alcoran un grand nombre de choſes pueriles, qui me paroiſſent toûjours telles ; quoi qu'elles ſoient relevées par la force & la vie de l'expreſſion : il ſemble d'abord que les Livres inſpirez ne ſont que les idées divines renduës en langage humain : au contraire dans nos Livres Saints, on trouve le langage de Dieu & les idées des hommes ; comme ſi

par

par un admirable caprice, Dieu y avoit dicté les paroles, & que l'homme eût fourni les pensées.

Tu diras peut-être, que je parle trop librement de ce qu'il y a de plus saint parmi nous ; tu croiras que c'est le fruit de l'indépendance, où l'on vit dans ce païs. Non, graces au Ciel, l'esprit n'a pas corrompu le cœur ; & tandis que je vivrai, Hali sera mon Prophete.

A Paris le 15. de la Lune de Chahban 1716.

LETTRE XCV.

USBEK à IBBEN

A Smirne.

IL n'y a point de païs au monde, où la fortune soit si inconstante que dans celui-ci. Il arrive tous

les dix ans des révolutions, qui précipitent le riche dans la misere, & enlevent le pauvre avec des aîles rapides, au comble des richesses. Celui-ci est étonné de sa pauvreté; celui-là l'est de son abondance. Le nouveau riche admire la sagesse de la Providence: le pauvre, l'aveugle fatalité du destin.

Ceux qui levent les tributs nagent au milieu des tresors: parmi eux il y a peu de Tantales. Ils commencent pourtant ce métier par la derniere misere: ils sont méprisez comme de la bouë, pendant qu'ils sont pauvres: quand ils sont riches, on les estime assez: aussi ne négligent-ils rien pour acquerir de l'estime.

Ils sont à present dans une situation bien terrible. On vient d'établir une Chambre qu'on apelle de Justice, parce qu'elle va leur ravir tout leur bien. Ils

ne peuvent ni détourner ni cacher leurs effets; car on les oblige de les déclarer au juste sous peine de la vie : ainsi on les fait passer par un défilé bien étroit ; je veux dire entre la vie & leur argent. Pour comble de fortune, il y a un Ministre connu par son esprit, qui les honore de ses plaisanteries, & badine sur toutes les déliberations du Conseil. On ne trouve pas tous les jours des Ministres disposez à faire rire le Peuple ; & l'on doit sçavoir bon gré à celui-ci, de l'avoir entrepris.

Le Corps des Laquis est plus respectable en France qu'ailleurs ; c'est un seminaire de grands Seigneurs ; il remplit le vuide des autres Etats. Ceux qui le composent prennent la place des grands malheureux, des Magistrats ruïnez, des Gentilhommes tuez dans les fureurs de la guerre : & quand ils ne peuvent pas supléer par eux-mêmes ; ils relevent

toutes les grandes Maiſons par le moyen de leurs filles, qui ſont comme une eſpece de fumier, qui engraiſſe les terres montagneuſes & arides.

Je trouve, Ibben, la Providence admirable dans la maniere dont elle a diſtribué les richeſſes: ſi elle ne les avoit accordées qu'aux gens de bien, on ne les auroit pas aſſez diſtinguées de la vertu, & on n'en auroit plus ſenti tout le néant. Mais. Mais quand on examine qui ſont les gens, qui en ſont les plus chargez: à force de mépriſer les riches, on vient enfin a mépriſer les richeſſes.

A Paris le 26. de la Lune de Maharram 1717.

LET-

LETTRE XCVI.

RICA à RHEDI.

A Venise.

JE trouve les caprices de la mode chez les François étonnant. Ils ont oublié comment ils étoient habillez cet Eté : ils ignorent encore plus comment ils le seront cet Hiver ; mais sur tout on ne sçauroit croire, combien il en coûte à un mari, pour mettre sa femme à la mode.

Que me serviroit de te faire une description exacte de leur habillement & de leurs parures ? Une Mode nouvelle viendroit détruire tout mon ouvrage, comme celui de leurs ouvriers ; & avant que tu n'eusses reçû ma Lettre, tout seroit changé.

Une femme qui quitte Paris, pour aller passer six mois à la Cam-

Campagne, en revient aussi antique que si elle s'y étoit oubliée trente ans. Le fils méconnoit le portrait de sa mere ; tant l'habit avec lequel elle est peinte, lui paroît étranger : il s'imagine que c'est quelque Amériquaine qui y est representée, ou que le Peintre à voulu exprimer quelqu'une de ses fantaisies.

Quelquefois les Coëffures montent insensiblement, & une révolution les fait descendre tout à coup : il a été un tems que leur hauteur immense mettoit le visage d'une femme au millieu d'elle-même. Dans un autre c'étoit les pieds, qui occupoient cette place : les talons faisoient un piedestal, qui les tenoit en lair. Qui pouroit le croire ? Les Architectes ont été souvent obligez de hausser, de baisser, & d'élargir les portes, selon que les parures des femmes exigeoient d'eux ce changement ; & les régles de leur

Art ont été asservies à ces fantaisies. On voit quelquefois sur un visage une quantité prodigieuse de mouches ; & elles disparoissent toutes le lendemin. Autrefois les femmes avoient de la taille, & des dents : aujourd'hui il n'en est pas question. Dans cette changeante Nation, quoi qu'en dise le Critique ; les filles se trouvent autrement faites que leurs meres

Il en est des manieres & de la façon de vivre, comme des modes : les François changent de mœurs selon l'âge de leur Roi. Le Monarque pouroit même parvenir à rendre la Nation grave, s'il l'avoit entrepris. Le Prince imprime le caractere de son esprit à la Cour, la Cour à la Ville, la Ville aux Provinces. L'ame du Souverain est un moule, qui donne la forme à toutes les autres.

A Paris le 8. de la Lune de Saphar 1. 1717.

LETTRE CXVII.

RICA *au même.*

JE te parlois l'autre jour de l'inconstance prodigieuse des François sur leurs modes. Cependant il est inconcevable à quel point ils en sont entêtez ; c'est la régle avec laquelle ils jugent de tout ce qui se fait chez les autres Nations : ils y rapellent tout : ce qui est étranger leur paroit toûjours ridicule. Je t'avouë que je ne sçaurois gueres ajuster cette fureur pour leurs coûtumes, avec l'inconstance, avec laquelle ils en changent tous les jours.

Quand je te dis qu'ils méprisent tout ce qui est étranger ; je ne te parle que des bagatelles : Car sur les choses importantes, ils semblent s'être méfiez d'eux-mêmes

mêmes, jusqu'à se dégrader. Ils avoüent de bon cœur que les autres Peuples sont plus sages, pourvû qu'on convienne qu'ils sont mieux vétus. Ils veulent bien s'assujettir aux Loix d'une Nation rivale, pourvû que les Perruquiers François décident en Législateurs sur la forme des perruques étrangeres. Rien ne leur paroît si beau que de voir le goût de leurs Cuisiniers régner du Septentrion au Midi ; & les ordonnances de leurs Coeffeuses portées dans toutes les toilettes de l'Europe.

Avec ces nobles avantages, que leur importe que le Bon Sens leur vienne d'ailleurs, & qu'ils ayent pris de leurs voisins tout ce qui concerne le Gouvernement Politique & Civil ?

Qui peut penser qu'un Royaume le plus ancien & le plus puissant de l'Europe, soit gouverné depuis plus de dix siécles par des

Loix

Loix, qui ne ſont pas faites pour lui ? Si les François avoient été conquis, ceci ne ſeroit pas difficile à comprendre : Mais ils ſont les Conquerans.

Ils ont abandonné les Loix anciennes, faites par leurs premiers Rois dans les Aſſemblées generales de la Nation : & ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que les Loix Romaines qu'ils ont pris à la place, étoient en partie faites, & en partie rédigées par des Empereurs contemporains de leurs Légiſlateurs.

Et afin que l'acquiſition fut entiere, & que tout le Bon Sens leur vint d'ailleurs, ils ont adopté toutes les Conſtitutions des Papes, & en ont fait une nouvelle partie de leur Droit ; nouveau genre de ſervitude.

Il eſt vrai que dans les derniers tems on a rédigé par écrit quelques Statuts des Villes & des Provinces ; mais ils ſont preſ-

que tous pris du Droit Romain.

Cette abondance de Loix adoptées, & pour ainsi dire naturalisées, est si grande, qu'elle accable également la Justice, & les Juges. Mais ces volumes de Loix ne sont rien en comparaison de cette armée effroyable de Glossateurs, de Commentateurs, de Compilateurs ; gens aussi foibles par le peu de justesse de leur esprit, qu'ils sont forts par leur nombre prodigieux.

Ce n'est pas tout. Ces Loix étrangeres ont introduit des formalitez, qui sont la honte de la Raison humaine. Il seroit assez difficile de décider, si la forme s'est renduë plus pernicieuse, lors qu'elle est entrée dans la Jurisprudence, ou lorsqu'elle s'est logée dans la Médecine : si elle a fait plus de ravages sous la Robe d'un Jurisconsulte, que sous le large chapeau d'un Medecin ;

& si dans l'une elle a plus ruïné de gens, qu'elle n'en a tué dans l'autre.

A Paris le 12. de la Lune de Saphar 1717.

LETTRE XCVIII.

USBEK. *à A***.*

On parle toûjours ici de la Constitution. J'entrai l'autre jour dans une maison, où je vis d'abord un gros homme avec un teint vermeil, qui disoit d'une voix forte : J'ai donné mon Mandement : je n'irai point répondre à tout ce que vous dites: mais lisez-le ce Mandement. ; & vous verrez que j'y ai résolu tous vos doutes. Il m'a falu bien suer pour le faire, dit-il, en portant la main sur le front : j'ai eu besoin de toute ma Doctrine, & il m'a

m'a fallu lire bien des Auteurs Latins. Je le crois, dit un homme qui se trouva à, car c'est un bel Ouvrage; & je défie ce Jesuite, qui vient si souvent vous voir d'en faire un meilleur. Et bien lisez-le donc, reprit-il, & vous serez plus instruit sur ces matieres dans un quart d'heure, que si je vous en avois parlé deux heures. Voilà comme il évitoit d'entrer en conversation, & de commettre sa suffisance. Mais comme il se vit pressé, il fut obligé de sortir de ses retranchemens; & il commença à dire Theologiquement force sotises, soutenu d'un Dervis, qui les lui rendoit très respectueusement. Quand deux hommes qui étoient là lui nioient quelque principe; il disoit d'abord; cela est certain, nous l'avons jugé ainsi, & nous sommes des Juges infaillibles. Et comment lui dis-je pour lors, êtes-vous des Juges infaillibles? Ne

voyez-vous pas, reprit-il, que le St. Esprit nous éclaire ? Cela est heureux, lui répondis-je ; car de la maniere dont vous avez parlé tout aujourd'hui ; je reconnois que vous avez grand besoin d'être éclairé.

A Paris le 18. de la Lune de Rebiab I. 1717.

Fin du second Tome.

LETTRES PERSANES.

NOUVELLE EDITION.

TOME TROISIE'ME.



A LONDRES.

M DCC XXXV.

LETTRES PERSANES.

LETTRE XCIX.

USBEK à IBBEN.

A Smirne.

LES plus puissans Etats de l'Europe sont ceux de l'Empereur, des Rois de France, d'Espagne, & d'Angleterre. L'Italie, & une grande partie de l'Allemagne, sont partagées en un nombre infini de petits Etats, dont les Princes sont, à proprement parler, les Martirs de la Souveraineté. Nos glorieux Sultans ont plus de femmes, que la plûpart de ces Princes n'ont de

Sujets. Ceux d'Italie, qui ne sont pas si unis, sont plus à plaindre: leurs Etats sont ouverts comme des Caravanserais, où ils sont obligez de loger les premiers qui viennent: il faut donc qu'ils s'attachent aux grands Princes, & leur fassent part de leur frayeur, plûtôt que de leur amitié.

La plûpart des Gouvernemens d'Europe sont Monarchiques, ou plûtôt sont ainsi appellez; car je ne sçai pas s'il y en a jamais eu véritablement de tels: au moins est-il impossible qu'ils ayent subsisté long-tems: c'est un Etat violent qui degénere toûjours en Despotisme, ou en Republique: La puissance ne peut jamais être également partagée entre le Peuple, & le Prince: l'équilibre est trop difficile à garder: il faut que le pouvoir diminue d'un côté, pendant qu'il augmente de l'autre: mais l'avantage

rage est ordinairement du côté du Prince, qui est à la tête des Armées.

Aussi le pouvoir des Rois d'Europe est-il bien grand, & on peut dire qu'ils l'ont tel qu'ils le veulent : mais ils ne l'exercent point avec tant d'étenduë, que nos Sultans : premierement, parce qu'ils ne veulent point choquer les mœurs, & la Religion des Peuples. Secondement, parce qu'il n'est pas de leur interêt de le porter si loin.

Rien ne rapproche plus les Princes de la condition de leurs Sujets, que cet immense pouvoir, qu'ils exercent sur eux : rien ne les soumet plus aux revers, & aux caprices de la fortune.

L'usage où ils sont de faire mourir tous ceux qui leur déplaisent, au moindre signe qu'ils font, renverse la proportion, qui doit être entre les fautes &

les peines, qui eſt comme l'ame des Etats, & l'harmonie des Empires; & cette proportion ſcrupuleuſement gardée par les Princes Chrétiens, leur donne un avantage infini ſur nos Sultans.

Un Perſan qui par imprudence, ou par malheur s'eſt attiré la diſgrace du Prince, eſt ſûr de mourir : la moindre faute, ou le moindre caprice le met dans cette néceſſité. Mais s'il avoit attenté à la vie de ſonverain; s'il avoit voulu livrer ſes places aux Ennemis, il en ſeroit auſſi quitte pour perdre la vie : il ne court donc pas plus de riſque dans ce dernier cas, que dans le premier.

Auſſi dans la moindre diſgrace & ne voyant rien de pis; il ſe porte naturellement à troubler l'Etat, & a conſpirer contre le Souverain, ſeule reſſource qui lui reſte.

Il n'en eſt pas de même des Grands d'Europe, à qui la diſgrace n'ôte rien, que la bienveillance

veillance & la faveur : ils se retirent de la Cour, & ne songent qu'à joüir d'une vie tranquille, & des avantages de leur naissance. Comme on ne les fait gueres périr que pour le crime de Leze-Majesté ; ils craignent d'y tomber par la considération de ce qu'ils ont à perdre, & du peu qu'ils ont à gagner : ce qui fait qu'on voit peu de révoltes & peu de Princes morts d'une mort violente.

Si dans cette autorité illimitée qu'ont nos Princes, ils n'aportoient pas tant de précaution pour mettre leur vie en sûreté ; ils ne vivroient pas un jour : & s'ils n'avoient pas à leur solde un nombre innombrable de troupes, pour tyranniser le reste de leurs Sujets ; leur Empire ne subsisteroit pas un mois.

Il n'y a que quatre ou cinq siécles qu'un Roi de France prit des Gardes contre l'usage de ces tems

là pour se garantir des assassins, qu'un petit Prince d'Asie avoit envoyez pour le faire périr : jusques-là les Rois avoient vécu tranquilles au millieu de leurs Sujets, comme des Peres au milieu de leurs Enfans.

Bien loin que les Rois de France puissent de leur propre mouvement ôter la vie à un de leurs Sujets, comme nos Sultans ; ils portent au contraire toûjours avec eux la grace de tous les Criminels : il suffit qu'un homme ait été assez heureux pour voir l'auguste visage de son Prince, pour qu'il cesse d'être indigne de vivre. Ces Monarques sont comme le Soleil, qui porte par tout la chaleur & la vie.

A Paris le 8. de la Lune de Rebiab 2. 1717.

LETTRE C.

USBEK *au même.*

POur ſuivre l'idée de ma derniere Lettre, voici à peu près ce que me diſoit l'autre jour un Européen aſſez ſenſé.

Le plus mauvais parti que les Princes d'Aſie ayent pû prendre, c'eſt de ſe cacher comme ils font. Ils veulent ſe rendre plus reſpectables, mais ils font reſpecter la Royauté, & non pas le Roi ; & attachent l'eſprit des Sujets à un certain Trône, & non pas à une certaine perſonne.

Cette puiſſance inviſible, qui gouverne, eſt toûjours la même pour le Peuple. Quoique dix Rois, qu'il ne connoît que de nom, ſe ſoient égorgez l'un après l'autre, il ne ſent aucune difference : c'eſt comme s'il avoit été gouverné ſucceſſivement par des Eſprits.

Si le détéstable Parricide de nôtre grand Roi Henri IV. avoit porté ce coup sur un Roi des Indes; Maître du Sceau Royal, & d'un tresor immense, qui auroit semblé amassé pour lui; il auroit pris tranquillement les rênes de l'Empire, sans qu'un seul homme eût pensé à reclamer son Roi, sa famille, & ses enfans.

On s'étonne de ce qu'il n'y a presque jamais de changement dans le Gouvernement des Princes d'Orient: & d'où vient cela? si ce n'est de ce qu'il est tyrannique, & affreux.

Les Changemens ne peuvent être faits que par le Prince, ou par le Peuple: mais là, les Princes n'ont garde d'en faire, parce que dans un si haut degré de puissance, ils ont tout ce qu'ils peuvent avoir; s'ils changeoient quelque chose, ce ne pourroit être qu'à leur préjudice.

Quant aux Sujets, si quelqu'un d'eux

d'eux forme quelque résolution, il ne sçauroit l'executer sur l'Etat : il faudroit qu'il contrebalançât tout à-coup une puissance redoutable, & toûjours unique : le tems lui manque comme les moyens : mais il n'a qu'à aller à la source de ce pouvoir ; & il ne lui faut qu'un bras, & qu'un instant.

Le meurtrier monte sur le Trône, pendant que le Monarque en descend, tombe, & va expirer à ses pieds.

Un Mécontent en Europe songe à entretenir quelque intelligence secrette ; se jetter chez les Ennemis ; à se saisir de quelque place ; à exciter quelques vains murmures parmi les Sujets. Un Mecontent en Asie va droit au Prince, étonne, frape, renverse ; il en efface jusqu'à l'idée, dans un instant l'Esclave & le Maître, dans un instant Usurpateur & légitime.

Malheureux le Roi qui n'a qu'une tête il semble ne réünir sur elle toute sa puissance, que pour indiquer au premier ambitieux l'endroit où il la trouvera toute entiere.

A Paris le 17. de la Lune de Rabiab 2. 1717.

LETTRE CI.

Au même.

TOus les Peuples d'Europe ne sont pas également soumis à leurs Princes : par exemple, l'humeur impatiente des Anglois ne laisse gueres à leur Roi le tems d'apesantir son autorité : la soumission : & l'obéïssance sont les vertus, dont ils se piquent le moins. Ils disent là-dessus des choses bien extraordinaires. Selon eux il n'y a qu'un lien qui puisse attacher les hommes, qui est celui de la gratitude : un mari, une fem-

femme, un pere & un fils, ne ſont liez entr'eux que par l'amour qu'ils ſe portent, ou par les bienfaits qu'ils ſe procurent : & ces motifs divers de reconnoiſſance : ſont l'origine de tous les Royaumes, & de toutes les Societez.

Mais ſi un Prince bien loin de faire vivre ſes Sujets heureux veut les accabler & les détruire ; le fondement de l'obéïſſance ceſſe ; rien ne les lie, rien ne les attache à lui ; & ils rentrent dans leur liberté naturelle. Ils ſoutiennent que tout pouvoir ſans bornes ne ſçauroit être légitime, parce qu'il n'a jamais pû avoir d'origine légitime. Car nous ne pouvons pas, diſent ils, donner à un autre plus de pouvoir ſur nous, que nous n'en avons nous mêmes : or nous n'avons pas ſur nous mêmes un pouvoir ſans bornes : par exemple, nous ne pouvons pas nous ôter la vie : perſonne n'a donc, concluent-ils, ſur la terre un tel pouvoir.

Le

Le Crime de Leze-Majesté n'est autre chose, selon eux, que le crime que le plus foible commet contre le plus fort, en lui desobéïssant, de quelque maniere qu'il lui désobéïsse. Aussi le peuple d'Angleterre, qui se trouva le plus fort contre un de leurs Rois, déclara-t'il que c'est un crime de Leze Majesté à un Prince de faire la guerre à ses Sujets. Ils ont donc grande raison quand ils disent que le Précepte de leur Alcoran, qui ordonne de se soumettre aux Puissances, n'est pas bien difficile à suivre, puisqu'il leur est impossible de ne le pas observer ; d'autant que ce n'est pas au plus vertueux, qu'on les oblige de se soumettre, mais à celui qui est le plus fort.

Les Anglois disent qu'un de leurs Rois, qui avoit vaincu & pris prisonnier un Prince, qui s'étoit revolté, & lui disputoit la Couronne ; ayant voulu lui re-

prôcher ſon infidelité & ſa perfidie : Il n'y a qu'un moment, dit le Prince infortuné, qu'il vient d'être décidé lequel de nous deux eſt le traître.

Un uſurpateur déclare rebelles tous ceux qui n'ont point oprimé la Patrie comme lui : & croyant qu'il n'y a pas de Loix là où il ne voit point de Juges, il fait reverer comme des Arrêts du Ciel, les caprices du hazard ; & de la fortune.

A Paris le 20. de la Lune de Rebiab 2. 1717.

LETTRE CII.

RHEDI à USBEK.

A Paris.

TU m'as beaucoup parlé dans une de tes Lettres des Sciences & de Arts cultivez en Occident : tu me vas regarder comme un barbare : mais je ne ſçais ſi l'utilité,

tilité, que l'on en tire, dédommage les hommes du mauvais usage que l'on en fait tous les jours.

J'ai oüi dire que la seule invention des bombes avoit ôté la liberté à tous les Peuples d'Europe. Les Princes ne pouvant plus confier la garde des places aux Bourgeois, qui à la premiere bombe se seroient rendus, ont eu un prétexte pour entretenir de gros corps de troupes réglées, avec lesquelles ils ont dans la suite oprimé leurs Sujets.

Tu sçais que depuis l'Invention de la poudre, il n'y a plus de place imprenable: c'est-à-dire, Usbek, qu'il n'y a plus d'Azile sur la terre contre l'injustice, & la violence.

Je tremble toûjours qu'on ne parvienne à la fin à découvrir quelque secret qui fournisse une voye plus abregée pour faire périr les hommes, détruire les Peu-

Peuples & les Nations entieres.

Tu as lû les Historiens ; fais-y bien attention, presque toutes les Monachies n'ont été fondées que sur l'ignorance des Arts, & n'ont été détruites parce qu'on les a trop cultivez. L'ancien Empire de Perse peut nous en fournir un exemple domestique.

Il n'y a pas long-tems que je suis en Europe : mais j'ai oüi parler à des gens sensez des ravages de la Chimie ; il semble que ce soit un quatriéme fleau, qui ruïne les hommes, & les détruit en détail, mais continuellement ; tandis que la guerre, la peste, la famine, les détruisent en gros ; mais par intervalles.

Que nous a servi l'invention de la Boussolle, & la découverte de tant de Peuples, qu'à nous communiquer leurs maladies, plûtôt que leurs richesses ? L'or & l'argent avoient été établis par une

une convention générale, pour être le prix de toutes les marchandises, & un gage de leur valeur, par la raison que ces métaux étoient rares & inutiles à tout autre usage : que nous importoit-il donc qu'ils devinssent plus communs? Et que pour marquer la valeur d'une denrée, nous eussions deux ou trois signes au lieu d'un? Cela n'en étoit que plus incommode.

Mais d'un autre côté cette invention a été bien pernicieuse aux païs qui ont été découverts. Les Nations entieres ont été détruites ; & les hommes qui ont échapé à la mort, ont été réduits à une servitude si rude, que le recit en a fait fremir les Musulmans.

Heureuse l'ignorance des enfans de Mahomet! aimable simplicité si chérie de nôtre Saint Prophête, vous me rapellez toûjours la naïveté des anciens tems,

& la tranquillité qui régnoit dans le cœur de nos premieres peres !

De Venise le 2. de la Lune de Rhamazan 1717.

LETTRE CIII.

USBEK à RHEDI.

A Venise.

OU tu ne pense pas à ce que tu dis, ou bien tu fais mieux que tu ne pense. Tu as quitté ta Patrie pour t'instruire, & tu méprise toute instruction : tu viens pour te former dans un païs, où l'on cultive les beaux Arts ; & tu les regardes comme pernicieux. Te le dirai-je, Rhedi ? Je suis plus d'accord avec toi, que tu ne l'és avec toi-même.

As-tu bien refléchi à l'état barbare & malheureux, où nous entraîneroit la perte des Arts ? Il n'est pas nécessaire de se l'imaginer, on peut le voir. Il y a enco-

re des peuples ſur la terre, chez leſquels un ſinge paſſablement inſtruit pourroit vivre avec honneur : il s'y trouveroit à peu prés à la portée des autres habitans : on ne lui trouveroit point l'eſprit ſingulier, ni le caractére bizarre : il paſſeroit tout comme un autre ; & ſeroit diſtingué même par ſa gentilleſſe.

Tu dis que les fondateurs des Empires ont preſque tous ignoré les Arts. Je ne te nie pas que des Peuples barbares n'ayent pû comme des torrens impétueux, ſe répandre ſur la terre, & couvrir de leurs Armées féroces les Royaumes les mieux policez : mais prends-y garde, ils ont apris les Arts, ou les ont fait exercer aux Peuples vaincus ; ſans cela leur puiſſance auroit paſſé comme le bruit du tonnerre, & des tempêtes.

Tu crains, dis-tu, que l'on n'invente quelque maniere de deſtru-

destruction plus cruelle que celle qui est en usage. Non, si une si fatale invention venoit à se découvrir; elle seroit bien-tôt prohibée par le droit des gens ; & le consentement unanime des Nations enseveliroit cette découverte : il n'est point de l'intérêt des Princes de faire des Conquêtes par de pareilles voyes : ils cherchent des Sujets, & non pas des terres.

Tu te plains de l'invention de la poudre, & des bombes ; tu trouve étrange qu'il n'y ait plus de place imprenables : c'est à dire que tu trouve étrange que les guerres soient aujourd'hui terminées plûtôt qu'elles ne l'étoient autrefois.

Tu dois avoir remarqué en lisant les Histoires, que depuis l'invention de la poudre, les batailles sont beaucoup moins sanglantes qu'elles ne l'étoient, parce qu'il n'y a presque plus de mêlée.

 Et

Et quand il se seroit trouvé quelque cas particulier, où un Art auroit été préjudiciable ; doit-on pour cela le rejetter ? Penses-tu, Rhedi, que la Religion que nôtre saint Prophete a aportée du Ciel soit pernicieuse, parce qu'elle servira quelque jour à confondre les perfides Chrétiens ?

Tu crois que les Arts amolissent les peuples, & par là sont cause de la chûte des Empires. Tu parle de la ruïne de celui des anciens Perses, qui fut l'effet de leur molesse : mais il s'en faut bien que cet exemple décide ; puisque les Grecs qui les subjuguerent, cultivoient les Arts avec infiniment plus de soin qu'eux.

Quand on dit que les Arts rendent les hommes effeminez ; on ne parle pas du moins des gens qui s'y apliquent, puisqu'ils ne sont jamais dans l'oisiveté, qui de tous les vices est celui

qui

qui amolit le plus le courage.

Il n'eſt donc queſtion que de ceux qui en joüiſſent ; mais comme dans un païs policé, ceux qui joüiſſent des commoditez d'un Art, ſont obligez d'en cultiver un autre ; à moins que de ſe voir réduits à une pauvreté honteuſe : il s'enſuit que l'oiſiveté & la molleſſe ſont incompatibles avec les Arts.

Paris eſt peut-être la ville du monde la plus ſenſuelle, & où l'on rafine le plus ſur les plaiſirs : mais c'eſt peut-être celle où l'on méne une vie plus dure. Pour qu'un homme vive délicieuſement, il faut que cent autres travaillent ſans relâche. Une femme s'eſt miſe dans la tête qu'elle devoit paroître à une aſſemblée avec une certaine parure ; il faut que dès ce moment cinquante Artiſans ne dorment plus, & n'ayent plus le loiſir de boire & de manger : elle commande, & elle eſt obéïe

obéïe plus promptement que ne seroit nôtre Monarque, parce que l'intérêt est le plus grand Monarque de la terre.

Cette ardeur pour le travail, cette passión de s'enrichir passe de condition en condition, depuis les Artisans jusqu'aux Grands : personne n'aime à être plus pauvre que celui qu'il vient de voir immédiatement au dessous de lui. Vous voyez à Paris un homme qui a dequoi vivre jusqu'au jour du jugement qui travaille sans cesse, & court risque d'acourcir ses jours, pour amasser, diț-il, dequoi vivre.

Le même esprit gagne la Nation : on n'y voit que travail & qu'industrie : où est donc ce peuple effeminé, dont tu parles tant ?

Je supose, Rhedi, qu'on ne souffrit dans un Royaume que les Arts qui sont absolument nécessaires à la culture des terres,

qui

qui sont pourtant en grand nombre ; & qu'on en bannit tous ceux qui ne servent qu'à la volupté, ou à la fantaisie : je le soutiens, cet Etat seroit le plus miserable qu'il y eût au monde.

Quand les Habitans auroient assez de courage pour se passer de tant de choses qu'ils doivent à leurs besoins, le peuple dépériroit tous les jours ; & l'Etat deviendroit si foible, qu'il n'y auroit si petite Puissance, qui ne fût en état de le conquerir.

Je pourois entrer ici dans un long détail, & te faire voir que les revenus des particuliers cesseroient presque absolument & par conséquent ceux du Prince : il n'y auroit presque plus de relation de facultez entre les Citoyens : cette circulation de richesses, & cette propagation de revenus, qui vient de la dépendance où sont les Arts les uns des autres, cesseroit absolument: chacun

ne tireroit du revenu que de sa terre; & n'en tireroit précisement que ce qu'il lui faut, pour ne pas mourir de faim : mais comme ce n'est pas la centiéme partie du revenu d'un Royaume, il faudroit que le nombre des Habitans diminuât à proportion, & qu'il n'en restât que la centiéme partie.

Fais bien attention jusqu'où vont les revenus de l'industrie. Un fonds ne produit annuellement à son maître que la vingtiéme partie de sa valeur : mais avec une pistole de couleur, un Peintre fera un tableau, qui lui en vaudra cinquante. On en peut dire de même des Orfévres, des Ouvriers en laine, en soye, & de toutes sortes d'Artisans.

De tout ceci il faut conclure, Rhedi, que pour qu'un Prince soit puissant, il faut que ses Sujets vivent dans les délices : il faut qu'il travaille à leur procurer toutes

toutes ſortes ſuperfluitez, avec autant d'attention, que les néceſſitez de la vie.

A Paris le 14. de la Lune de Chalval 1717.

LETTRE CIV.

RICA à IBBEN.

A Smirne.

J'Ai vû le jeune Monarque : ſa vie eſt bien précieuſe à ſes Sujets : elle ne l'eſt pas moins à toute l'Europe, par les grands troubles que ſa mort pouroit produire. Mais les Rois ſont comme les Dieux ; & pendant qu'ils vivent, on doit les croire immortels. Sa phyſionomie eſt majeſtueuſe, mais charmante : une belle éducation ſemble concourir avec un heureux naturel, & promet déja un grand Prince.

On dit que l'on ne peut jamais connoître le caractere des Rois d'Oc-

d'Occident jusqu'à ce qu'ils ayent passé par les deux grandes épreuves de leur Maîtresse & de leur Confesseur : on verra bientôt l'un & l'autre travailler à se saisir de l'esprit de celui-ci ; & il se livrera pour cela de grands combats. Car sous un jeune Prince ces deux Puissances sont toûjours rivales : mais elles se concilient, & se réünissent sous un vieux. Sous un jeune Prince le Dervis a un rôle bien difficile à soûtenir : la force du Roi fait sa foiblesse : mais l'autre triomphe également de sa foiblesse & de sa force.

Lorsque j'arrivai en France, je trouvai le feu Roi absolument gouverné par les femmes : & cependant dans l'âge où il étoit je crois que c'étoit le Monarque de la terre, qui en avoit le moins de besoin. J'entendis un jour une femme qui disoit : il faut que l'on fasse quelque chose pour ce jeune Colonel ; sa valeur m'est connuë,

j'en

j'en parlerai au Ministre. Une autre disoit : il est surprenant que ce jeune Abbé ait été oublié : il faut qu'il soit Evêque : il est homme de naissance, & je pourrois répondre de ses mœurs. Il ne faut pas pourtant que tu t'imagines que celles qui tenoient ces discours, fussent des favorites du Prince : elles ne lui avoient peut-être pas parlé deux fois en leur vie ; chose pourtant trés facile à faire chez les Princes Européens. Mais c'est qu'il n'y a personne qui ait quelque emploi à la Cour, dans Paris ou dans les Provinces, qui n'ait une femme; par les mains de laquelle passent toutes les graces, & quelquefois les injustices qu'il peut faire. Ces femmes ont toutes des relations les unes avec les autres ; & forment une espece de République, dont les membres toûjours actifs se secourent & se servent mutuellement : c'est comme un nouvel

Etat dans l'Etat ; & celui qui est à la Cour, à Paris, dans les Provinces, qui voit agir des Ministres, des Magistrats, des Prélats ; s'il ne connoît les femmes qui les gouvernent, est comme celui, qui voit bien une machine qui jouë, mais qui n'en connoît point les ressorts.

Crois-tu, Ibben, qu'une femme s'avise d'être la maîtresse d'un Ministre pour coucher avec lui ? quelle idée ! c'est pour lui presenter cinq ou six placets tous les matins : & la bonté de leur naturel paroit dans l'empressement qu'elles ont de faire du bien à une infinité de gens malheureux, qui leur procurent cent mille livres de rente.

On se plaint en Perse de ce que le Royaume est gouverné par deux ou trois femmes : c'est bien pis en France, où les femmes en general gouvernent, & prennent non-seulement en gros, mais mê-

me ſe partagent en détail toute l'aûtorité.

A Paris le dernier de la Lune de Chalval 1717.

LETTRE CV.

USBEK à ***.

IL y a une eſpece de Livres que nous ne connoiſſons point en Perſe, & qui me paroiſſent ici fort à la mode : ce ſont les Journaux. La pareſſe ſe ſent flattée en les liſant : on eſt ravi de pouvoir parcourir trente Volumes en un quart d'heure.

Dans la plûpart des Livres, l'Auteur n'a pas fait les complimens ordinaires, que les Lecteurs ſont aux abois : il les fait entrer à demi morts dans une matiere noyée au milieu d'une mer de paroles. Celui-ci veut s'immortaliſer par un *in Douze* : celui-là par un *in Quarto* : un autre qui a de

plus belles inclinations, vise à l'*in-Folio* : il faut donc qu'il étende son sujet à proportion ; ce qu'il fait sans pitié, comptant pour rien la peine du pauvre Lecteur, qui se tuë à réduire ce que l'Auteur a pris tant de peine à amplifier.

Je ne sçais *. *. *. quel mérite il y a à faire de pareils : j'en ferois bien autant, si je voulois ruïner ma santé, & un Libraire.

Le grand tort qu'ont les Journalistes, c'est qu'ils ne parlent que des Livres nouveaux ; comme si la Verité étoit jamais nouvelle. Il me semble que jusqu'à ce qu'un homme ait lû tous les Livres anciens, il n'a aucune raison de leur préferer les nouveaux.

Mais lors qu'ils s'imposent la Loi de ne parler que des Ouvrages encore tous chauds de la forge ; ils s'en imposent une autre,

qui

qui est d'être très ennuyeux. Ils n'ont garde de critiquer les Livres, dont ils font les extraits, quelque raison qu'ils en ayent : & en effet quel est l'homme assez hardi, pour vouloir se faire dix ou douze ennemis tous les mois ?

La plûpart des Auteurs ressemblent aux Poëtes, qui souffriront une volée de coups de bâton sans se plaindre : mais qui, peu jaloux de leurs épaules, le sont si fort de leurs Ouvrages, qu'ils ne sçauroient soûtenir la moindre Critique : il faut donc bien se donner de garde de les attaquer par un endroit si sensible : & les Journalistes le sçavent bien : ils ils font donc tout le contraire : ils commencent par loüer la matiere qui est traitée ; premiere fadeur : de là ils passent aux loüanges de l'Auteur ; loüanges forcées : car ils ont affaire à des gens qui sont encore en halaine, tout prêts à se faire faire raison, & à fou-

foudroyer à coups de plume un téméraire Journaliste.

De Paris le 5. de la Lune de Zilcadé 1718.

LETTRE CVI.

RICA à ***.

L'Université de Paris est la fille aînée des Rois de France, & trés aînée : car elle a plus de neuf cens ans : aussi rêve-t'elle quelquefois.

On m'a conté qu'elle eût il y a quelque tems un grand démêlé avec quelques Docteurs à l'occasion de la lettre. * *Q*, qu'elle vouloit que l'on prononçât comme un *K*. La dispute s'échauffa si fort, que quelques-uns furent dépoüillez de leurs biens : il fallut que le Parlement terminât le different ; & il accorda permission par un Arrêt solemnel à tous

* Il veut parler de la querelle de Ramus.

les

les Sujets du Roi de France de prononcer cette lettre à leur fantaisie. Il faisoit beau voir les deux Corps de l'Europe les plus respectables, occupez à décider du sort d'une lettre de l'Alphabet.

Il semble, mon cher *.*.*. que les têtes des plus grands hommes s'étrecissent lorsqu'elles sont assemblées; & que là où il y a plus de sages, il y ait aussi moins de sagesse. Les grands Corps s'attachent toûjours si fort aux minuties, aux formalitez, aux vains usages, que l'essentiel ne va jamais qu'après. J'ai oüi dire qu'un Roi d'Arragon * ayant assemblé les Etats d'Arragon, & de Catalogne, les premieres seances s'employerent à décider en quelle Langue les délibérations seroient conçuës: la Dispute étoit vive, & les Etats se seroient rompus mil fois, si l'on n'avoit imaginé un expédient, qui étoit, que la de-

* C'étoit en 1610.

mande seroit faite en langage Catalane, & la réponse en Arragonois.

De Paris le 25. de la Lune de Zilhagé 1718.

LETTRE CVII.

RICA à ***.

LE Rôle d'une jolie femme est beaucoup plus grave que l'on ne pense : il n'y a rien de plus serieux que ce qui se passe le matin à sa toilette, au millieu de ses domestiques ; un General d'Armée n'employe pas plus d'attention à placer sa droite, ou son corps de réserve, qu'elle en met à porter une mouche qui peut manquer : mais dont elle espere, ou prévoit le succès.

Quelle gêne d'esprit ! Quelle attention pour concilier sans cesse les interêts de deux rivaux, pour

pour paroître neutre à tous les deux, pendant qu'elle est livré à l'un & à l'autre, & se rendre médiatrice sur tous les sujets de plainte qu'elle leur donne!

Quelle occupation pour faire venir parties de plaisir sur parties, les faire succeder & renaître sans cesse, & prévenir tous les accidens, qui pouroient les rompre!

Avec tout cela la plus grande peine n'est pas de se divertir, c'est de le paroître : ennuyez les tant que vous voudrez, elles vous le pardonneront, pourvû que l'on puisse croire qu'elles se sont bien réjoüies.

Je fus il y a quelques jours d'un souper, que des femmes firent à la Campagne. Dans le chemin elles disoient sans cesse; au moins il faudra bien rire, & bien nous divertir.

Nous nous trouvâmes assez mal assortis, & par consequent assez

... Il faut avoüer, dis
une de ces femmes, que nous
nous divertissons bien : il n'y a
pas aujourd'hui dans Paris une
parcelle gaye que la nôtre. Com
me l'entens me pinçoit, une femm
me conduisit, & me dit : Eh bien
ne sommes-nous pas de bonne hu
meur ? Oui lui répondis je en
baillant : je crois que je creve
rai à force de rire. Cependant la
tristesse triomphoit toujours de
réflexions ; & quant à moi, je me
sentis conduire de baillement en
baillement dans un sommeil létar
gique, qui finit tous mes plaisirs.

A Paris le 11. de la Lune de Maharram 1718.

LETTRE CVIII.

RHEDI à USBEK

A Paris.

PEndant le séjour que je fa
en Europe, je lis les Histo
anciens & modernes :
com

compare tous les tems : j'ai du plaisir à les voir passer pour ainsi dire, devant moi, & j'arrête sur tout mon esprit à ces grands changemens, qui ont rendu les âges si differens des âges, & la terre si peu semblable à elle-même.

Tu n'as peut-être pas fait attention à une chose qui cause tous les jours ma surprise. Comment le monde est-il si peu peuplé en comparaison de ce qu'il étoit autrefois ? Comment la nature a-t'elle pû perdre cette prodigieuse fecondité des premiers tems. Seroit-elle déja dans sa vieillesse & tomberoit elle de langueur ?

J'ai resté plus d'un an en Italie, où je n'ai vû que les débris de cette ancienne Italie si fameuse autrefois. Quoique tout le monde habite les Villes, elles sont entierement desertes & dépeuplées : il semble qu'elles ne subsistent encore, que pour marquer le lieu, où étoient

étoient ces Citez puiſſantes, dont l'Hiſtoire a tant parlé.

Il y a des gens qui prétendent que la ſeule Ville de Rome contenoit autrefois plus de Peuple, que le plus grand Royaume de l'Europe n'en a aujourd'hui: il y a eu tel Citoyen Romain, qui avoit dix, & même vingt mille eſclaves, ſans compter ceux qui travailloient dans les maiſons de campagne, & comme on y comptoit quatre ou cinq cens mille Citoyens, on ne peut fixer le nombre de ſes habitans, ſans que l'imagination ne ſe révolte.

Il y avoit autrefois dans la Sicile de puiſſans Royaumes, & des Peuples nombreux, qui en ont diſparu depuis; cette Iſle n'a plus rien de conſiderable, que ſes Volcans.

La Grece eſt ſi deſerte, qu'elle ne contient pas la centiéme partie de ſes anciens Habitans.

L'Eſpagne autrefois ſi remplie, ne

ne fait voir aujourd'hui que des campagnes inhabitées : & la France n'est rien en comparaison de cette ancienne Gaule, dont parle César.

Les Pays du Nord sont fort dégarnis ; & il s'en faut bien que les Peuples y soient comme autrefois obligez de se partager, & d'envoyer dehors comme des essains, des Colonies & des Nations entieres, chercher de nouvelles demeures.

La Pologne, & la Turquie en Europe, n'ont presque plus de peuples.

On ne sçauroit trouver dans l'Amerique la deux-centiéme partie des hommes, qui y formoient autrefois de si grands Empires.

L'Asie n'est gueres en meilleur état. Cette Asie Mineure, qui contenoit tant de puissantes Monarchies, & un nombre si prodigieux de grandes Villes, n'en a plus que deux ou trois. Quand à la grande

grande Asie ; celle qui est soumise au Turc, n'est pas plus pleine : & pour celle qui est sous la domination de nos Rois, si on la compare à l'état florissant où elle étoit autrefois, on verra qu'elle n'a qu'une très petite partie des Habitans, qui y étoient sans nombre du tems de Xerxés & des Darius.

Quant aux petits Etats, qui sont autour de ces grands Empires, ils sont réellement déserts : tels sont les Royaumes d'Irimette, de Circassie, & de Guriel. Tous ces Princes avec de vastes Etats, comptent à peine cinquante mille Sujets.

L'Egypte n'a pas moins manqué, que les autres païs.

Enfin je parcours la terre, & je n'y trouve que délabrement : je crois la voir sortir des ravages de la peste & de la famine.

L'Afrique a toûjours été si inconnuë, qu'on ne peut en parler

si

si précisement, que des autres parties du Monde; mais à ne faire attention qu'aux Côtes de la Mediterranée, connuës de tout tems; on voit qu'elle a extrêmement déchû de ce qu'elle étoit, lorsqu'elle étoit Province Romaine. Aujourd'hui ses Princes sont si foibles, que ce sont les plus petites puissances du Monde.

Après un caçul aussi exact qu'il peut l'être dans ces sortes de choses, j'ai trouvé qu'il y a à peine sur la terre la cinquantiéme partie hommes qui y étoient du tems de Cesar. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'elle se dépeuple tous les jours: & si cela continuë dans dix siécles, elle ne sera qu'un desert.

Voilà, mon cher Usbek, la plus terrible Catastrophe qui soit jamais arrivée dans le monde: mais à peine s'en est-on aperçû, parce qu'elle est arrivée insensi-

blement : & dans le cours d'un grand nombre de siécles : ce qui marque un vice intérieur, un venin secret & caché, une maladie de langueur qui afflige la nature humaine.

De Venise le 10. de la Lune de Rhegeb. 1718.

LETTRE CIX.

USBEK à RHEDI.

A Venise.

LE monde, mon cher Rhedi, n'est point incoruptible, les Cieux mêmes ne le sont pas : les Astronomes sont des témoins oculaires de tous les changemens, qui sont les effets bien naturels du mouvement universel de la matiere.

La terre est soumise comme les autres planettes aux mêmes Loix des mouvemens : elle souffre au dedans d'elle un combat perpetuel de ses principes : la Mer & le

Continent ſemblent être dans une guerre éternelle ; chaque inſtant produit de nouvelles combinaiſons:

Les hommes dans une demeure ſi ſujette aux changemens, ſont dans un état auſſi incertain : cent mille cauſes peuvent agir, dont la plus petite peut les détruire ; & à plus forte raiſon augmenter ou diminuer leur nombre.

Je ne te parlerai pas de ces Cataſtrophes particulieres, ſi communes chez les Hiſtoriens, qui ont détruit des Villes & des Royaumes entiers : il y en a de generales, qui ont mis bien des fois le genre humain à deux doigts de ſa perte.

Les Hiſtoires ſont pleines de ces peſtes univerſelles, qui ont tour à tour déſolé l'Univers. Elles parlent d'une entr'autres, qui fut ſi violente, qu'elle brûla juſqu'à la racine des plantes, & ſe fit ſentir dans tout le monde connu,

jusqu'à l'Empire du Caray : un degré de plus de corruption auroit peut-être dans un seul jour détruit toute la nature humaine.

Il n'y a pas deux siécles que la plus honteuse de toutes les maladies se fit sentir en Europe, en Asie & en Afrique : elle fit dans très peu de tems des effets prodigieux ; c'étoit fait des hommes, si elle avoit continué ses progrès avec la même furie. Accablez de maux dès leur naissance, incapables de soutenir le poids des charges de la Societé, ils auroient péri miserablement.

Qu'auroit ce été si le venin eût été un peu plus exalté ? Et il le seroit devenu sans doute, si l'on n'avoit été assez heureux pour trouver un remede aussi puissant, que celui qu'on a découvert. Peut être que cette maladie attaquant les parties de la génération, auroit attaqué la génération même.

Mais pourquoi parler de la des-

destruction, qui auroit pû arriver au Genre Humain ? N'est-elle pas arrivée en effet, & le Déluge ne le réduisit-il pas à une seule famille ?

Ceux qui connoissent la nature, & qui ont de Dieu une idée raisonnable, peuvent-ils comprendre que la matiere, & les choses créés n'ayent que six mille ans ? Que Dieu ait differé pendant toute l'Eternité ses Ouvrages, & n'ait usé que d'hier de sa puissance Créatrice ? Seroit-ce parce qu'il ne l'auroit pas pû, ou parce qu'il ne l'auroit pas voulu ? Mais s'il ne l'a pas pû dans un tems, il ne l'a pas pû dans l'autre : c'est donc parce qu'il ne l'a pas voulu, mais comme il n'y a point de succession dans Dieu ; si l'on admet qu'il ait voulu quelque chose une fois, il l'a voulu toûjours, & dès le commencement.

Il ne faut donc pas compter les années du monde : le nombre des

des grains de sable de la Mer ne leur est pas plus comparable qu'un instant.

Cependant tous les Historiens nous parlent d'un premier pere : il nous font voir la nature humainaissante. N'est-il pas naturel de penser, qu'Adam fut sauvé d'un malheur commun, comme Noé le fut du Déluge ; & que ces grands évenemens ont été fréquens sur la terre, depuis la création du Monde.

J'ai été bien aise de te donner ces idées générales, avant de répondre plus particulierement à ta Lettre sur la diminution des Peuples arrivée depuis dix sept à dix-huit siécles : je te ferai voir dans une Lettre suivante, qu'indépendamment des causes physiques, il y en a de morales qui ont produit cet effet.

A Paris le 8. de la Lune de Chabban 1718.

LETTRE CX.

USBEK *au même.*

TU cherches la raison pourquoi la terre est moins peuplée qu'elle ne l'étoit autrefois : & si tu y fais bien attention, tu verras que la grande difference vient de celle qui est arrivée dans les mœurs.

Depuis que la Religion Chrétienne & la Mahometane ont partagé le Monde Romain, les choses sont bien changées : il s'en faut bien que ces deux Religions soient aussi favorables à la propagation de l'espece, que celle de ces Maîtres de l'Univers.

Dans cette derniere, la Polygamie étoit défenduë ; & en cela elle avoit un très grand avantage sur la Religion Mahometane : le divorce y étoit permis ; ce qui lui en donnoit un autre, non moins considérable sur la Chrétienne.

Je ne trouve rien de ſi contradictoire, que cette pluralité de femmes permiſes par le ſaint Alcoran, & l'ordre de les ſatisfaire ordonné par le même Livre. Voyez vos femmes dit le Prophete, parce que vous leur êtes néceſſaire comme leurs vêtemens, & qu'elles vous ſont néceſſaires comme vos vêtemens. Voilà un Précepte qui rend la vie d'un véritable Muſulman bien laborieuſe. Celui qui a les quatre femmes établies par la Loi, & ſeulement autant de Concubines & d'eſclaves, ne doit-il pas être accablé de tant de vêtemens ?

Vos femmes ſont vos labourages, dit encore le Prophête : approchez-vous donc de vos labourages, faites du bien pour vos ames, & vous le trouverez un jour.

Je regarde un bon Muſulman comme un Athlete, deſtiné à combattre ſans relache ; mais qui bien-

bien-tôt foible & accablé de ſes premieres fatigues, languit dans le champ même de la Victoire, & ſe trouve, pour ainſi dire, enſeveli ſous ſes propres triomphes.

La Nature agit toûjours avec lenteur, & pour ainſi dire avec épargne : ſes opérations ne ſont jamais violentes ; juſques dans ſes productions elle veut de la tempérance ; elle ne va jamais qu'avec régle & meſure : ſi on la précipite, elle tombe bien-tôt dans la langueur : elle employe toute la force, qui lui reſte à ſe conſerver, perdant abſolument ſa vertu productrice, & ſa puiſſance générative.

C'eſt dans cet état de défaillance, que nous met toûjours ce grand nombre de femmes, plus propres à nous épuiſer qu'à nous ſatisfaire : il eſt très ordinaire parmi nous de voir un homme dans un Serrail prodigieux,

 avec

avec un très petit nombre d'enfans : ces enfans mêmes sont la plûpart du tems foibles & mal sains, & se sentent de la langueur de leur Pere.

Ce n'est pas tout : ces femmes obligées à une continence forcée, ont besoin d'avoir des gens pour les garder, qui ne peuvent être que des Eunuques : la Religion, la jalousie & la raison même, ne permettant pas d'en laisser approcher d'autres : ces gardiens doivent être en grand nombre ; soit afin de maintenir la tranquillité au dedans parmi les guerres que ces femmes se font sans cesse ; soit enfin pour empêcher les entreprises du dehors. Ainsi un homme qui a dix femmes ou concubines, n'a pas trop d'autant d'Eunuques pour les garder. Mais quelle perte pour la Societé que ce grand nombre d'hommes morts dès leur naissance ! Quelle dépopulation ne doit-il pas s'ensuivre ! . . . . . Les

Les filles Esclaves, qui sont dans le Serrail pour servir avec les Eunuques ; ce grand nombre de femmes y vieillissent presque toûjours dans une affligeante Virginité : elles ne peuvent pas se marier pendant qu'elles y restent; & leurs maîtresses une fois accoûtumées à elles, ne s'en défont presque jamais.

Voilà comme un seul homme occupe lui seul tant de sujets de l'un & de l'autre Sexe, à ses plaisirs ; les fait mourir pour l'Etat, & les rend inutiles à la propagation de l'espece.

Constatinople & Ispahan sont les Capitales des deux plus grands Empires du Monde : c'est là que tout doit aboutir, & que les Peuples attirez de mille manieres, se rendent de toutes parts. Cependant elles périssent d'elles mêmes ; & elles seroient bien-tôt détruites, si les Souverains n'y faisoient venir presqu'à chaque siécle des Na-

tions entieres pour les repeupler. J'épuiserai ce sujet dans une autre Lettre.

A Paris le 13. de la Lune de Chabban 1718.

LETTRE CXI.

USBEK *au même.*

LEs Romains n'avoient pas moins d'Esclaves que nous ; ils en avoient même plus, mais ils en faisoient un meilleur usage.

Bien loin d'empêcher par des voyes forcées la multiplication de ces Esclaves ; ils la favorisoient au contraire de tout leur pouvoir : ils les associoient le plus qu'ils pouvoient par des especes de mariages : par ce moyen ils remplissoient leurs maisons de domestiques de tous les Sexes, de tous les âges ; & l'Etat d'un Peuple innombrable.

Ces enfans qui faisoient à la longue

longue la richesse d'un Maître, naissoient sans nombre autour de lui : il étoit seul chargé de leur nourriture & de leur éducation : les Peres libres de ce fardeau, suivoient uniquement le penchant de la nature, & multiplioient sans craindre une trop nombreuse famille.

Je t'ai dit que parmi nous, tous les esclaves sont occupez à garder nos femmes, & à rien de plus ; qu'ils sont à l'égard de l'Etat dans une perpetuelle létargie ; de maniere qu'il faut restraindre à quelques hommes libres, à quelques Chefs de famille la culture des Arts & des terres, lesquels même s'y donnent le moins qu'ils peuvent.

Il n'en étoit pas de même chez les Romains : la République se servoit avec un avantage infini de ce peuple d'esclaves. Chacun d'eux avoit son pécule qu'il possedoit aux conditions que son

maître lui imposoit : avec ce pécule il travailloit, & se tournoit du côté où le portoit son industrie. Celui-ci faisoit la Banque; celui-là se donnoit au Commerce de la Mer ; l'un vendoit des marchandises en détail ; l'autre s'appliquoit à quelque Art mécanique, ou bien affermoit & faisoit valoir des terres : mais il n'y en avoit aucun qui ne s'attachât de tout son pouvoir à faire profiter ce pécule, qui lui procuroit en même-tems l'aisance dans la servitude presente ; & l'esperance d'une liberté future : cela faisoit un Peuple laborieux, animoit les Arts & l'industrie.

Ces esclaves devenus riches par leurs soins & leur travail, se faisoient affranchir & devenoient Citoyens. La République se réparoit sans cesse ; & recevoit dans son sein de nouvelles familles, à mesure que les anciennes se détruisoient.

J'aurai

J'aurai peut-être dans mes Lettres suivantes occasion de te prouver, que plus il y a d'hommes dans un Etat, plus le Commerce y fleurit : je prouverai aussi facilement, que plus le Commerce y fleurit, plus le nombre des hommes y augmente : ces deux choses s'entr'aident, & se favorisent nécessairement.

Si cela est, combien ce nombre prodigieux d'Esclaves toûjours laborieux devoit-il s'accroître & s'augmenter? L'industrie, & l'abondance les faisoit naître ; & eux de leur côté faisoient naître l'abondance & l'industrie.

A Paris le 16, de la Lune de Chabban 1718.

LETTRE CXII.

USBEK *au même.*

NOus avons jusqu'ici parlé des païs Mahometans, & cherché la raison pourquoi ils

étoient moins peuplez que ceux qui étoient soumis à la domination des Romains : examinons à present ce qui a produit cet effet chez les Chrétiens.

Le divorce étoit permis dans la Religion Payenne, & il fut défendu aux Chrétiens. Ce changement, qui parut d'abord de si petite consequence, eût insensiblement des suites terribles, & telles qu'on peut à peine les croire.

On ôta non-seulement toute la douceur du mariage, mais aussi l'on donna atteinte à sa fin : en voulant resserrer ses nœuds, on les relâcha : & au lieu d'unir les cœurs, comme on le prétendoit, on les separa pour jamais.

Dans une action si libre, & où le cœur doit avoir tant de part, on mit la gêne, la néceſſité & la fatalité du destin même. On compta pour rien les dégoûts, les caprices, & l'insociabilité des humeurs

humeurs : on voulut fixer le cœur ; c'est-à dire , ce qu'il y a de plus variable , & de plus inconstant dans la nature : on attacha sans retour , & sans esperance des gens accablez l'un de l'autre , & presque toûjours mal'assortis : & l'on fit comme ces Tyrans qui faisoient lier des hommes vivans à des corps morts.

Rien ne contribuoit plus à l'attachement mutuel, que la faculté du divorce : un mari & une femme étoient portez à suporter patiemment les peines domestiques, sçachant qu'ils étoient maîtres de les faire finir ; & ils gardoient souvent ce pouvoir en main toute leur vie sans en user ; par cette seule considération , qu'ils étoient libres de le faire.

Il n'en est pas de même des Chrétiens , que leurs peines presentes desesperent pour l'avenir : ils ne voyent dans les desagrémens du mariage que leur durée ,

& pour ainsi dire, leur éternité; de là viennent les dégoûts, les discordes, les mépris; & c'est autant de perdu pour la posterité. A peine a-t-on trois ans de mariage, qu'on en néglige l'essentiel : on passe ensemble trente ans de froideur : il se forme des separations intestines aussi fortes, & peut-être plus pernicieuses que si elles étoient publiques : chacun vit & reste de son côté; & tout cela au préjudice des races futures. Bien-tôt un homme dégouté d'une femme éternelle, se livrera aux filles de joye; commerce honteux & si contraire à la Societé; lequel sans remplir l'objet du mariage, n'en represente tout au plus que les plaisirs.

Si de deux personnes ainsi liées, il y en a une qui n'est pas propre au dessein de la nature, à la propagation de l'espece, soit par son temperament, soit par son âge, elle ensevelit l'autre avec elle, &

la

la rend aussi inutile qu'elle l'est elle-même.

Il ne faut donc pas s'étonner si l'on voit chez les Chrétiens tant de mariages fournir un si petit nombre de Citoyens : le divorce est aboli : les mariages mal assortis ne se racommodent plus : les femmes ne passent plus comme chez les Romains successivement dans les mains de plusieurs maris, qui en tiroient dans le chemin le meilleur parti qu'il étoit possible.

J'ose le dire, si dans une République comme Lacedemone, où les Citoyens étoient sans cesse gênez par des Loix singulieres & subtiles, & dans laquelle il n'y avoit qu'une famille, qui étoit la Republique, il avoit été établi que les maris changeassent de femmes tous les ans, il en seroit né un peuple innombrable.

Il est assez difficile de faire bien comprendre la raison qui a porté les

les Chrétiens à abolir le divorce. Le mariage chez toutes les Nations du monde ; est un contrat susceptible de toutes les Conventions, & on n'en a dû bannir que celles, qui auroient pû en affoiblir l'objet : mais les Chrétiens ne le regardent pas dans ce point de vûë : aussi ont-ils bien de la peine à dire ce que c'est : Ils ne le font pas consister dans le plaisir des sens : au contraire, comme je te l'ai déja dit, il semble qu'ils veulent l'en bannir autant qu'ils peuvent : mais c'est une image, une figure, & quelque chose de misterieux que je ne comprens point.

A Paris le 19. de la Lune de Chabban 1718.

LETTRE CXIII.

USBEK *au même.*

LA prohibition du divorce n'est pas la seule cause de la dépopulation des païs Chrétiens : le grand nombre d'Eunuques, qu'ils ont parmi eux n'en est pas une moins considérable.

Je parle des Prêtres & des Dervis de l'un & de l'autre sexe, qui se voüent à une continence éternelle : c'est chez les Chrétiens la vertu par excélence ; en quoi je ne les comprens pas, ne sçachant ce que c'est qu'une vertu, dont il ne résulte rien.

Je trouve que leurs Docteurs se contredisent manifestement, quand ils disent que le Mariage est saint, & que le Celibat, qui lui est oposé, l'est encore davantage : sans compter qu'en fait de préceptes, & de Dogmes fondamentaux,

mentaux, le bien est toûjours le mieux.

Le nombre de ces gens faisant profession de Celibat, est prodigieux : les peres y condamnoient autrefois les enfans des le berceau : aujourd'hui ils se voüent eux-mêmes dès l'âge de quatorze ans ; ce qui révient à peu près à la même chose.

Ce métier de Continence a anéanti plus d'hommes que les pestes & les guerres les plus sanglantes n'ont jamais fait. On voit dans chaque Maison Religieuse une famille éternelle, où il ne naît personne, & qui s'entretient aux dépens de toutes les autres : ces maisons sont toûjours ouvertes comme autant de gouffres, où s'ensevelissent les races futures.

Cette politique est bien differente de celle des Romains, qui établissoient des Loix pénales contre ceux qui se refusoient aux

Loix

Loix du mariage, & vouloient joüir d'une liberté si contraire à l'utilité publique.

Je ne te parle ici que des païs Catholiques. Dans la Religion Protestante tout le monde est en droit de faire des enfans : elle ne souffre ni Prêtres ni Dervis : si dans l'établissement de cette Religion, qui ramenoit tout aux premiers tems, ses fondateurs n'avoient été accusez sans cesse d'intempérance, il ne faut pas douter qu'après avoir rendu la pratique du mariage universelle, ils n'en eussent encore adouci le joug, & achevé d'ôter toute la barriere, qui separe en ce point le Nazaréen & Mahomet.

Mais quoi qu'il en soit; il est certain que la Religion donne aux Protestans un avantage infini sur les Catholiques.

J'ose le dire, dans l'état present où est l'Europe; il n'est pas possible que la Religion Catholique

que y subsiste cinq cens ans.

Avant l'abaissement de la puissance d'Espagne, les Catholiques étoient beaucoup plus forts que les Protestans : ces derniers sont peu à peu parvenus à un équilibre ; & aujourd'hui la balance commence à l'emporter de leur côté : cette superiorité augmentera tous les jours ; les Protestans deviendront plus riches & plus puissants ; & les Catholiques plus foibles.

Les païs Protestans doivent être, & sont réellement plus peuplez que les Catholiques ; d'où il suit premierement, que les tributs y sont plus considérables, parce qu'ils augmentent à proportion de ceux qui les payent.

Secondement, que les terres y sont mieux cultivées. Enfin que le Commerce y fleurisse davantage, parce qu'il y a plus de gens qui ont une fortune à faire, & qu'a-

vec

vec plus de besoins, on y a plus de ressources pour les remplir. Quand il n'y a que le nombre de gens suffisans pour la culture des terres, il faut que le Commerce périsse : & lorsqu'il n'y a que celui qui est nécessaire pour entretenir le Commerce ; il faut que la culture des terres manque, c'est-à-dire, il faut que tous les deux tombent en même tems parce que l'on ne s'attache jamais à l'un, que ce ne soit aux dépens de l'autre.

Quant aux Pays Catholiques non seulement la culture des terres y est abandonnée ; mais même l'industrie y est pernicieuse : elle ne consiste qu'à apprendre cinq ou six mots d'une Langue morte : dès qu'un homme a cette provision par devers lui : il ne doit plus s'embarasser de sa fortune : il trouve dans le Cloître une vie tranquille, qui dans le monde lui auroit côuté des sueurs, & des peines.

Ce n'eſt pas tout, les Dervis ont en leurs mains preſque toutes les richeſſes de l'Etat : c'eſt une Societé de gens avares, qui prennent toûjours, & ne rendent jamais : ils accumulent ſans ceſſe des revenus, pour acquerir des capitaux : tant de richeſſes tombent, pour ainſi dire, en paralyſie ; plus de circulation, plus de Commerce, plus d'Arts, plus de Manufactures.

Il n'y a point de Prince Proteſtant, qui ne leve ſur ſes Peuples dix fois plus d'impôts, que le Pape n'en leve ſur ſes Sujets : cependant ces derniers ſont miſerables, pendant que les autres vivent dans l'opulence : le Commerce ranime tout chez les uns ; & le Monachiſme porte la mort par tout chez les autres.

A Paris le 26. de la Lune de Chahban 1718.

LET-

LETTRE CXIV.

USBEK. *au même.*

NOus n'avons plus rien à dire de l'Asie & de l'Europe : passons à l'Affrique ; On ne peut gueres parler que de ses Côtes, parce qu'on n'en connoît pas l'interieur.

Celles de Barbarie, où la Religion Mahometane est établie, ne sont plus si peuplées qu'elles étoient du tems des Romains, par les raisons que nous avons déja dites. Quant aux côtes de Guinée ; elle doivent être furieusement dégarnies depuis deux cens ans, que les petits Rois, ou Chefs des Villages vendent leurs Sujets aux Princes d'Europe, pour les porter dans leurs Colonies en Amerique.

Ce qu'il y a de singulier, c'est que cette Amerique, qui reçoit

tous les ans tant de nouveaux Habitans, est elle-même deserte, & ne profite point des pertes continuelles de l'Afrique. Ces Esclaves qu'on transporte dans un autre Climat, y perissent à milliers; & les travaux des Mines, où l'on occupe sans cesse & les naturels du Pays, & les étrangers; les exhalaisons malignes, qui en sortent; le vif argent, dont il faut faire un continuel usage, les détruisent sans ressource.

Il n'y a rien de si extravagant que de faire périr un nombre innombrable d'hommes, pour tirer du fond de la terre l'Or & l'Argent; ces métaux d'eux-mêmes absolument inutiles, & qui ne sont des richesses, que parce qu'on les a choisis pour en être les signes.

A Paris le dernier de la Lune de Chahban 2, 1718.

LET-

LETTRE CXV.

USBEK *au même*.

LA fécondité d'un Peuple dépend quelquefois des plus petites circonſtances du monde; de maniere qu'il ne faut ſouvent qu'un nouveau tour dans ſon imagination, pour le rendre beaucoup plus nombreux qu'il n'étoit.

Les Juifs toûjours exterminez, & toûjours renaiſſans, ont réparé leurs pertes & leurs deſtructions continuelles, par cette ſeule eſpérance qu'ont parmi eux toutes les familles, d'y voir naître un Roi puiſſant, qui ſera le Maître de la terre.

Les anciens Rois de Perſe n'avoient tant de milliers de Sujets, qu'à cauſe de ce dogme de la Religion des Mages, que les actes les plus agréables à Dieu que les hommes

mes puissent faire, c'étoit de faire un enfant, labourer un champ, & planter un arbre.

Si la Chine a dans son sein un Peuple si prodigieux ; cela ne vient que d'une certaine maniere de penser : car comme les enfans regardent leurs peres comme des Dieux, qu'ils les respectent comme tels dès cette vie ; qu'ils les honorent après leur mort par des sacrifices, dans lesquels ils croyent que leurs ames anéanties dans le Tyen, reprennent une nouvelle vie ; chacun est porté à augmenter une famille si soumise dans cette vie, & si nécessaire dans l'autre.

D'un autre côté les Pays des Mahometans deviennent tous les jours deserts, à cause d'un opinion, qui toute sainte qu'elle est, ne laisse pas d'avoir des effets très pernicieux, lorsqu'elle est enracinée dans les esprits. Nous nous regardons comme des Voyageurs qui

qui ne doivent penser qu'à une autre patrie : les travaux utiles & durables, les soins pour assurer la fortune de nos enfans; les projets qui tendent au-delà d'une vie courte & passagere, nous paroissent quelque chose d'extravagant. Tranquilles pour le present, sans inquiétude pour l'avenir, nous ne prenons la peine ni de réparer les édifices publics; ni de défricher les terres incultes, ni de cultiver celles qui sont en état de recevoir nos soins : nous vivons dans une insensibilité générale, & nous laissons tout faire à la Providence.

C'est un esprit de vanité qui a établi chez les Européens l'injuste droit d'aînesse, si défavorable à la propagation; en ce qu'il porte l'attention d'un pere sur un seul de ses enfans, & détourne ses yeux de tous les autres, en ce qu'il l'oblige, pour rendre solide la fortune d'un seul, de s'oposer

poser à l'établissement de plusieurs : enfin en ce qu'il détruit l'égalité des Citoyens qui en fait toute l'opulence.

De Paris le 4. de la Lune de Rhamazan 1718.

LETTRE CXVI.

USBEK *au même*

LEs Païs habitez par les Sauvages sont ordinairement peu peuplez, par l'éloignement qu'ils ont presque tous pour le travail, & la culture de la terre. Cette malheureuse aversion est si forte, que lorsqu'ils font quelque imprécation contre quelqu'un de leurs ennemis; ils ne lui souhaitent autre chose, que d'être réduit à labourer un champ; croyant qu'il n'y a que la chasse, & la pêche, qui soit un exercice noble, & digne d'eux.

Mais comme il y a souvent des an-

années, ou la chaſſe, & là pêche rendent très peu ; ils ſont deſolez par des famines fréquentes : ſans compter qu'il n'y a pas de Païs ſi abondant en gibier, & en poiſſon, qui puiſſe donner la ſubſiſtance à un grand Peuple : parce que les animaux fuyent toûjours les endroits trop habitez.

D'ailleurs les bourgades de Sauvages, au nombre de deux ou trois cens habitans, iſolées les unes des autres, ayant des intérêts auſſi ſéparez que ceux de deux Empires, ne peuvent pas ſe ſoutenir ; parce qu'elles n'ont pas la reſſource des grands Etats dont toutes les parties ſe répondent, & ſe ſecourent mutûellement.

Il y a chez les Sauvages une autre coûtume, qui n'eſt pas moins pernicieuſe, que la premiere ; c'eſt la cruelle habitude ou ſont les femmes ; de ſe faire avorter, afin que leur groſſeſſe ne les rende pas deſagréables à leurs maris.

Il y a ici des Loix terribles contre ce desordre ; elles vont jusques à la fureur. Toute fille, qui n'a point été déclarer sa grossesse au Magistrat, est punie de mort, si son fruit périt : la pudeur & la honte, les accidens mêmes, ne l'excusent jamais.

De Paris le 9. de la Lune de Rhamazan 1718.

LETTRE CXVII.

USBEK *au même.*

L'Effet ordinaire des Colonies est d'affoiblir les Païs, d'où on les tire ; sans peupler ceux où on les envoye.

Il faut que les hommes restent où ils sont : il y a des maladies qui viennent de ce qu'on change un bon air contre un mauvais ; d'autres qui viennent précisement de ce qu'on en change.

Quand un païs est desert, c'est un

un préjugé de quelque vice particulier dans la nature du Climat : ainsi quand on ôte les hommes d'un Ciel heureux, pour les envoyer dans un tel païs, on fait précisement le contraire de ce qu'on se propose.

Les Romains sçavoient cela par expérience : ils reléguoient tous les criminels en Sardaigne ; & ils y faisoient passer des Juifs : il falut se consoler de leur perte, chose que le mépris qu'ils avoient pour ces misérables rendoit très facile.

Le grand Cha-Abas voulant ôter aux Turcs le moyen d'entretenir de grosses armées sur les frontieres, transporta presque tous les Armeniens hors de leur païs, & en envoya plus de vingt mille familles dans la Province de Guilan, qui périrent presque toutes en très peu de tems.

Tous les transports de peuples faits à Constantinople, n'ont jamais réüssi.

Ce nombre prodigieux de Négres, dont nous avons parlé, n'a point rempli l'Amerique.

Depuis la destruction des Juifs sous Adrien, la Palestine est sans Habitans.

Il faut donc avoüer, que les grandes destructions sont presque irréparables; parce qu'un peuple qui manque à un certain point, reste dans le même état: & si par hazard, il se rétablit, il faut des siécles pour cela.

Que si dans un état de défaillance, la moindre des circonstances dont nous avons parlé, vient à concourir; non seulement il ne se repare pas, mais il dépérit tous les jours, & tend à son anéantissement.

L'expulsion des Maures d'Espagne, se fait encore sentir comme le premier jour: bien loin que ce vuide se remplisse, il devient tous les jours plus grand.

Depuis la dévastation de l'Améri-

mérique, les Espagnols qui ont pris la place de ses anciens Habitans, n'ont pû la repeupler : au contraire par une fatalité, que je ferois mieux de nommer une justice divine, les destructeurs se détruisent eux-mêmes; & se consument tous les jours.

Les Princes ne doivent donc point songer à peupler de grand Païs par des Colonies : je ne dis pas qu'elles ne réüssissent quelfois ; il y a des Climats si heureux, que l'espece s'y multiplie toûjours : témoin ces Isles * qui ont été peuplées par des malades, que quelques Vaisseaux y avoient abandonnez, & qui y recouvroient aussi-tôt la santé.

Mais quand ces Colonies réüssiroient, au lieu d'augmenter la puissance, elles ne feroient que la partager, à moins qu'elles n'eussent très peu d'étenduë ; comme

* L'Auteur parle peut-être de l'Isle de Bourbon.

sont celles que l'on envoye pour occuper quelque place pour le Commerce.

Les Cartaginois avoient comme les Espagnols découvert l'Amérique, ou au moins de grandes Isles dans lesquelles ils faisoient un Commerce prodigieux: mais quand ils virent le nombre de leurs Habitans diminuer; cette sage République défendit à ses Sujets ce Commerce & cette Navigation.

J'ose le dire : au lieu de faire passer les Espagnols dans les Indes: il faudroit faire repasser tous les Indiens, & tous les Metifs en Espagne : il faudroit rendre à cette Monarchie tous ses peuples dispersez ; & si la moitié seulement de ces grandes Colonies se conservoit, l'Espagne deviendroit la Puissance de l'Europe la plus redoutable.

On peut comparer les Empires à un arbre, dont les branches trop

trop étenduës ôtent tout le suc du tronc, & ne servent qu'à faire de l'ombrage.

Rien ne devroit corriger les Princes de la fureur des Conquêtes lointaines, que l'exemple des Portugais & des Espagnols.

Ces deux Nations ayant conquis avec une rapidité inconcevable des Royaumes immenses ; plus étonnez de leurs victoires que les peuples vaincus de leur défaite ; songérent aux moyens de les conserver ; ils prirent chacun pour cela une voye différente.

Les Espagnols desespérans de retenir les Nations vaincuës dans la fidélité, prirent le parti de les exterminer, & d'y envoyer d'Espagne des peuples fidéles : jamais dessein horrible ne fut plus ponctuellement exécuté. On vit un peuple aussi nombreux que tous ceux de l'Europe ensemble, disparoître de la terre à l'arrivée de

ces Barbares, qui ſemblent en découvrant les Indes, avoir voulu en même-tems découvrir aux hommes, quel étoit le dernier période de la cruauté.

Par cette barbarie ils conſerverent ce païs ſous leur domination. Juge par là combien les Conquêtes ſont funeſtes, puiſque les effets en ſont tels. Car enfin ce remede affreux étoit unique : comment auroient-ils pû retenir tant de millions d'hommes dans l'obéïſſance ? Comment ſoutenir une guerre civile de ſi loin ? Que ſeroient-ils devenus, s'ils avoient donné le tems à ces peuples de revenir de l'admiration où ils étoient, de l'arrivée de ces nouveaux Dieux, & de la crainte de leurs foudres ?

Quant aux Portugais, ils prirent une voye toute opoſée : ils n'employerent pas les cruautez : auſſi furent-ils bien-tôt chaſſez de tous les païs qu'ils avoient découverts :

verts : les Hollandois favoriserent la rebellion de ces peuples, & en profiterent.

Quel Prince envieroit le sort de ces Conquerans? qui voudroit de ces Conquêtes à ces conditions? Les uns en furent aussi tôt chassez; les autres en firent des deserts, & rendirent de même leur propre païs.

C'est le destin des Heros de se ruïner à conquérir des païs, qu'ils perdent soudain, ou à soumettre des Nations qu'ils sont obligez eux-mêmes de détruire; comme cet insensé, qui se consumoit à acheter des Statuës, qu'il jettoit dans la Mer, & des glaces qu'il brisoit aussi-tôt.

A Paris le 18. de la Lune de Rhamazan 1718.

LETTRE CXVIII.

USBEK *au même.*

LA douceur du Gouvernement contribuë merveilleusement à la progation de l'espece. Toutes les Républiques en sont une preuve constante ; & plus que toutes, la Suisse & la Hollande, qui sont les deux plus mauvais Païs de l'Europe, si l'on considére la nature du terrain ; & qui cependant sont les plus peuplez.

Rien n'attire plus les Etrangers que la liberté & l'opulence qui la suit toûjours : l'une se fait rechercher par elle même ; & les besoins attirent dans les Païs, où l'on trouve l'autre.

L'Espece se multiplie dans un Païs où l'abondance fournit aux enfans, sans rien diminuer de la subsistance des peres.

L'Egalité même des Citoyens qui produit ordinairement de l'égalité

galité dans les fortunes, porte l'abondance & la vie dans toutes les parties du Corps Politique, & la répand par tout.

Il n'en est pas de même des Païs soumis au pouvoir arbitraire : le Prince, les Courtisans, & quelques particuliers possedent toutes les richesses, pendant que tous les autres gémissent dans une pauvreté extrême.

Si un homme est mal à son aise, & qu'il sente qu'il fera des enfans plus pauvres que lui, il ne se mariera pas, ou s'il se marie, il craindra d'avoir un trop grand nombre d'enfans, qui pouroient achever de déranger sa fortune, & qui descendroient de la condition de leur pere.

J'avouë que le Rustique ou Païsan étant une fois marié, peuplera indifferemment, soit qu'il soit riche, soit qu'il soit pauvre : cette considération ne le touche pas : il a toûjours un heritage

heritage sûr à laisser à ses enfans, qui est son hoyau, & rien ne l'empêche jamais de suivre aveuglément l'instinct de la Nature.

Mais à quoi servent dans un Etat ce nombre d'enfans, qui languissent dans la misere ? Ils périssent presque tous à mesure qu'ils naissent : ils ne prosperent jamais : foibles & débiles, il meurent en détail de mille manieres, tandis qu'ils sont emportez en gros par les fréquentes maladies populaires, que la misere & la mauvaise nourriture produisent toûjours : ceux qui en échappent, atteignent l'âge viril, sans en avoir la force, & languissent tout le reste de leur vie.

Les hommes sont commes les plantes, qui ne croissent jamais heureusement, si elles ne sont bien cultivées : Chez les peuples miserables l'Espece perd, & même quelquefois dégénere.

La France peut fournir un grand

grand exemple de tout ceci. Dans les guerres passées, la crainte où étoient tous les enfans de famille qu'on ne les enrôlât dans la milice, les obligeoit de se marier, & cela dans un âge trop tendre, & dans le sein de la pauvreté. De tant de Mariages il naissoit bien des enfans, que l'on cherche encore en France, & que la misere, la famine, & les maladies en ont fait disparoître.

Que si dans un Ciel aussi heureux, dans un Royaume aussi policé que la France, on fait de pareilles remarques; que sera-ce dans les autres Etats?

A Paris le 23. de la Lune de Rhamazan 1718.

LETTRE CXIX.

USBEK AU MOLLACK MEHEMET ALI, *Gardien des trois Tombeaux à Com.*

QUe nous servent les Jeûnes des Immaums, & les Cilices des Mollacks ? La main de Dieu s'est deux fois apesantie sur les enfans de la Loi : le Soleil s'obscurcit, & semble n'éclairer plus que leurs défaites : leurs armées s'assemblent, & elles sont dissipées comme la poussiere.

L'Empire des Osmalins est ébranlé par les deux plus grands échecs qu'il ait jamais reçû : un Moufti Chrétien ne le soûtient qu'à peine, le grand Vizir d'Allemagne est le fleau de Dieu, envoyé pour châtier les Sectateurs d'Omar : il porte par tout la colere du Ciel irrité contre leur rebellion, & leur perfidie.

Esprit

Esprit sacré des Immaums, tu pleure nuit & jour sur les enfans du Prophete que le déteſtable Omar a dévoyez : tes entrailles s'émeuvent à la vûë de leurs malheurs : tu deſire leur converſion & non pas leur perte : tu voudrois les voir réünis ſous l'étendart d'Aly, par les larmes des Saints, & non pas diſperſez dans les Montagnes & dans les deſerts, par la terreur des infidelles.

A Paris le 1. de la Lune de Chalval 1718.

LETTRE CXX.

RICA à ***.

ON eſt bien embaraſſé dans toutes les Religions quand il s'agit de donner une idée des plaiſirs, qui ſont deſtinez à ceux qui ont bien vécu. On épouvente facilement les méchans par une longue ſuite de peines, dont on les

les menace : mais pour les gens vertueux, on ne ſçait que leur promettre : il ſemble que la nature des plaiſirs ſoit d'être d'une courte durée ; l'imagination a peine à en repreſenter d'autres.

J'ai vû des Deſcriptions du Paradis capables d'y faire renoncer tous les gens de bon ſens : les uns font joüer ſans ceſſe de la flûte ces ombres heureuſes : d'autres les condamnent au ſuplice de ſe promener éternellement : d'autres enfin qui les font rêver là aux maîtreſſes d'ici-bas, n'ont pas cru que cent millions d'années fuſſent un terme aſſez long, pour leur ôter le goût des inquiétudes amoureuſes.

Je me ſouviens à ce propos d'une Hiſtoire que j'ai oüi raconter à un homme qui avoit été dans le Païs du Mogol : elle fait voir que les Prêtres Indiens ne ſont pas moins ſteriles que les autres, dans

dans les idées qu'ils ont des plaisirs du Paradis.

Une femme qui venoit de perdre son mari vint en Cérémonie chez le Gouverneur de la Ville, lui demander permission de se brûler : mais comme dans les Païs soumis aux Mahometans, on abolit tant qu'on peut cette cruelle coûtume, il la refusa absolument.

Lorsqu'elle vit ses prieres impuissantes, elle se jetta dans un furieux emportement. Voyez, disoit-elle, comme on est gêné : il ne sera seulement pas permis à une pauvre femme de se brûler, quand elle en a envie ! A-t'on jamais vû rien de pareil ? Ma mere, ma tante, mes sœurs se sont brûlées : & quand je vais demander permission à ce maudit Gouverneur, il se fâche, & se met à crier comme un enragé.

Il se trouva là par hazard un jeune Bonze Homme infidelle,

lui dit le Gouverneur, est-ce toi qui a mis dans l'esprit de cette femme cette fureur ? Non, dit-il, je ne lui ai jamais parlé : mais si elle m'en croit, elle consommera son Sacrifice ; elle fera une action agreable au Dieu Brama ; aussi en sera-t'elle bien recompensée, car elle retrouvera dans l'autre monde son mari, & elle recommencera avec lui un second mariage. Que dites-vous, dit la femme surprise ? je retrouverai mon mari ? Ah je ne me brûle pas ; il étoit jaloux, chagrin, & d'ailleurs si vieux, que si le Dieu Brama n'a point fait sur lui quelque réforme, sûrement il n'a pas besoin de moi : me brûler pour lui ? .... pas seulement le bout du doigt pour le retirer du fond des Enfers. Deux vieux Bonzes qui me seduisoient & qui sçavoient de quelle maniere je vivois avec lui, n'avoient garde de me tout dire : mais si le Dieu Brama n'a que ce present à me faire, je

renonce

renonce à cette beatitude. Monsieur le Gouverneur, je me fais Mahometane: & pour vous, dit-elle en regardant le Bonze, vous pouvez, si vous voulez, aller dire à mon mari, que je me porte fort bien.

De Paris le 2. de la Lune de Chalval 1718.

LETTRE CXXI.

RICA à USBEK.

A ***.

JE t'attens ici demain; cependant je t'envoye tes Lettres d'Ispahan: les miennes portent que l'Ambassadeur du Grand Mogol a reçû ordre de sortir du Royaume. On ajoûte qu'on a fait arrêter le Prince, oncle du Roi, qui est chargé de son éducation, qu'on l'a fait conduire dans un Château, où il est très étroitement gardé; qu'on l'a privé de

tous ſes honneurs : je ſuis touché du ſort de ce Prince, & je le plains.

Je te l'avouë, Uſbek, je n'ai jamais vû couler les larmes de perſonne, ſans en être attendri, je ſens de l'humanité pour les malheureux, comme s'il n'y avoit qu'eux qui fuſſent hommes : & les Grands mêmes, pour leſquels je trouve dans mon cœur de la dureté, quand ils ſont élevez ; je les aime ſi-tôt qu'ils tombent.

En effet, qu'ont-ils affaire dans la proſperité d'une inutile tendreſſe ? Elle approche trop de l'égalité : ils aiment bien mieux du reſpect, qui ne demande point de retour : mais ſi-tôt qu'ils ſont déchus de leur grandeur, il n'y a que nos plaintes, qui puiſſent leur en rapeller l'idée.

Je trouve quelque choſe de bien naïf, & même de bien grand dans les paroles d'un Prince, qui prêt de tomber entre les mains

de

de ses Ennemis, voyant ses Courtisans autour de lui qui pleuroient : je sens, leur dit-il, à vos larmes que je suis encore vôtre Roi.

A Paris le 3. de la Lune de Chalval 1718.

LETTRE CXXII.

RICA à IBBEN

A Smirne.

TU as oüi parler mille fois du fameux Roi de Suede : il assiegeoit une place dans un Royaume qu'on nomme la Norvege ; comme il visitoit la tranchée seul avec un Ingénieur ; il a reçû un coup dans la tête dont il est mort. On a fait sur le champ arrêter son premier Ministre ; les Etats se sont assemblez, & l'ont condamné à perdre la tête.

Il étoit accusé d'un grand Crime : c'étoit d'avoir calomnié la

Nation, & de lui avoir fait perdre la confiance de son Roi : forfait, qui selon moi, mérite mille morts.

Car enfin, si c'est une mauvaise action de noircir dans l'esprit du Prince, le dernier de ses Sujets : qu'est-ce lorsque l'on noircit la Nation entiere, & qu'on lui ôte la bienveillance de celui que la Providence a établi pour faire son bonheur ?

Je voudrois que les hommes parlassent aux Rois, comme les Anges parlent à nôtre saint Prophete.

Tu sçais que dans les banquets sacrez, où le Seigneur des Seigneurs descend du plus sublime trône du monde, pour se communiquer à ses Esclaves ; je me suis fait une loi severe de captiver une langue indocile: on ne m'a jamais vû abandonner une seule parole : qui pût être amere au dernier de ses Sujets : quand il

m'a

m'a falu cesser d'être sobre, je n'ai point cessé d'être honnête homme ; & dans cette épreuve de nôtre fidélité, j'ai risqué ma vie, & jamais ma vertu.

Je ne sçais comment il arrive qu'il n'y a presque jamais de Prince si méchant, que son Ministre ne le soit encore davantage : s'il fait quelque action mauvaise, elle a presque toûjours été suggerée : de maniere que l'ambition des Princes n'est jamais si dangereuse, que la bassesse d'ame de ses Conseillers ; mais comprens-tu qu'un homme, qui n'est que d'hier dans le Ministere, qui peut-être n'y sera pas demain, puisse devenir dans un moment l'ennemi de lui-même, de sa famille, de sa patrie, & du peuple qui naîtra à jamais de celui, qu'il va faire oprimer ?

Un Prince a des passions ; le Ministre les remuë : c'est de ce côté-là qu'il dirige son Ministere : il

il n'a point d'autre but, ni n'en veut connoître: les Courtisans le séduisent par leurs loüanges ; & lui le flatte plus dangereusement par ses Conseils, par les desseins qu'il lui inspire, & par la maxime qu'il lui propose.

A Paris le 25. de la Lune de Saphar 1719.

LETTRE CXXIII.

RICA à USBEK.

A ***.

JE passois l'autre jour sur le Pont neuf avec un de mes amis: il rencontra un homme de sa connoissance qu'il me dit être un Geometre ; & il n'y avoit rien qui n'y parût: car il étoit d'une réverie profonde : il falut que mon ami le tirât long-tems par la manche, & le secoüât pour le faire descendre jusqu'a lui ; tant il étoit occupé d'un Courbe, qui

le

le tourmentoit peut-être depuis plus de huit jours : ils se firent tous deux beaucoup d'honnêtetez, & s'aprirent réciproquement quelques nouvelles Litteraires ; ces discours les menerent jusques sur la porte d'un Caffé, où j'entrai avec eux.

Je remarquai que nôtre Geometre y fut reçû de tout le monde avec empressement, & que les Garçons du Caffé en faisoient beaucoup plus de cas, que de deux Mousquetaires qui étoient dans un coin : pour lui, il parut qu'il se trouvoit dans un lieu agréable ; car il dérida un peu son visage, & se mit à rire, comme s'il n'avoit pas eu la moindre teinture de Geometrie.

Cependant son esprit régulier toisoit tout ce qui se disoit dans la conversation : il ressembloit à celui, qui dans un Jardin coupoit avec son épée la tête des fleurs, qui s'élevoient au-dessus des au-

tres : martir de sa justesse il étoit offensé d'une saillie, comme une vûë délicate est offensée par une lumiere trop vive : rien pour lui n'étoit indifferent, pourvû qu'il fut vrai : aussi sa conversation étoit-elle singuliere. Il étoit arrivé ce jour-là de la Campagne avec un homme qui avoit vû un Château superbe, & des Jardins magnifiques : & il n'avoit vû lui qu'un bâtiment de soixante pieds de long, sur trente-cinq de large; & un bosquet barlong de dix arpens : il auroit fort souhaité que les régles de la perspective eussent été tellement observées, que les Allées des avenuës, eussent paru par tout de même largeur; & il auroit donné pour cela une méthode infaillible. Il parut fort satisfait d'un Cadran qu'il y avoit démêlé, d'une structure fort singuliere : & il s'échauffa fort contre un Sçavant qui étoit auprès de moi, qui malheureusement

ſement lui demanda, ſi ce Cadran marquoit les heures Babyloniennes. Un Nouveliſte parla du bombardement du Château de Fontarabie, & il nous donna ſoudain les proprietez de la ligne, que les bombes avoient décrits en l'air : & charmé de ſçavoir cela, il voulut en ignorer entierement le ſuccès. Un homme ſe plaignoit d'avoir été ruïné l'Hiver d'auparavant par une inondation : Ce que vous me dites-là m'eſt fort agréable, dit alors le Geometre : je vois que je ne me ſuis pas trompé dans l'obſervation, que j'ai faite ; & qu'il eſt au moins tombé ſur la terre deux pouces d'eau, plus que l'année paſſée.

Un moment après il ſortit, & nous le ſuivîmes : comme il alloit aſſez vîte, & qu'il négligeoit de regarder devant lui, il fut rencontré directement par un autre homme : ils ſe choquerent rudement ; & de ce coup ils réjailli-

rent chacun de leur côté en raison réciproque de leur vîtesse, & de leurs masses : quand ils furent un peu revenus de leur étourdissement ; cet homme portant la main sur le front, dit au Geometre. Je suis bien aise que vous m'ayez heurté ; car j'ai une grande nouvelle à vous aprendre : je viens de donner mon Horace au Public. Comment, dit le Geometre, il y a deux mille ans qu'il y est. Vous ne m'entendez pas, reprit l'autre ; c'est une Traduction de cet ancien Auteur, que je viens de mettre au jour ; il y a vingt ans que je m'occupe à faire des Traductions.

Quoi, Monsieur, dit le Geometre ; il y a vingt ans que vous ne pensez pas ? Vous parlez pour les autres, & ils pensent pour vous ? Monsieur, dit le Sçavant, croyez-vous que je n'aye pas rendu un grand service au public de lui rendre la lecture des bons Auteurs

Auteurs familiere ? Je ne dis pas tout-à-fait cela ; j'estime autant qu'un autre les sublimes génies, que vous travestissez : mais vous ne leur ressemblerez point ; car si vous traduisez toûjours, on ne vous traduira jamais.

Les Traductions sont comme ces monnoyes de Cuivre, qui ont bien la même valeur qu'une piece d'or, & même sont d'un plus grand usage pour le peuple ; mais elles sont toûjours foibles & d'un mauvais alloi.

Vous voulez, dites-vous, faire renaître parmi nous ces illustres morts ; & j'avouë que vous leur donnez bien un corps ; mais vous ne leur rendez pas la vie ; il y manque toûjours un esprit pour les animer.

Que ne vous appliquez-vous plûtôt à la recherche de tant de belles véritez, qu'un calcul facile nous fait découvrir tous les jours ? Après ce petit conseil ils

se separerent, je crois, très mécontens l'un de l'autre.

A Paris le dernier de la Lune de Rhebiab 2. 1719.

LETTRE CXXIV.

RICA à ***.

JE te parlerai dans cette Lettre d'une certaine Nation qu'on appelle les Nouvellistes, qui s'assemblent dans un Jardin magnifique où leur oisiveté est toûjours occupée. Ils sont très inutiles à l'Etat, & leurs discours de cinquante ans n'ont pas un effet different de celui, qu'auroit pû produire un silence aussi long: cependant ils se croyent considérables, parce qu'ils s'entretiennent de projets magnifiques, & traitent de grands interêts.

La baze de leurs Conversations est une curiosité frivole & ridicule: il n'y a point de Cabinet si miste-

misterieux, qu'ils ne prétendent pénétrer, ils ne sçauroient consentir à ignorer quelque chose: ils sçavent combien nôtre Auguste Sultan à de femmes; combien il fait d'enfans toutes les années; & quoi qu'ils ne fassent aucune dépense en Espions, ils sont instruits des mesures qu'il prend pour humilier l'Empereur des Turcs, & celui des Mogols.

A peine ont ils épuisé le present, qu'ils se précipitent dans l'avenir; & marchant au devant de la Providence, la préviennent sur toutes les démarches des hommes; ils conduisent un General par la main; & après l'avoir loüé de mille sotises, qu'il n'a pas faites; ils lui en préparent mille autres, qu'il ne fera pas.

Ils font voler les armées comme les Gruës, & tomber les murailles comme des Cartons: ils ont des ponts sur toutes les Rivieres; des routes secrettes dans

toutes les Montagnes ; & des Magasins immenses dans les sables brûlans : il ne leur manque que le bons sens.

Il y a un homme avec qui je loge, qui reçût cette Lettre d'un Nouvelliste : comme elle m'a paru singuliere, je la gardai ; la voici :

MONSIEUR,

JE me trompe rarement dans mes conjectures sur les affaires du tems : le premier Janvier 1721. je prédis que l'Empereur Joseph mourroit dans le cours de l'année : il est vrai que comme il se portoit fort bien, je crûs que je me ferois moquér de moi, si je m'expliquois d'une maniere bien claire ; ce qui fit que je me servis de termes un peu enigmatiques : mais les gens qui sçavent raisonner, m'entendirent bien. Le 17. Avril de la même année il mourut de la petite verole.

Dès que la guerre fut déclarée entre

tre l'Empereur & les Turcs ; j'allai chercher nos Messieurs dans tous les coins des Tuilleries ; je les assemblai prés du bassin, & leur prédis qu'on feroit le siege de Belgrade, & qu'il seroit pris. J'ai été assez heureux pour que ma prédiction ait été accomplie : il est vrai que vers le milieu du siege je pariai cent Pistoles qu'il seroit pris le 18. Août * ; il ne fut pris que le lendemain : peut-on perdre à si beau jeu.

Lorsque je vis que la Flotte d'Espagne débarquoit en Sardaigne ; je jugeai qu'elle en feroit la Conquête : je le dis ; & cela se trouva vrai. Enflé de ce succès j'ajoûtai que cette Flotte victorieuse iroit débarquer à Final, pour faire la Conquête du Milanez : comme je trouvai de la résistance à faire recevoir cette idée : je voulus la soutenir glorieusement : je pariai cinquante Pistoles, & je les perdis encore : car ce diable d'Alberoni, malgré la foi des Traitez,

* 1717.

envoya sa Flotte en Sicile, & trompa tout à la fois deux grands Politiques, le Duc de Savoye & moi: Tout cela, Monsieur, me déroute si fort que j'ai résolu de prédire toûjours, & de ne parier jamais. Autrefois nous ne connoissions point aux Tuilleries l'usage des paris, & feu M. l. C. d. G. ne les souffroit gueres: mais depuis qu'une troupe de petits maîtres s'est mêlée parmi nous: nous ne sçavons plus où nous en sommes A peine ouvrons nous la bouche pour dire une nouvelle, qu'un de ces jeunes gens propose de parier contre.

L'autre jour comme j'ouvrois mon Manuscrit: & accommodois mes lunettes sur mon nez: un de ces Fanfarons saisissant justement l'intervalle du premier mot au second, me dit: je parie cent Pistoles que non: je fis semblant de n'avoir pas fait d'attention à cette extravagance; & reprenant la parole d'une voix plus forte, je dis: M. le Maré-

chal

*chal de***. ayant apris .... cela est faux, me dit-il, vous avez toûjours des nouvelles extravagantes; il n'y a pas le sens commun à tout cela. Je vous prie, Monsieur, de me faire le plaisir de me prêter trente Pistoles: car je vous avouë que ces paris m'ont fort dérangé: je vous envoye la copie de deux Lettres que j'ai écrites au Ministre. Je suis, &c.*

Lettre d'un Nouvelliste au Ministre.

MONSEIGNEUR,

JE suis le Sujet le plus zelé que le Roi ait jamais eu: c'est moi qui obligeai un de mes amis d'éxécuter le projet, que j'avois formé d'un Livre, pour démontrer que Louis le Grand étoit plus grand que tous les Princes qui ont mérité le nom de Grand. Je travaille depuis longtems à un autre Ouvrage, qui fera encore plus d'honneur à nôtre Nation, si vôtre Grandeur veut m'accorder

corder un Privilége : mon dessein est de prouver que depuis le commencement de la Monarchie, les François n'ont jamais été battus, & que ce que les Historiens ont dit jusqu'ici de nos desavantages, sont de véritables impostures : je suis obligé de les redresser en bien des occasions : & j'ose me flatter que je brille sur tout dans la Critique. Je suis, Monseigneur.

MONSEIGNEUR,

DEpuis la perte que nous avons faite de M. le C. de L. nous vous suplions d'avoir la bonté de nous permettre d'élire un President : le desordre se met dans nos Conférences ; & les affaires d'Etat n'y sont pas traitées avec la même discussion que par le passé : nos jeunes gent vivent absolument sans égard pour les anciens : & entr'eux sans discipline : c'est le véritable conseil de Roboam, où les Jeunes imposent aux

aux Vieillards. Nous avons beau leur representer que nous etions paisibles possesseurs des Tuilleries vingt ans avant qu'ils ne fussent au monde : je crois qu'ils nous en chasseront à la fin, & qu'obligez de quitter ces lieux, où nous avons tant de fois évoqué les ombres de nos Heros François : il faudra que nous allions tenir nos Conférences au Jardin du Roi, où dans quelque lieu plus écarté. Je suis .....

A Paris le 7. de la Lune de Gemmadi 2. 1719.

LETTRE CXXV.

RHEDI à RICA.

A Paris.

UNe des choses qui a le plus exercé ma curiosité en arrivant en Europe, c'est l'Histoire & l'origine des Républiques. Tu sçais que la plûpart des Asiatiques n'ont pas seulement d'idée de

de cette ſorte de Gouvernement, & que l'imagition ne les a pas ſervis juſqu'à leur faire comprendre qu'il puiſſe y en avoir ſur la terre d'autre que le deſpotique.

Les premiers Gouvernemens du Monde furent Monarchiques: ce ne fut que par hazard, & par la ſucceſſion des ſiécles, que les Républiques ſe formérent.

La Grece ayant été abîmée par un Déluge; de nouveaux Habitans vinrent la peupler: elle tira preſque toutes ſes Colonies d'Egypte, & des contrées de l'Aſie les plus voiſines: & comme ces païs étoient gouvernez par des Rois, les peuples qui en ſortirent furent gouvernez de même. Mais la tirannie de ces Princes devenant trop peſante; on ſecoüa le joug; & du débris de tant de Royaumes s'éleverent ces Républiques, qui firent ſi fort fleurir la Grece, ſeule polie au milieu des barbares.

L'amour de la liberté, la haine des Rois, conserva long-tems la Grece dans l'indépendance, & étendit au loin le Gouvernement Républicain. Les Villes Grecques trouverent des alliées dans l'Asie Mineure : elles y envoyerent des Colonies aussi libres qu'elles, qui leur servirent de ramparts contre les entreprises des Rois de Perse. Ce n'est pas tout : la Grece peupla l'Italie, l'Italie, l'Espagne, & peut-être les Gaules. On sçait que cette grande Hespérie si fameuse chez les Anciens, étoit au commencement la Grece, que ses voisins regardoient comme un séjour de félicité : les Grecs qui ne trouvoient point chez eux ce païs heureux, l'allerent chercher en Italie ; ceux d'Italie en Espagne ; ceux d'Espagne, dans la Bétique, ou le Portugal : de maniere que toutes ces régions porterent ce nom chez les Anciens.

Ces Colonies Grecques aporté-rent avec elles un esprit de liberté : qu'elles avoient pris dans ce doux païs. Ainsi on ne voit gueres dans ces tems reculez de Monarchies dans l'Italie, l'Espagne, les Gaules. On verra bien-tôt que les peuples du Nord & d'Allemagne n'étoient pas moins libres : & si l'on trouve des vestiges de quelque Royauté parmi eux ; c'est qu'on a pris pour des Rois les Chefs des Armées, ou des Républiques.

Tout ceci se passoit en Europe: car pour l'Asie & l'Afrique elles ont toûjours été accablées sous le Despotisme ; si vous en exceptez quelques villes de l'Asie mineure, dont nous avons parlé ; & la République de Cartage en Afrique.

Le monde fut partagé entre deux puissantes Républiques : celle de Rome & celle de Cartage : il n'y a rien de si connu que les commencemens de la République

blique Romaine ; & rien qui le ſoit ſi peu, que l'origine de celle de Cartage. On ignore abſolument la ſuite des Princes Africains depuis Didon ; & comment ils perdirent leur puiſſance. C'eût été un grand bonheur pour le monde que l'agrandiſſement prodigieux de la République Romaine ; s'il n'y avoit pas eu cette différence injuſte entre les Citoyens Romains, & les peuples vaincus ; ſi l'on avoit donné aux Gouverneurs des Provinces une autorité moins grande ; ſi les Loix ſi ſaintes pour empêcher leur tyrannie, avoient été obſervées ; & s'ils ne s'étoient pas ſervis pour les faire taire, des mêmes treſors que leur injuſtice avoit amaſſez.

Il ſemble que la liberté ſoit faite pour le génie des peuples d'Europe ; & la ſervitude pour celui des peuples d'Aſie. C'eſt en vain que les Romains offrirent aux Capadociens ce précieux tre-

sor : cette Nation lâche le refusa ; & elle courut à la servitude avec le même empressement, que les autres peuples couroient à la liberté.

Cesar oprima la République Romaine, & la soumit à un pouvoir arbitraire.

L'Europe gémit long-tems sous un gouvernement militaire & violent ; & la douceur Romaine fut changée en une cruelle opression.

Cependant une infinité de Nations inconnuës sortirent du Nord ; se répandirent comme des torrens dans les Provinces Romaines ; & trouvant autant de facilité à faire des Conquêtes, qu'à exercer leurs pirateries, les démembrerent, & en firent des Royaumes. Ces peuples étoient libres ; & ils bornoient si fort l'autorité de leurs Rois, qu'ils n'étoient proprement que des Chefs, ou des Généraux. Ainsi ces Royaumes quoi que fondez par

par la force, ne sentirent point le joug du vainqueur. Lorsque les peuples d'Asie, comme les Turcs & les Tartares firent des Conquêtes : soumis à la volonté d'un seul, ils ne songérent qu'à lui donner de nouveaux Sujets, & à établir par les armes son autorité violente : mais les peuples du Nord, libres dans leur païs, s'emparant des Provinces Romaines, ne donnerent point à leurs Chefs une grande autorité. Quelques-uns même de ces peuples, comme les Vandales en Afrique, les Goths en Espagne, déposoient leurs Rois dès qu'ils n'en étoient pas satisfaits, & chez les autres, l'autorité du Prince étoit bornée de mille manieres différentes : un grand nombre de Seigneurs le partagoient avec lui ; les guerres n'étoient entreprises que de leur consentement ; les dépoüilles étoient partagées entre le Chef & les Soldats : aucun Impôt en fa-

veur du Prince ; les Loix étoient faites dans les assemblées de la Nation. Voilà le principe fondamental de tous ces Etats, qui se formerent des débris de l'Empire Romain.

De Venise le 20. de la Lune de Regeb 1719.

LETTRE CXXVI.

RICA à *.*.*.

JE fus il y a cinq ou six mois dans un Caffé : j'y remarquai un Gentil-homme assez bien mis, qui se faisoit écoûter : il parloit du plaisir qu'il y avoit de vivre à Paris, & déploroit sa situation d'être obligé de vivre dans la Province. J'ai, dit-il, quinze mille livres de rente en fonds de terre ; & je me croirois plus heureux si j'avois le quart de ce bien-là en argent, & en effets portables par tout. J'ai beau presser mes fermiers, & les accabler de frais de Justi-

Justice ; je ne fais que les rendre plus insolvables : je n'ai jamais pû voir cent Pistoles à la fois : si je devois dix mille Frans, on me feroit saisir toutes mes terres, & je serois à l'Hôpital.

Je sortis sans avoir fait grande attention à tout ce discours : mais me trouvant hier dans ce quartier ; j'entrai dans la même maison, & j'y vis un homme grave, d'un visage pâle & allongé, qui au milieu de cinq ou six discoureurs paroissoit morne & pensif, jusques à ce que prenant brusquement la parole : Oüi, Messieurs, dit-il, en haussant la voix, je suis ruïné ; je n'ai plus dequoi vivre : car j'ai actuellement chez moi deux cens mille livres en Billets de Banque, & cent mille écus d'argent : je me trouve dans une situation affreuse : je me suis cru riche, & me voilà à l'Hôpital : au moins si j'avois seulement une petite terre, où je pusse me reti-

rer :

rer : je ſerois ſûr d'avoir de quoi vivre : mais je n'ai pas grand comme ce chapeau en fonds de terre.

Je tournai par hazard la tête d'un autre côté, je vis un autre homme qui faiſoit des grimaces de poſſedé. A qui ſe fier deſormais, s'écrioit-il ? Il y a un traitre que je croyois ſi fort de mes amis, que je lui avois prêté mon argent ? & il me l'a rendu : qu'elle perfidie horible ! Il a beau faire, dans mon eſprit il ſera toûjours deshonoré.

Tout près de là étoit un homme très-mal vétu, qui élevant les yeux au Ciel, diſoit : Dieu beniſſe les projets de nos Miniſtres : puiſſai-je voir les actions à deux mille, & tous les Laquais de Paris plus riches que leurs Maîtres. J'eus la curioſité de demander ſon nom. C'eſt un homme extrêmement pauvre, me dit on ; auſſi a-t-il un pauvre métier : il eſt Généalogiſte, & il eſpere que ſon Art rendra, ſi les fortunes continuënt ;

nuënt ; & que tous ces nouveaux riches auront besoin de lui, pour réformer leur nom, décrasser leurs Ancêtres & orner leurs Carosses : il s'imagine qu'il va faire autant de gens de qualité qu'il voudra ; & il tressaillit de joye de voir multiplier ses pratiques.

Enfin, je vis entrer un Vieillard pâle & sec, que je reconnus pour Nouvelliste avant qu'ils se fut assis : il n'étoit pas du nombre de ceux qui ont une assurance victorieuse contre tous les revers, & présagent toûjours les victoires & les trophées : c'étoit au contraire un de ces trembleurs, qui n'ont que des nouvelles tristes. Les affaires vont bien mal du côté d'Espagne, dit-il, nous n'avons point de Cavalerie sur la frontiere ; & il est à craindre que le Prince Pio, qui en a un gros Corps, ne fasse contribuer tout le Languedoc. Il y avoit vis à vis de

de moi un Philosophe assez mal en ordre, qui prenoit le Nouvelliste en pitié, & haussoit les épaules à mesure que l'autre haussoit la voix; je m'aprochai de lui, & il me dit à l'oreille; vous voyez que ce fat nous entretient il y a une heure de sa frayeur pour le Languedoc: & moi j'aperçûs hier au soir une tache dans le Soleil, qui, si elle augmentoit pouroit faire tomber toute la Nature en engourdissement; & je n'ai pas dit un seul mot.

A Paris le 17. de la Lune de Rhamazan 1719.

LETTRE CXXVII.

RICA à *.*.*.

J'Allai l'autre jour voir une grande Bibliotheque dans un Convent de Dervis, qui en sont comme les dépositaires; mais qui sont obligez d'y laisser entrer tout le monde à certaines heures.

En

En entrant je vis un homme grave, qui se promenoit au milieu d'un nombre innombrable de Volumes qui l'entouroient. J'allai à lui, & le priai de me dire quels étoient quelques-uns de ces Livres, que je voyois mieux reliez que les autres. Monsieur, dit-il, j'habite ici une terre étrangere; je n'y connois personne : bien des gens me font de pareilles questions, mais vous voyez bien que je n'irai pas lire tous ces Livres pour les satisfaire : mais j'ai mon Bibliothequaire qui vous donnera satisfaction; car il s'occupe nuit & jour à déchiffrer tout ce que vous voyez là : c'est un homme qui n'est bon à rien, & qui nous est très à charge, parce qu'il ne travaille point pour le Convent : Mais j'entens l'heure du refectoire qui sonne; ceux qui comme moi sont à la tête d'une Communauté, doivent être les premiers à tous les exercices. En

disant cela, le Moine me poussa dehors, ferma la porte; & comme s'il eût vôlé, disparut à mes yeux.

De Paris le 21. de la Lune de Rhamazan 1719.

LETTRE CXXVIII.

RICA *au même.*

JE retournai le lendemain à cette Bibliotheque, où je trouvai tout un autre homme, que celui que j'avois vû la premiere fois: son air étoit simple, sa physionomie spirituelle, & son abord très affable. Dès que je lui eus fait connoître ma curiosité, il se mit en devoir de la satisfaire, & même en qualité d'étranger de m'instruire.

Mon Pere, lui dis-je, quels sont ces gros Volumes qui tiennent tout ce côté de Bibliotheque? Ce sont, me dit-il, les Inter-

terprêtes de l'Ecriture. Il y en a un grand nombre, lui repartis-je; il faloit que l'Ecriture fut bien obscure autrefois, & bien claire à present; reste-t'il encore quelques doutes? Peut-il y avoir des points contestez? s'il y en a, bon Dieu, s'il y en a, me répondit-il! Il y en a presque autant que de lignes. Oüi, lui dis-je? Et qu'ont donc fait tous ces Auteurs, me repartit-il; n'ont point cherché dans l'Ecriture ce qu'il faut croire; mais ce qu'ils croyent eux mêmes: ils ne l'ont point regardée comme un Livre, où étoient contenus les Dogmes qu'ils devoient recevoir, mais un Ouvrage qui pouroit donner de l'autorité à leurs propres idées: c'est pour cela qu'ils en ont corrompu tous les sens, & ont donné la torture à tous les passages: C'est un païs où les hommes de toutes les Sectes font des descentes, & vont comme au pillage:
 c'est

c'eſt un champ de bataille où les Nations ennemies qui ſe rencontrent, livrent bien des Combats, où l'on s'attaque, où l'on s'eſcarmouche de bien des manieres.

Tout près de là vous voyez les Livres Aſcetiques ou de Dévotion : en ſuite les Livres de Morale bien plus utiles : Ceux de Theologie doublement intelligibles, & par la matiere qui y eſt traitée, & par la maniere de la traiter. Les ouvrages des Myſtiques; c'eſt-à-dire, des dévots qui ont le cœur tendre. Ah mon Pere, lui dis-je, un moment, n'allez pas ſi vîte, parlez-moi de ces Myſtiques. Monſieur, dit-il, la dévotion échauffe le cœur diſpoſé à la tendreſſe, & lui fait envoyer des eſprits au cerveau qui l'échauffent de même, d'où naiſſent les extaſes & les raviſſemens. Cet état eſt le délire de la dévotion: ſouvent il ſe perfectionne, ou plûtôt dégenere en Quietiſme:

vous

vous sçavez qu'un Quétiste n'est autre chose qu'un homme, fou, dévot & libertin.

Voyez les Casuistes qui mettent au jour les secrets de la nuit; qui forment dans leur imagination tous les monstres, que le démon d'Amour peut produire, les rassemblent, les comparent. & en font l'objet éternel de leurs pensées : heureux si leur cœur ne se met pas de la partie, & ne devient pas lui-même complice de tant d'égaremens si naïvement décrits, & si nuëment peints.

Vous voyez, Monsieur, que je pense librement, & que je vous dis tout ce que je pense ; je suis naturellement naïf, & plus encore avec vous qui êtes un Etranger, qui voulez sçavoir les choses, & les sçavoir telles qu'elles sont : si je voulois, je ne vous parlerois de tout ceci qu'avec admiration : je vous dirois sans cesse, cela est divin, cela est

reſpectable ; il y a du merveilleux : & il en arriveroit de deux choſes l'une ; ou que je vous tromperois ; ou que je me deshonorerois dans vôtre eſprit.

Nous en reſtâmes-là, une affaire qui ſurvint au Dervis rompit nôtre converſation juſqu'au lendemain.

A Paris le 23. de la Lune de Rhamazan 1719.

LETTRE CXXIX.

RIÇA *à au même.*

JE revins à l'heure marquée, & mon homme me mena préciſement dans l'endroit où nous nous étions quittez. Voici, me dit-il, les Grammairiens, les Gloſſateurs, & les Commentateurs. Mon Pere, lui dis-je, tous ces gens là ne peuvent-ils pas ſe diſpenſer d'avoir du bon ſens ? Oüi, dit-il, ils le peuvent, & même

même il n'y paroît pas : leurs Ouvrages n'en sont pas plus mauvais, ce qui est très commode pour eux. Cela est vrai, lui dis-je, & je connois bien des Philosophes, qui feroient bien de s'apliquer à ces sortes de Sciences-là.

Voilà, poursuivit-il, les Orateurs qui ont le talent de persuader indépendemment des raisons; & les Geometres qui obligent un homme malgré lui d'être persuadé, & le convainquent avec tyrannie.

Voici les Livres de Metaphysique, qui traitent de si grands interêts, & dans lesquels l'infini se rencontre par tout : les Livres de Physique qui ne trouvent pas plus de merveilleux dans l'économie du vaste Univers, que dans la machine la plus simple de nos Artisans.

Les Livres de Médecine ; ces monumens de la fragilité de la Nature, & de la puissance de l'Art,

qui ſont trembler, quand ils traitent des maladies même les plus legeres, tant ils nous rendent la mort preſente : mais qui nous mettent dans une ſecurité entiere, quand ils parlent de la vertu des remedes, comme ſi nous étions devenus immortels.

Tout près de là ſont les Livres d'Anatomie, qui contiennent bien moins la deſcription des parties du Corps humain, que les noms barbares qu'on leur a donnez : choſe qui ne guerit ni le malade de ſon mal, ni le Médecin de ſon ignorance.

Voici la Chymie qui habite tantôt l'Hôpital, & tantôt les petites maiſons, comme des demeures qui lui ſont également propres.

Voici les Livres de Science, ou plûtôt d'ignorance occulte : tels ſont ceux qui contiennent quelque eſpece de diablerie; execrable ſelon la plûpart des gens ; pitoyable ſelon moi. Tels ſont encore les

les Livres d'Aſtrologie judiciaire. Que dites-vous, mon Pere ? Les Livres d'Aſtrologie judiciaire, repartis je avec feu ? Et ce ſont ceux dont nous faiſons plus de cas en Perſe : ils réglent toutes les actions de nôtre vie ; & nous déterminent dans toutes nos entrepriſes ; les Aſtrologues ſont proprement nos Directeurs : ils ſont plus ; ils entrent dans le Gouvernement de l'Etat. Si cela eſt, me dit-il, vous vivez ſous un joug bien plus dur que celui de la Raiſon : voilà ce qui s'appelle le plus étrange de tous les Empires : je plains bien une famille, & encore plus une Nation, qui ſe laiſſe ſi fort dominer par les Planetes. Nous nous ſervons, lui repartis-je, de l'Aſtrologie, comme vous vous ſervez de l'Algebre : chaque Nation a ſa Science, ſelon laquelle elle régle ſa Politique : tous les Aſtrologues enſemble n'ont jamais fait tant de
ſot-

sottises en nôtre Perse, qu'un seul de vos Algebristes en a fait ici. Croyez-vous que le concours fortuit des Astres ne soit pas une régle aussi sure, que les beaux raisonnemens de vôtre faiseur de systême? Si l'on comptoit les voix là-dessus en France, & en Perse, ce seroit un beau sujet de triomphe pour l'Astrologie: vous verriez les Mathematiciens bien humiliez: quel accablement Corollaire en pourroit-on tirer contr'eux?

Nôtre dispute fut interrompuë, & il fallut nous quitter.

De Paris le 26. de la Lune de Rhamazan. 1719.

LETTRE CXXX.

RICA *au même.*

DAns l'entrevuë suivante, mon Sçavant me mena dans un Cabinet particulier. Voici les Livres d'Histoire moderne, me dit-il, voyez premierement les Hist-

Historiens de l'Eglise & des Papes ; Livres que je lis pour m'édifier, & qui font souvent en moi un effet tout contraire.

Là ce sont ceux qui ont écrit de la décadence du formidable Empire Romain, qui s'étoit formé du débris de tant de Monarchies ; & sur la chute duquel il s'en forma aussi tant de nouvelles : Un nombre infini de Peuples barbares, aussi inconnus que les pays qu'ils habitoient, parurent tout à coup, l'inonderent, le ravagerent, le dépecerent, & fonderent tous les Royaumes, que vous voyez à present en Europe. Ces Peuples n'étoient point proprement barbares, puisqu'ils étoient libres : mais ils le sont devenus depuis que soumis pour la plûpart à une puissance absoluë, ils ont perdu cette douce liberté, si conforme à la Raison à l'Humanité, & à la Nature.

Vous voyez ici les Historiens

de

de l'Allemagne, laquelle n'est qu'un ombre du premier Empire: mais, qui est, je croi, la seule puissance qui soit sur la terre, que la division n'a point affoiblie; la seule, je croi encore, qui se fortifie à mesure de ses pertes: & qui lente à profiter des succès, devient indomptable par ses défaites.

Voici les Historiens de France, où l'on voit d'abord la puissance des Rois se former; mourir deux fois; renaître de même, languir ensuite pendant plusieurs siécles; mais prenant insensiblement des forces, accruë de toutes parts, monter à son dernier période: semblable à ces fleuves qui dans leur course perdent leur eaux, ou se cachant sous terre; puis reparoissant de nouveau, grossis par les Rivieres qui s'y jettent, entraînent avec rapidité tout ce qui s'opose à leur passage.

Là vous voyez la Nation Espagnole

pagnole sortir de quelques Montagnes : les Princes Mahometans subjugués aussi insensiblement, qu'ils avoient rapidement conquis : tant de Royaumes reünis dans une vaste Monarchie, qui devint presque la seule ; jusqu'à ce qu'accablée de sa fausse opulence, elle perdit sa force, & sa réputation même, & ne conserva que l'orguëil de sa premiere puissance.

Ce sont ici les Historiens d'Angleterre, où l'on voit la liberté sortir sans cesse des feux de la discorde, & de la sedition ; le Prince toûjours chancelant sur un trône inébranlable ; une Nation impatiente, sage dans sa fureur même ; & qui Maîtresse de la Mer (chose inouïe jusqu'alors) mêle le Commerce avec l'Empire.

Tout prêts de là sont les Historiens de cette autre Reine de la Mer, la République de Hollande, si respectée en Europe, & si formidable

midable en Asie, où ses négocians voyent tant de Rois prosternez devant eux.

Les Historiens d'Italie vous representent une Nation autrefois Maîtresse du Monde; aujourd'hui esclave de toutes les autres; ses Princes divisez & foibles; & sans autre attribut de Souveraineté, qu'une vaine Politique.

Voilà les Historiens des Républiques; de la Suisse, qui est l'image de la liberté; de Venise, qui n'a de ressources, qu'en son économie; & de Genes, qui n'est superbe que par ses bâtimens.

Voici ceux du Nord, & entr'autres de la Pologne, qui use si mal de sa liberté, & du droit qu'elle a d'élire ses Rois, qu'il semble qu'elle veuille consoler par là les Peuples ses voisins, qui ont perdu l'un & l'autre.

Là-dessus nous nous séparâmes jusqu'au lendemain.

A Paris le 2. de la Lune de Chalval 1719.

LET-

LETTRE CXXXI.

RICA *au même.*

LE lendemain il me mena dans un autre Cabinet. Ce ſont ici les Poëtes, me dit-il; c'eſt-à-dire, ces Auteurs dont le métier eſt de mettre des entraves au bon Sens, & d'accabler la Raiſon ſous les agrémens; comme on enſeveliſſoit autrefois les femmes ſous leurs parures, & leurs ornemens: vous les connoiſſez, ils ne ſont pas rares chez les Orientaux, où le Soleil plus ardent ſemble échauffer les imaginations mêmes.

Voilà les Poëmes Epiques. Eh qu'eſt ce que les Poëmes Epiques? En verité, me dit-il, je n'en ſçais rien: les Connoiſſeurs diſent qu'on n'en a jamais fait que deux; & que les autres qu'on donne ſous ce nom, ne le ſont point: c'eſt auſſi ce que je ne ſçais pas:

pas : ils disent de plus qu'il est impossible d'en faire de nouveaux ; & cela est encore plus surprenant.

Voici les Poëtes Dragmatiques, qui, selon moi, sont les Poëtes par excellence, & les Maîtres des passions : il y en a de deux sortes; les Comiques, qui nous remuent si doucement, & les Tragiques, qui nous troublent & nous agitent avec tant de violence.

Voici les Lyriques, que je méprise autant que je fais cas des autres, & qui font de leur Art une harmonieuse extravagance.

On voit ensuite les Auteurs des Idylles, & des Eglogues, qui plaisent même aux gens de Cour, par l'idée qu'ils leur donnent d'une certaine tranquilité qu'ils n'ont pas, & qu'ils leur montrent dans la condition des Bergers.

De tous les Auteurs que nous avons vû, voici le plus dangereux : ce sont ceux qui aiguisent les

les Epigrammes, qui ſont de petites flêches déliées, qui font une playe profonde & inacceſſiaux remedes.

Vous voyez ici les Romans, qui ſont des eſpeces de Poëtes; & qui outrent également le langage de l'eſprit, & celui du cœur; qui paſſent leur vie à chercher la Nature, & la manquent toûjours; & qui font des Heros, qui y ſont auſſi étrangers que les Dragons aîlez, & les Hippocentaures.

J'ai vû, lui dis je, quelques-uns de vos Romans: & ſi vous voyiez les nôtres, vous en feriez encore plus choqué: ils ſont auſſi peu naturels; & d'ailleurs extrêmement gênez par nos mœurs: il faut dix années de paſſion, avant qu'un Amant ait pû voir ſeulement le viſage de ſa Maîtreſſe: cependant les Auteurs ſont forcez de faire paſſer les Lecteurs dans ces ennuyeux préliminaires: Or il eſt impoſſible que les incidens

soient variez : on a recours aux artifice pire que le mal même qu'on veut guerir ; c'est aux prodiges ; je suis sûr que vous ne trouverez pas bon qu'une Magicienne fasse sortir une armée de dessous terre ; qu'un Heros lui seul en détruise une de cent mille hommes. Cependant voilà nos Romans : ces avantures froides & souvent repetées nous font languir, & ces prodiges extravagans nous révoltent.

A Paris le 6. de la Lune de Chalval 1719.

LETTRE CXXXII.

RICA à IBBEN.

A Smirne

LEs Ministres se succedent, & se détruisent ici comme les Saisons : depuis trois ans j'ai vû changer quatre fois de Sistême sur

sur les finances. On leve aujourd'hui en Perse & en Turquie les subsistes de la même maniere, que les Fondateurs de ces Monarchies les levoient : il s'en faut bien qu'il en soit ici de même. Il est vrai que nous n'y mettons pas tant d'esprit que les Occidentaux : nous croyons qu'il n'y a pas plus de difference entre l'administration des revenus du Prince, & de ceux d'un particulier, qu'il y en a entre compter cent mille Tomans ; ou en compter cent. Mais il y a ici bien plus de finesse & de mistere. Il faut que de grands génies travaillent nuit & jour ; qu'ils enfantent sans cesse & avec douleur de nouveaux projets ; qu'ils écoutent les avis d'une infinité de gens, qui travaillent pour eux sans en être priez ; qu'ils se retirent & vivent dans le fond d'un Cabinet impénétrable aux Grands, & sacré aux petits ; qu'ils ayent toûjours la

la tête remplie de ſecrets importans, de deſſeins miraculeux, de Syſtêmes nouveaux, & qu'abſorbez dans les méditations, ils ſoient privez non ſeulement de l'uſage de la parole, mais même quelquefois de la politeſſe.

Dès que le feu Roi eût fermé les yeux, on penſa à établir une nouvelle adminiſtration. On ſentoit qu'on étoit mal; mais on ne ſçavoit comment faire pour être mieux. On s'étoit mal trouvé de l'autorité ſans bornes des Miniſtres précédens; on la voulut partager: on créa pour cet effet ſix ou ſept Conſeils: & ce Miniſtere eſt peut être celui de tous qui a gouverné la France avec plus de ſens; la durée en fut courte auſſi bien que celle du bien qu'il produiſit.

La France à la mort du feu Roi étoit un Corps accablé de mille maux: N***. prit le fer à la main, retrancha les chairs inutiles, & apli-

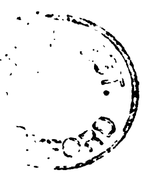
apliqua quelques remedes topiques : Mais il restoit toûjours un vice interieur à guerir. Un Etranger est venu qui a entrepris cette cure : après bien des remedes violens, il a crû lui avoir rendu son embonpoint ; & il l'a seulement renduë bouffie.

Tous ceux qui étoient riches, il y a six mois, sont à present dans la pauvreté : & ceux qui n'avoient pas de pain regorgent de richesses. Jamais ces deux extrêmitez ne se sont touchées de si près. L'Etranger a tourné l'Etat comme un fripier tourne un habit ; il fait paroître dessus ce qui étoit dessous ; & ce qui étoit dessous, il le met à l'envers. Quelles fortunes inesperées, incroyables même à ceux qui les ont faites ? Dieu ne tire pàs plus rapidement les hommes du néant : Que de valets servis par leurs camarades, & peut être demain par leurs Maîtres !

Tout

Tout ceci produit ſouvent des choſes bizarres. Les Laquais qui avoient fait fortune ſous le régne paſſé, vantent aujourd'hui leurs naiſſances; ils rendent à ceux qui viennent de quitter leur livrée dans une certaine vûë, tout le mépris qu'on avoit pour eux il y a ſix mois: ils crient de toute leur force; la Nobleſſe eſt ruïnée; quel deſordre dans l'Etat! Quelle confuſion dans les rangs! On ne voit que des inconnus faire fortune! Je te promets que ceux-ci prendront bien leur revanche ſur ceux qui viendront après eux; & que dans trente ans, ces gens de qualité feront bien du bruit.

A Paris le 1. de la Lune de Zilcadé 1720.



LET-

LETTRE CXXXIII.

RICA *au même.*

VOici un grand exemple de la tendresse conjugale, non seulement dans une femme : mais dans une Reine. La Reine de Suede voulant à toute force associer le Prince son Epoux à la Couronne, pour applanir toutes les difficultez, a envoyé aux Etats une déclaration par laquelle elle se désiste de la Régence, en cas qu'il soit élu.

Il y a soixante & quelques années qu'une autre Reine nommée Christine, abdiqua la Couronne pour se donner toute entiere à la Philosophie. Je ne sçai lequel de ces deux exemples nous devons admirer davantage.

Quoique j'approuve assez que chacun se tienne ferme dans le poste où la Nature l'a mis ; & que

je ne puisse loüer la foiblesse de ceux, qui se trouvant au dessous de leur état, le quittent comme par une espece de desertion ; je suis cependant frapé de la grandeur d'ame de ces deux Princesses; & de voir l'esprit de l'une & le cœur de l'autre superieurs à leur fortune. Christine a songé à connoître, dans le tems que les autres ne songent qu'à joüir : & l'autre ne veut joüir, que pour mettre tout son bonheur entre les mains de son Auguste Epoux.

A Paris le 27. de la Lune de Maharram 1720.

LETTRE CXXXIV.

RICA à USBEK.

*A ***.*

LE Parlement de Paris vient d'être relegué dans une petite Ville qu'on apelle Pontoise. Le Conseil lui a envoyé enregistrer,

trer, ou aprouver une déclaration, qui le deshonore : & il l'a enregiſtrée d'une maniere qui deshonore le Conſeil.

On menace d'un pareil traitement quelques Parlemens du Royaume.

Ces Compagnies ſont toûjours odieuſes : elles n'aprochent des Rois que pour leur dire de triſtes véritez : & pendant qu'une foule de Courtiſans leur repreſente ſans ceſſe un Peuple heureux ſous leur Gouvernement ; elles viennent démentir la flatterie, & aporter aux pieds du trône les gémiſſemens & les larmes, dont elles ſont dépoſitaires.

C'eſt un peſant fardeau, mon cher Uſbek, que celui de la Vérité, lorſqu'il faut la porter juſqu'aux Princes : ils doivent bien penſer que ceux qui le font, y ſont contraints : & qu'ils ne ſe réſoudroient jamais à faire des démarches ſi triſtes, & ſi affligean-

tes pour ceux qui les font ; s'ils n'y étoient forcez par leur devoir, leur respect & même leur amour.

A Paris le 21. de la Lune de Gemmadi 1. 1720.

LETTRE CXXXV.

RICA à USBEK.

A ***.

J'Irai te voir sur la fin de la semaine ; que les jours couleront agréablement avec toi !

Je fus presenté il a quelques jours à une Dame la Cour, qui avoit quelque envie de voir ma figure étrangére. Je la trouvai belle, digne des regards de nôtre Monarque, & d'un rang auguste dans le lieu sacré où son cœur repose.

Elle me fit mille questions sur les mœurs des Persans, & sur la maniere de vivre des Persanes : il me

me parut que la vie du Serrail n'étoit pas de son goût, & qu'elle trouvoit de la répugnance à voir un homme partagé entre dix ou douze femmes. Elle ne pût voir sans envie le bonheur de l'un, & sans pitié la condition des autres. Comme elle aime la lecture, sur tout celle des Poëtes, & des Romans; elle souhaita que je lui parlasse des nôtres: ce que je lui en dis redoubla sa curiosité: elle me pria de lui faire traduire un fragment de quelques-uns de ceux que j'ai aportez. Je lui fis & je lui envoyai quelques jours après un Conte Persan: peut-être seras-tu bien aise de le voir travesti.

Du tems de Cheik alin-Can, il y avoit en Perse une femme nommée Zulema: elle sçavoit par cœur tout le saint Alcoran: il n'y avoit point de Dervis qui entendit mieux qu'elles les Traditions des Saints Prophetes; les

Docteurs Arabes n'avoient rien dit de si mystérieux, qu'elle n'en comprît tout les sens : & elle joignoit à tant de connoissances un certain caractere d'esprit enjoüé, qui laissoit à peine deviner, si elle vouloit amuser ceux à qui elle parloit, ou les instruire.

Un jour qu'elle étoit avec ses Compagnes dans une des sales du Serrail ; une d'elles lui demanda ce qu'elle pensoit de l'autre vie, & si elle ajoûtoit foi à cette ancienne Tradition de nos Docteurs, que le Paradis n'est fait que pour les hommes.

C'est le sentiment commun, leur dit-elle, il n'y a rien que l'on n'ait fait pour dégrader nôtre Sexe : il y a même une Nation répanduë par toute la Perse qu'on apelle la Nation Juive, qui soutient par l'autorité de ses Livres sacrez, que nous n'avons point d'ame.

Ces opinions si injurieuses n'ont d'au-

d'autre origine que l'orguëil des hommes, qui veulent porter leur ſuperiorité au-delà même de leur vie, & ne penſent pas que dans le grand jour, toutes les Créatures paroîtront devant Dieu comme le néant; ſans qu'il y ait entr'elles de prérogatives, que celles que la vertu y aura miſes.

Dieu ne ſe bornera point dans ſes récompenſes ; & comme les hommes qui auront vécu, & bien uſé de l'Empire qu'ils ont ici bas ſur nous, ſeront dans un Paradis plein de beautez celeſtes & raviſſantes, & telles que ſi un mortel les avoit vûës, il ſe donneroit auſſi-tôt la mort dans l'impatience d'en joüir : auſſi les femmes vertueuſes iront dans un lieu de délices, où elles ſeront enyvrées d'un torrent de voluptez avec des hommes divins, qui leur ſeront ſoumis ; chacune d'elle aura un Serrail dans lequel ils ſeront enfermez, & des Eunuques encore

plus fidéles que les nôtres pour les garder.

J'ai lû, ajoûta-t'elle, dans un Livre Arabe qu'un homme nommé Ibrahim étoit d'une jalousie insuportable : il avoit douze femmes extrêmement belles, qu'il traitoit d'une maniere très dure : il ne se fioit plus à ses Eunuques, ni aux murs de son Serrail : il les tenoit presque toûjours sous la clef enfermées dans leur chambre sans qu'elles pussent le voir, ni se parler, car il étoit même jaloux d'une amitié innocente : toutes ses actions prenoient la teinture de sa brutalité naturelle ; jamais une douce parole ne sortit de sa bouche ; & jamais il ne fit un moindre signe, qu'il n'ajoûtât quelque chose à la rigueur de leur esclavage.

Un jour qu'il les avoit toutes assemblées dans une sale de son Serrail, une d'entr'elles plus hardie que les autres, lui reprocha son

son mauvais naturel. Quand on cherche si fort les moyens de se faire craindre, lui dit-elle, on trouve toûjours auparavant ceux de se faire haïr, nous sommes si malheureuses que nous ne pouvons nous empêcher de desirer un changement : d'autres à ma place souhaiteroient vôtre mort ; je ne souhaite que la mienne ; & ne pouvant esperer d'être séparée de vous que par là, il me sera encore bien doux d'en être separée. Ce discours, qui auroit dû le toucher, le fit entrer dans une furieuse colere : il tira son poignard, & le lui plongea dans le sein. Mes cheres compagnes, dit-elle, d'une voix mourante, si le Ciel a pitié de ma vertu, vous serez vangées : à ces mots elle quitta cette vie infortunée pour aller dans le séjour des délices, où les femmes qui ont bien vécu, joüissent d'un bonheur, qui se renouvelle toûjours.

D'abord elle vit une prairie riante, dont la verdure étoit relevée par les peintures des fleurs les plus vives : un ruisseau dont les eaux étoient plus pures que le Cristal, y faisoit un nombre infini de détours : elle entra ensuite dans des boccages charmans, dont le silence n'étoit interrompu que par le doux chant des oiseaux : de magnifiques Jardins se presenterent ensuite : la nature les avoit ornez avec sa simplicité, & toute sa magnificence : elle trouva enfin un Palais superbe préparé pour elle, & rempli d'hommes celestes destinez à ses plaisirs.

Deux d'entr'eux se presenterent aussi-tôt pour la deshabiller : d'autres la mirent dans le bain, & la parfumerent des plus délicieuses essences : on lui donna ensuite des habits infiniment plus riches que les siens : après quoi on la mena dans une grande sale, où elle trouva un feu fait avec des

bois odoriferans ; & une table couverte de mets les plus exquis. Tout sembloit concourir au ravissement de ses sens : elle entendoit d'un côté une Musique d'autant plus divine qu'elle étoit plus tendre : de l'autre elle ne voyoit que des danses de ces hommes divins, uniquement occupez à lui plaire. Cependant tant de plaisirs ne doivent servir qu'à la conduire insensiblement à des plaisirs plus grands. On la mena dans sa chambre ; & après l'avoir encore une fois deshabillée, on la porta dans un lit superbe, où deux hommes d'une beauté charmante la reçûrent dans leurs bras. C'est pour lors qu'elle fut enyvrée, & que ses ravissemens passerent même ses desirs. Je suis toute hors de moi, leur disoit-elle, je croirois mourir, si je n'étois sûre de mon immortalité : C'en est trop, laissez-moi : je succombe sous la violence des plaisirs. Oüi, vous rendez un

un peu le calme à mes ſens ; je commence à reſpirer, & à revenir à moi-même. D'où vient que l'on a ôté les flambeaux ? Que ne puis-je à preſent conſidérer vôtre beauté divine ? Que ne puis-je voir..... Mais pourquoi voir ? Vous me faites rentrer dans mes premiers tranſports. O Dieux, que ces tenebres font aimables ! quoi je ſerai immortelle, & immortelle avec vous ? Je ſerai.... Non, je vous demande grace car je vois bien que vous êtes des gens à n'en demander jamais.

Après pluſieurs commandemens réïterez, elle fut obéïe : mais elle ne le fut que lors qu'elle voulut l'être bien ſerieuſement ; elle ſe repoſa l'anguiſſamment, & s'endormit dans leurs bras. Deux momens de ſommeil réparerent ſa laſſitude : elle reçût deux baiſers qui l'enflammerent ſoudain : & lui firent ouvrir les yeux. Je ſuis inquiéte, dit-elle ; je

je crains que vous ne m'aimiez plus : C'étoit un doute, dans lequel elle ne vouloit pas rester long-tems : aussi eût-elle avec eux tous les éclaircissemens qu'elle pouvoit desirer. Je suis desabusée, s'écria-t'elle ; pardon, pardon, je suis sûre de vous : vous ne me dites rien ; mais vous prouvez mieux que tout ce que vous me pourriez dire. Oüi, oüi, je vous le confesse ; on n'a jamais tant aimé : mais quoi ! vous vous disputez tous deux l'honneur de me persuader ? Ah si vous vous disputez : si vous joignez l'ambition au plaisir de ma défaite ; je suis perduë ; vous serez tous deux vainqueurs, il n'y aura que moi de vaincuë : mais je vous vendrai bien cher la victoire.

Tout ceci ne fut interrompu que par le jour, ses fidelles & aimables domestiques entrerent dans sa chambre & firent lever

ces

ces deux jeunes hommes que deux veillards ramenerent dans les lieux où ils étoient gardez pour ses plaisirs. Elle se leva ensuite, & parut d'abord à cette Cour idolâtre dans les charmes d'un deshabillé simple, & ensuite, couverte des plus somptueux ornemens. Cette nuit l'avoit embellie : elle avoit donné de la vie à son teint, & de l'expression à ses graces. Ce ne fut pendant tout le jour que Danses, que Concerts, que Festins, que Jeux, que promenades ; & l'on remarquoit qu'Anaïs se déroboit de tems en tems, & voloit vers ses deux jeunes Heros ; après quelques précieux instans d'entrevûë, elle revenoit vers la troupe qu'elle avoit quittée, toûjours avec un visage plus serain, Enfin sur le soir on la perdit tout-à-fait ; elle alla s'enfermer dans le Serrail où elle vouloit, disoit-elle, faire connoissance avec ses captifs immortels, qui

qui devoient à jamais vivre avec elle. Elle visita donc les appartemens de ces lieux les plus reculez, & les plus charmans, où elle compta cinquantes esclaves d'une beauté miraculeuse, elle erra toute la nuit de chambre, recevant par tout des hommages toujours differens, & toûjours les mêmes.

Voilà comment l'immortelle Anaïs passoit sa vie, tantôt dans des plaisirs éclatans, tantôt dans des plaisirs solitaires, admirée d'une troupe brillante, ou bien aimée d'un amant éperdu : souvent elle quittoit un Palais enchanté, pour aller dans une grotte champêtre : les fleurs sembloient naître sous ses pas, & les jeux se presentoient en foule au devant d'elle.

Il y avoit plus de huit jours qu'elle étoit dans cette demeure heureuse, que toûjours hors d'elle-même, elle n'avoit pas fait une seule réflexion : elle avoit joüi de son

son bonheur sans le connoître, & sans avoir eu un seul de ces momens tranquilles, où l'ame se rend, pour ainsi dire, compte à elle-même, & s'écoûte dans le silence des passions.

Les bienheureux ont des plaisirs si vifs, qu'ils peuvent rarement joüir de cette liberté d'esprit : c'est pour cela qu'attachez invinciblement aux objets presens ; ils perdent entierement la mémoire des choses passées : & n'ont plus aucun souci de ce qu'ils ont connu, ou aimé dans l'autre vie.

Mais Anaïs dont l'esprit étoit vrayement Philosophe, avoit passé presque toute sa vie à méditer : elle avoit poussé ses réflexions beaucoup plus loin, qu'on n'auroit dû l'attendre d'une femme laissée à elle-même. La retraite austere que son mari lui avoit fait garder, ne lui avoit laissé que cet avantage : C'est cette force

force d'esprit, qui lui avoit fait mépriser la crainte, dont ses Compagnes étoient frapées; & la mort, qui devoit être la fin de ses peines & le commencement de sa felicité.

Ainsi elle sortit peu à peu de l'yvresse des plaisirs, & s'enferma seule dans un apartement de son Palais. Elle se laissa aller à des réflexions bien douces sur sa condition passée, & sur sa felicité présente: elle ne pût s'empêcher de s'attendrir sur le malheur de ses Compagnes: on est sensible à des tourmens que l'on a partagez. Anaïs ne se tint pas dans les simples bornes de la compassion; plus tendre envers ses infortunées, elle se sentit portée à les secourir.

Elle donna ordre à un de ces jeunes hommes, qui étoient auprès d'elle, de prendre la figure de son mari; d'aller dans son Serrail; de s'en rendre maître; de

de l'enchasser, & d'y rester à sa place, jusqu'à ce qu'elle le rapellât.

L'éxécution fut prompte ; il fendit les airs ; arriva à la porte du Serrail d'Ibrahim, qui n'y étoit pas. Il frape, tout lui est ouvert : les Eunuques tombent à ses pieds ; il vôle vers les apartemens où les femmes d'Ibrahim étoient enfermées : il avoit en passant pris les clefs dans la poche de ce jaloux, à qui il s'étoit rendu invisible. Il entre, & les surprend d'abord par son air doux & affable : & bien-tôt aprés il les surprend davantage par ses empressemens, & par la rapidité de ses entreprises : toutes eurent leur part de l'étonnement ; & elles l'auroient pris pour un songe, s'il y eût eu moins de réalité.

Pendant que ces nouvelles Scenes se joüent dans ls Serrail ; Ibrahim heurte, se nomme, tempête & crie : après avoir essuyé bien des

des difficultez ; il entre, & jette les Eunuques dans un desordre extrême : il marche à grands pas ; mais il recule en arriere, & tombe comme des nuës quand il voit le faux Ibrahim sa véritable image, dans toutes les libertez d'un Maître. Il crie au secours : il veut que les Eunuques lui aident à tuer cet imposteur ; mais il n'est pas obeï : il n'a plus qu'une bien foible ressource ; c'est de s'en rapporter au jugement de ses femmes. Dans une heure le faux Ibrahim avoit séduit tous ses juges : il est chassé traîné indignement hors du Serail & il auroit reçû la mort mille fois, si son rival n'avoit ordonné qu'on lui sauvât la vie. Enfin le nouvel Ibrahim resté maître du champ de bataille, se montra de plus en plus digne d'un tel choix, & se signala par des miracles jusqu'alors inconnus. Vous ne ressemblez pas à Ibrahim, disoient ces femmes. Dites,

dites plûtôt que cet imposteur ne me ressemble pas, disoit le triomphant Ibrahim : comment faut-il faire pour être vôtre Epoux ; si ce que je fais ne suffit pas ?

Ah nous n'avons garde de douter, dirent les femmes. Si vous n'êtes pas Ibrahim, il nous suffit que vous ayez si bien mérité de l'être : vous êtes plus Ibrahim en un jour, qu'il ne l'a été dans le cours de dix années. Vous me promettez donc, reprit-il, que vous vous déclarerez en ma faveur contre cet imposteur. N'en doutez pas, dirent-elles, d'une commune voix : nous vous jurons une fidélité éternelle : nous n'avons été que trop long-tems abusées : le traître ne soupçonnoit point nôtre vertu : il ne soupçonnoit que sa foiblesse : nous voyons bien que les hommes ne sont point faits comme lui ; c'est à vous sans doute qu'ils ressemblent : si vous sçaviez combien

bien vous nous le faites haïr. Ah je vous donnerai ſouvent de nouveaux ſujets de haine, reprit le faux Ibrahim : vous ne connoiſſez point encore tout le tort qu'il vous a fait. Nous jugeons de ſon injuſtice par la grandeur de nôtre vengeance, reprirent-elles. Oüi, vous avez raiſon, dit l'homme divin, j'ai meſuré l'expiation au crime : je ſuis bien aiſe que vous ſoyez contentes de ma maniere de punir. Mais, dirent ces femmes, ſi cet impoſteur revient, que ferons-nous? Il lui ſeroit, je crois, difficile de vous tromper, répondit-il, dans la place que j'occupe auprès de vous, on ne ſe ſoutient gueres par la ruſe, & d'ailleurs je l'enverrai ſi loin, que vous n'entendrez plus parler de lui : pour lors je prendrai ſur moi le ſoin de vôtre bonheur je ne ſerai point jaloux, je ſçaurai m'aſſurer de vous ſans vous gêner, j'ai aſſez bonne opinon de

mon mérite, pour croire que vous me ferez fidéles: si vous n'étiez pas vertueuses avec moi, avec qui le seriez-vous ? Cette conversation dura long-tems entre lui & ces femmes, qui plus frapées de la différence des deux Ibrahims, que de leur ressemblance, ne songeoient pas même à se faire éclaircir de tant de merveilles. Enfin le mari desespéré revint encore les troubler : il touva toute sa maison dans la joye, & les femmes plus incrédules que jamais. La place n'étoit pas tenable pour un jaloux : il sortit furieux, & un instant après le faux Ibrahim le suivit, le prit, le transporta dans les airs, & le laissa à quatre cens lieuës de là.

O Dieux ! Dans quelle désolation se trouverent ces femmes dans l'absence de leur cher Ibrahim ! Déja leurs Eunuques avoient repris leur se-

verité naturelle : toute la maison étoit en larmes : elles s'imaginoient quelquefois que tout ce qui leur étoit arrivé, n'étoit qu'un songe : elles se regardoient toutes les unes les autres ; & se rapelloient les moindres circonstances de ces étranges avantures. Enfin Ibrahim revint toûjours plus aimable : il leur parut que son voyage n'avoit pas été pénible : le nouveau Maître prit une conduite si oposée à celle de l'autre qu'elle surprit tous les voisins. Il congédia tous les Eunuques ; rendit sa maison accessible à tout le monde ; il ne voulut pas même souffrir que ses femmes se voillassent ; c'étoit une chose assez singuliere de les voir dans les festins parmi des hommes aussi libres qu'eux. Ibrahim crût avec raison que les coutumes du païs n'étoient pas faites pour des Citoyens comme lui. Cependant il ne se refusoit aucu-

ne dépense, il dissipa avec une immense profusion les biens du jaloux, qui de retour trois ans après des païs lointains où il avoit été transporté, ne trouva plus que ses femmes, & trente-six enfans.

A Paris le 26. de la Lune de Gemmadi 1720.

LETTRE CXXXVI.

RICA à USBEK

*A *.*.*.*

VOici une Lettre, que je reçûs hier d'un Sçavant: elle te paroîtra singuliere.

MONSIEUR,

IL y a six mois que j'ai reçueilli la succession d'un Oncle très riche, qui m'a laissé cinq ou six cens mille livres, & une maison superbement meublée. Il y a plaisir d'avoir du

du bien lors qu'on en sçait faire un bon usage. Je n'ai point d'ambition, ni de goût pour les plaisirs ; je suis presque toûjours enfermé dans un Cabinet, où je mene la vie d'un Sçavant ; c'est dans ce lieu que l'on trouve un curieux amateur de la venerable antiquité.

Lorsque mon Oncle eut fermé les yeux, j'aurois fort souhaité de le faire enterrer avec les cérémonies observées par les anciens Grecs, & Romains : mais je n'avois pour lors ni Lachrymatoires, ni Urnes, ni Lampes antiques.

Mais depuis je me suis bien pourvû de ces précieuses raretez : il y a quelques jours que je vendis ma vaisselle d'argent pour acheter une lame de terre, qui avoit servi à un philosophe Stoïcien. Je me suis défait de toutes les glaces, dont mon Oncle avoit couvert presque tous les murs de ses apartemens, pour avoir un petit miroir un peu felé, qui fut autrefois à l'usage de Virgile : je suis

charmé d'y voir ma figure representée, au lieu de celle du Cigne de Mantoüe. Ce n'est pas tout : j'ai acheté cent Loüis d'Or cinq ou six pieces de monnoye de cuivre, qui avoit cours il y a deux mille ans. Je ne sçache pas avoir à present dans ma maison un seul meuble, qui n'ait été fait avant la décadence de l'Empire. J'ai un petit Cabinet de Manuscrits fort précieux, & fort chers : quoi que je me tuë la vuë à les lire, j'aime beaucoup mieux m'en servir : que des exemplaires imprimez, qui ne sont pas si corrects & que tout le monde a entre les mains. Quoique je ne sorte presque jamais, je ne laisse pas d'avoir une passion démesurée de connoitre tous les anciens chemins, qui étoient du tems des Romains. Il y en a un qui est prés de chez moi, qu'un Proconsul des Gaules fit faire il y a environ douze cens ans, lorsque je vais à ma maison de campagne ; je ne manque jamais d'y passer, quoi qu il

qu'il soit très incommode ; & qu'il m'allonge de plus d'un lieuë : Mais ce qui me fait enrager, c'est qu'on y a mis des poteaux de bois de distance en distance, pour marquer l'éloignement des Villes voisines : je suis desesperé de voir ces miserables Indices, au lieu des Colonnes milliaires, qui y étoient autrefois ; je ne doute pas que je ne les fasse établir par mes Heritiers, & que je ne les engage à cette dépense par mon Testament. Si vous avez, Monsieur, quelque Manuscrit Persan, vous me ferez plaisir de m'en accommoder : je vous le payerai tout ce que vous voudrez ; & je vous donnerai par dessus le marché quelques Ouvrages de ma façon, par lesquels vous verrez que je ne suis point un membre inutile de la République des Lettres : Vous y remarquerez entr'autres une Dissertation, où je prouve que la Couronne dont on se servoit autrefois dans les triomphes, étoit de chêne, & non pas de laurier :

vous en admirerez une autre, où je prouve par de doctes conjectures tirées des plus graves Auteurs Grecs, que Cambises fut blessé à la jambe gauche, & non pas à la droite : une autre, où je prouve qu'un petit front étoit une beauté très recherchée par les Romains. Je vous enverrai encore un volume in Quarto, *en forme d'explication d'un Vers du sixieme Livre de l'Eneïde de Virgile vous ne recevrez tout ceci que dans quelques jours : & quand à present, je me contente de vous envoyer ce frament d'un ancien Mythologiste Grec, qui n'avoit point paru jusques ici ; & que j'ai découvert dans la poussiere d'une Bibliotheque. Je vous quitte pour une affaire importante que j'ai sur les bras : il s'agit de restituer un beau passage de Pline le Naturaliste, que les Copistes du cinquiéme siecle ont étrangement defiguré. Je suis, &c.*

FRAGMENT

FRAGMENT d'un ancien MYTHOLOGISTE.

DAns une Isle près des Orcades il nâquit un enfant, qui avoit pour pere Eole, Dieu des Vents, & pour mere une Nymphe de Caledonie. On dit de lui qu'il apprit tout seul à compter avec ses doigts, & que dès l'âge de quatre ans, il distinguoit si parfaitement les métaux, que sa mere ayant voulu lui donner une bague de laiton, au lieu d'une d'or; il reconnut la tromperie, & la jetta par terre.

Dès qu'il fut grand, son pere lui apprit le secret d'enfermer les Vents dans une Outre, qu'il vendoit ensuite à tous les Voyageurs : mais comme la marchandise n'étoit pas fort prisée dans son Pays, il le quitta, & se mit à courir le monde, en compagnie de l'aveugle Dieu du Hazard.

Il apprit dans ses voyages que dans la Betique l'or reluisoit de toutes parts: cela fit qu'il y précipita ses pas. Il y

 fut

fut fort mal reçû de Saturne, qui regnoit pour lors : mais ce Dieu ayant quitté la terre; il s'avisa d'aller dans tous les Carrefours, où il crioit sans ceße d'une voix rauque, Peuples de Betique, vous croyez être riches, parce que vous avez de l'or & de l'argent; vôtre erreur me fait pitié : croyez-moi, quittez le Pays des vils métaux; venez dans l'Empire de l'Imagination, & je vous promets des richesses, qui vous étonneront vous-mêmes. Aussitôt il ouvrit une grande partie des Outres qu'il avoit apportées, & il distribua de sa Marchandise à qui en voulut.

Le lendemain il revint dans les mêmes Carrefours, & il s'écria : Peuples de Betique, voulez-vous être riches ? Imaginez-vous que je le suis beaucoup, & que vous l'êtes beaucoup aussi : mettez-vous tous les matins dans l'esprit, que vôtre fortune a doublé pendant la nuit : levez-vous ensuite, & si vous avez

des

des Créanciers : allez-les payer de ce que vous aurez imaginé, & dites-leur d'imaginer à leur tour.

Il reparut quelque jours après, & il parla ainsi : Peuples de Betique, je vois bien que vôtre imagination n'est pas si vive, que les premiers jours : laissez vous conduire à la mienne : je mettrai tous les matins devant vos yeux un écriteau, qui sera pour vous la source des richesses : vous n'y verrez que quatre paroles ; mais elles seront bien significatives : car elles régleront la dot de vos femmes, la legitime de vos enfans, le nombre de vos domestiques : & quant à vous, dit-il, à ceux de la troupe qui étoient le plus près de lui ; quand à vous, mes chers enfans, je puis vous apeller de ce nom, car vous avez reçu de moi une seconde naissance ; mon écriteau decidera de la magnificence de vos équipages, de la somptuosité de vos Festins, du nombre & de la pension de vos maîtresses.

A quelques jours de là il arriva

dans le Carrefour tout essoufflé, & transporté de colere il s'écria : Peuples de Betique, je vous avois conseillé d'imaginer, & je vois que vous ne le faites pas : Eh bien à present je vous l'ordonne. Là dessus il les quitta brusquement : mais la réflexion le rappella sur ses pas. J'apprens que quelques-uns de vous sont assez détestables pour conserver leur or, & leur argent : encore passe pour l'argent ; mais pour de l'or.... pour de l'or.... Ah cela me met dans une indignation.... Je jure par mes Outres sacrées, que s'ils ne viennent me l'apporter, je les punirai severement : puis il ajoûta d'un air tout à fait persuasif : croyez-vous que ce soit pour garder ces miserables métaux, que je vous les demande ! Une marque de ma candeur, c'est que lorsque vous me les apportâtes il y a quelques jours, je vous en rendis sur le champ la moitié.

Le lendemain on l'apperçut de loin, & on le vit s'insinuer avec une

voix douce & flatteuse : Peuples de Betique, j'apprens que vous avez une partie de vos tresors dans les Pays étrangers ; je vous prie, faites-les moi venir, vous me ferez plaisir, & je vous en aurai une reconnoissance éternelle.

Le fils d'Eole parloit à des gens qui n'avoient pas grande envie de rire ; ils ne purent pourtant s'en empêcher, ce qui fit qu'il s'en retourna bien confus : mais reprenant courage, il hazarda encore une petite priere *Je sçais que vous avez des pierres précieuses : au nom de Jupiter, défaites-vous-en ; rien ne vous apauvrit comme ces sortes de choses ; défaites vous en, vous dis je ; si vous ne le pouvez pas par vous-mêmes, je vous donnerai des hommes d'affaires excellens : que de richesses vont couler chez vous, si vous faites ce que je vous conseille !* Oüi, je vous promets ; tout ce qu'il y aura de plus pur dans mes Outres.

Enfin il monta sur un treteau, &

prenant une voix plus assurée, il dit: Peuples de Betique, j'ai comparé l'heureux état dans lequel vous êtes avec celui, où je vous trouvai, lorsque j'arrivai ici: je vous vois le plus riche Peuple de la terre; mais pour achever vôtre fortune, souffrez que je vous ôte la moitié de vos biens. A ces mots, d'une aîle legere le fils d'Eole disparut, & laissa ses Auditeurs dans une consternation inexprimable; ce qui fit qu'il revint le lendemain, & parla ainsi: Je m'aperçus hier que mon discours vous déplut extrêmement. Eh bien prenez que je ne vous aye rien dit: il est vrai, la moitié c'est trop; il n'y a qu'à prendre d'autres expédiens pour arriver au but que je me suis proposé; assemblons nos richesses dans un méme endroit; nous le pouvons facilement, car elles ne tiennent pas un gros Volume: aussi-tôt il en disparut les trois quarts.

A Paris le 9. de la Lune de Chabban 1720.

LETTRE CXXXVII.

RICA *à* NATHANAEL LEVI, *Médecin Juif à Livourne.*

TU me demande ce que je pense de la vertu des Amulettes, & de la puissance des Talismans. Pourquoi t'adresse-tu à moi ? Tu és Juif, & je suis Mahometan ; c'est-à-dire que nous sommes tous deux bien crédules.

Je porte toûjours sur moi plus de deux mille passages du Saint Alcoran ; j'attache à mes bras un petit paquet, où sont écrits les noms de plus de deux cens Dervis ; Ceux d'Ali, de Fatmé, & de tous les purs, sont cachez en plus de vingt endroits de mes habits.

Cependant je ne desaprouve point ceux qui rejettent cette vertu que l'on attribuë a de certaines paroles : il nous est bien plus

plus difficile de répondre à leurs raisonnemens, qu'à eux de répondre à nos expériences.

Je porte tous ces chiffons sacrez par une longue habitude, pour me conformer à une pratique universelle : je crois que s'ils n'ont pas plus de vertu que les bagues & les autres ornemens dont on se pare, ils n'en ont pas moins ; mais toi tu mets toute ta confiance sur quelques lettres mysterieuses ; & sans cette sauvegarde, tu serois dans un effroi continuel.

Les hommes sont bien malheureux : ils flottent sans cesse entre de fausses esperances & des craintes ridicules : & au lieu de s'apuyer sur la raison, ils se font des monstres qui les intimident, ou des fantômes qui les seduisent.

Quel effet veux tu que produise l'arrangement de certaines lettres ? Quel effet veux-tu que leur dérangement puisse troubler ? Quelle relation ont-elles avec les

vents,

vents, pour apaiser les tempêtes; avec la poudre à Canon, pour en vaincre l'effort; avec ce que les Médecins appellent l'humeur peccante, & la cause morbifique des maladies, pour les guérir?

Ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est que ceux qui fatiguent leur raison pour lui faire raporter de certains évenemens à des vertus occultes, n'ont pas un moindre effort à faire, pour s'empêcher d'en voir la véritable cause.

Tu me diras que de certains prestiges ont fait gagner une bataille; & moi je te dirai qu'il faut que tu t'aveugles, pour ne pas trouver dans la situation du terrain; dans le nombre, ou dans le courage des Soldats; dans l'expérience des Capitaines, des causes suffisantes pour produire cet effet dont tu veux ignorer la cause.

Je te passe pour un moment qu'il y ait des prestiges: passe-moi

moi à mon tour pour un moment qu'il n'y en ait point : car cela n'est point impossible : Cette concession que tu me fais, n'empêche pas que deux armées ne puissent se battre : veux-tu que dans ce cas-là, aucune des deux ne puisse remporter la victoire ?

Crois-tu que leur sort restera incertain jusqu'à ce que quelque puissance invisible vienne le déterminer ? Que tous les coups seront perdus, toute la prudence vaine, & tout le courage inutile ?

Penses-tu que la mort dans ces occasions renduë presente de mille manieres, ne puisse pas produire dans les esprits ces terreurs paniques, que tu as tant de peine à expliquer ? Veux-tu que dans une armée de cent mille hommes, il ne puisse pas y avoir un seul homme timide ; Crois-tu que le découragement de celui-ci, ne puisse pas produire le découragement d'un autre ; que le second qui quitte

quitte un troisiéme, ne lui fasse pas bien-tôt abandonner un quatriéme ? Il n'en faut pas davanta-pour que le desespoir de vaincre saisisse soudain toute une armée, & la saisisse d'autant plus facilement qu'elle se trouve plus nombreuse.

Tout le monde sçait & tout le monde sent que les hommes, comme toutes les Créatures qui tendent à conserver leur Etre, aiment passionnement la vie. On sçait cela en general, & on cherche pourquoi dans une certaine occasion particuliere, ils ont craint de la perdre ?

Quoi que les Livres sacrez de toutes les Nations soient remplis de ces terreurs paniques ou surnaturelles, je n'imagine rien de si frivole ; parce que pour s'assurer qu'un effet, qui peut être produit par cent mille causes naturelles, est surnaturel ; il faut avoir auparavant examiné, si aucune

cune de ces causes n'a agi, ce qui est impossible.

Je ne t'en dirai pas davantage, Nathanaël, il me semble que la matiere ne mérite pas d'être si sérieusement traitée.

A Paris le 20. de la Lune de Chahban 1720.

P. S. COmme je finissois, j'ai entendu crier dans la ruë une Lettre d'un Médecin de Province à un Médecin de Paris (car ici toutes les bagatelles s'impriment, se publient, & s'achetent): j'ai crû que je ferois bien de te l'envoyer, parce qu'elle a du raport à nôtre sujet; il y a bien des choses que je n'entens pas: mais toi qui és Médecin, tu dois entendre le langage de tes Confreres.

LET-

LETTRE
D'un Médecin de Province à un Médecin de Paris.

IL y avoit dans nôtre Ville un malade, qui ne dormoit point depuis trente cinq jours : son Medecin lui ordonna l'Opium, mais il ne pouvoit se résoudre à le prendre, & il avoit la coupe à la main, qu'il étoit plus indeterminé que jamais; enfin il dit à son Medecin. Monsieur je vous demande quartier seulement jusqu'à demain; je connois un homme qui n'exerce pas la Medecine, mais qui a chez lui un nombre innombrable de remedes contre l'insomnie ; souffrez que je l'envoye querir, & si je ne dors pas cette nuit, je vous promets que je reviendrai à vous. Le Medecin congedié, le malade fit fermer les rideaux, & dit à un petit laquais; tien, va t'en chez Mr Anis, & dit-lui qu'il vienne me parler. Mr Anis arrivé : Mon cher Mr Anis, je me meurs ; je ne puis dormir, n'au-

n'auriez-vous point dans vôtre boutique la C. du G. ou bien quelque Livre de dévotion composé par un R. P. J. que vous n'ayez pas pû vendre. Car souvent les remedes les plus gardez sont les meilleurs. Monsieur, dit le Libraire, j'ai chez moi la Cour sainte du Pere Caussin en six Volumes à votre service; je vais vous l'envoyer; je souhaitte que vous vous en trouviez bien: si vous voulez les Couvres du Reverend Pere Rodriguez Jesuite Espagnol; ne vous en faites faute: mais croyez-moi, tenons-nous-en au Pere Caussin, j'espere avec l'aide de Dieu qu'une période du Pere Caussin vous fera autant d'effet, qu'un feüillet tout entier de la C. du G. Là deßus Monsieur Anis sortit, & courut chercher le remede à sa Boutique. La Cour sainte arrive; on en secouë la poudre: le fis du malade jeune Ecolier commense à la lire: il en sentit le premier l'effet, à la seconde page il ne prononçoit plus que d'une voix

mal

mal articulée, & déja toute la Compagnie se sentoit affoiblie; un instant tout ronfla excepté le malade, qui après avoir long tems éprouvé, s'assoupit à la fin.

Le Medecin arrive de grand matin: Eh bien a t on pris mon Opium? On ne lui répond rien: la femme, la fille, le petit garçon tous transportez de joye lui montrent le Pere Caussin. Il demande ce que c'est: on lui dit: vive le Pere Caussin; il faut l'envoyer relier: qui l'eût dit? Qui l'eût cru? C'est un miracle: tenez, Monsieur, voyez donc le Pere Caussin; c'est ce volume là qui a fait dormir mon pere: & là dessus on lui expliqua la chose, comme elle s'étoit passée.

Le Medecin étoit un homme subtil, rempli des mysteres de la Cabale, & de la puissance des paroles & des Esprits: cela le frapa; & après plusieurs réflexions il résolut de changer absolument sa pratique. Voilà un fait bien singulier, disoit il. Je tiens

une expérience, il faut la pousser plus loin. Eh pourquoi un esprit ne pourroit-il pas transmettre à son Ouvrage, les mémes qualitez, qu'il a lui-même ? Ne le voyons-nous pas tous les jours ? Au moins cela vaut-il bien la peine de l'essayer : je suis las des Apoticaires ; leurs Sirops, leurs Juleps, & toutes les Drogues Galeniques ruinent les malades & leur santé : changeons de métode ; éprouvons la vertu des Esprits. Sur cette idée il dressa une nouvelle Pharmacie, comme vous allez voir par la description que je vous vais faire des principaux remedes qu'il mit en pratique.

Tisanne purgative.

Prenez trois feüilles de Logique d'Aristote en Grec ; deux feüilles d'un Traité de Théologie Scholastique le plus aigu, comme par exemple du subtil Scot : quatre de Paracelse ; une d'Avicenne ; six d'Averroës ; trois de Porphir ; autant de Plo-

Plotin; autant de Jamblique: faites infuser le tout pendant 24 heures: & prenez en quatre prises par jour.

Purgatif plus violent.

*Prenez dix A**. du C***. concernant la B**. & la C**. des I.**, faites-les distiller au bain Marie; mortifiez une goûte de l'humeur acre & piquante qui en viendra dans un verre d'eau commune: avalez le tout avec confiance.*

Vomitif.

Prenez six Harangues, une douzaine d'Oraisons funébres indifferemment, prenant garde pourtant de ne point se servir de celles de Mr. de N.; un Recueil de nouveaux Operas, cinquante Romans, trente Memoires nouveaux: mettez le tout dans un matras, laissez le en digestion pendant deux jours, puis faites le distiller au feu de sable: & si tout cela ne suffit pas:

Autre plus puissant.

Prenez une feüille de papier marbré,

bré, qui ait servi à couvrir un recueil des pieces des J. F. faites l'infuser l'espace de trois minutes, faites chauffer une cuillerée de cette infusion, & avalez.

Remede très-simple pour guerir de l'Asthme.

Lisez tous les Ouvrages du Reverend Pere Maimbourg ci-devant Jesuite, prenant garde de ne vous arrêter qu'à la fin de chaque periode, & vous sentirez la faculté de respirer & vous reviendrez peu à peu, sans qu'il soit besoin de réiterer le remede.

Pour preserver de la Galle, Gratelle, Tingne, Farcin des Cheveux.

Prenez trois Categories d'Aristote; deux degrez Metaphysiques, une Distinction, six Vers de Chapelain, une Phrase tirée des Lettres de Mr. l'Abbé de S. Cyran. Ecrivez le tout sur un morceau de papier, que vous plierez, attacherez à un ruban, & porterez au col.

Mira-

Miraculum Chymicum de violenta fermentatione cum fumo, igne, & flammâ.

Misce Quesnellianam infusionem, cum infusione Lallemaniana; fiat fermentatio cum magnâ vi, impetu, & tonitru, acidis pugnantibus, & invicem penetrantibus, alcalinos sales: fiet Evaporatio ardentium spiritum: pone liquorem fermentatum in Alembico: nihil inde extrahes, & nihil invenies, nisi caput mortuum.

Lenitivum.

Recipe Molinæ Anodini chartas duas: Escobaris relaxativi paginas sex; Vasquii emollientis folium unum: infunde in aqua communis ℔ *iiij ad consumptionem dimidiæ partis colentur & exprimantur; & in expressione dissolve Bauni detersivi, & Tamburini abluentis folia iii.*

Fiat Clister.

In Clorosim, quam vulgus pallidos Colores, aut febrim amatoriam appellat.

Recipe Aretini figuras quatuor; R. Thomæ Sanchii de Matrimonio folia ii. infundantur in aqua communis libras quinque.

Fiat ptisana aperiens.

Voilà les Drogues, que nôtre Médecin mit en pratique, avec un succez imaginable. Il ne vouloit pas, disoit il, pour ne pas ruiner ses malades, employer des remedes rares, & qui ne se trouvent presque point; comme par exemple, une Epître dedicatoire, qui n'ait fait bâiller personne; une Préface trop courte: un Mandement fait par un Evêque, & l'ouvrage d'un Jansenifte méprisé par un Jansenifte, ou bien admiré par un Jesuite: Il disoit que ces sortes de remedes ne sont propres qu'à entretenir la Charla-

latanerie, contre laquelle il avoit un antipathie insurmontable.

LETTRE CXXXVIII.

USBEK à RHEDI.

A Venise.

IL y a long-tems que l'on a dit que la bonne foi étoit l'ame d'un grand Ministre.

Un particulier peut joüir de l'obscurité où il se trouve; il ne se décredite que devant quelques gens, il se tient couvert devant les autres : mais un Ministre qui manque à la probité, a autant de témoins, autant de Juges, qu'il y a de gens qu'il gouverne.

Oserai-je le dire? le plus grand mal que fait un Ministre sans probité, n'est pas de desservir son Prince, & de ruïner son peuple : il y en a un autre, à mon avis, mille fois plus dangereux; c'est le mauvais exemple qu'il donne.

Tu sçais que j'ai long-tems voya-

voyagé dans les Indes, j'y ai vû une Nation naturellement généreuse, pervertie en un instant depuis le dernier des Sujets jusqu'aux plus grands, par le mauvais exemple d'un Ministre : j'y ai vû tout un Peuple chez qui la générosité, la probité, la candeur & la bonne foi, ont passé de tout tems pour les qualitez naturelles, devenir tout à coup le dernier des Peuples, le mal se communiquer, & n'épargner pas même les membres sains ; les hommes les plus vertueux faire des choses indignes ; & violer dans toutes les occasions de leur vie les premiers principes de la Justice, sur ce vain prétexte qu'on la leur avoit violée.

Ils apelloient des Loix odieuses en garantie des actions les plus lâches ; & nommoient nécessité, l'injustice & la perfidie.

J'ai vû la foi des Contrats bannie, les plus saintes conventions anéan-

anéanties, toutes les Loix des familles renversées. J'ai vû des débiteurs avares fiers d'une insolente pauvreté, instrumens indignes de la fureur des Loix & de la rigueur des tems: feindre un payement au lieu de le faire, & porter le couteau dans le sein de leurs bien-faicteurs.

J'en ai vû d'autres plus indignes encore, acheter presque pour rien, ou plû-tôt ramasser de terre des feüilles de chêne, pour les mettre à la place de la substance des veuves & des orphelins.

J'ai vû naître soudain dans tous les cœurs une soif insatiable des richesses. J'ai vû se former en un moment une détestable Conjuration de s'enrichir; non par un honnête travail & une généreuse industrie; mais par la ruïne du Prince, de l'Etat, & des Concitoyens.

J'ai vû un honnête Citoyen

dans ces tems malheureux, ne se coucher qu'en disant : j'ai ruïné une famille aujourd'hui : j'en ruïnerai une autre demain.

Je vais, disoit un autre, avec un homme noir qui porte une Ecritoire à la main & un fer pointu à l'oreile, assassiner tous ceux à qui j'ai de l'obligation.

Un autre disoit, je vois que j'accommode mes affaires : il est vrai que lorsque j'allai il y a trois jours faire un certain payement, je laissai toute une famille en larmes, que je dissipai la dot de deux honnêtes filles, que j'ôtai l'éducation à un petit garçon ; le pere en mourra de douleur ; la mere périt de tristesse : mais je n'ai fait que ce qui est permis par la Loi.

Quel plus grand crime que celui que commet un Ministre, lors qu'il corrompt les mœurs de toute une Nation, dégrade les ames les plus genereuses, ternit l'éclat des dignitez, obscurcit la vertu mê-

même, & confond la plus haute naiſſance, dans le mépris univerſel ?

Que dira la poſterité, lors qu'il lui faudra rougir de la honte de ſes Peres ? Que dira le peuple naiſſant, lors qu'il comparera le fer de ſes ayeuls, avec l'or de ceux à qui il doit immédiatement le jour ? Je ne doute pas que les Nobles ne retranchent de leurs quartiers un indigne degré de nobleſſe qui les deshonore ; & ne laiſſent la génération preſente dans l'affreux néant où elle s'eſt miſe.

A Paris le 11. de la Lune de Rhamazan 1720.

LETTRE CXXXIX.

LE GRAND EUNUQUE à USBEK.

A Paris.

LEs choſes ſont venuës à un état, qui ne ſe peut plus ſoutenir, tes femmes ſe ſont

imaginées que ton départ leur laissoit une impunité entiere : il se passe ici des choses horribles : je tremble moi même au cruel recit, que je vais te faire.

Zelis allant y a quelques jours à la Mosquée laissa tomber son voile, & parut presque à visage découvert devant tout le peuple.

J'ai trouvé Zachi couchée avec une de ses Esclaves ; chose si défenduë par les Loix du Serrail.

J'ai surpris par le plus grand hazard du monde une Lettre que je t'envoye ; je n'ai jamais pû découvrir à qui elle étoit adressée.

Hier au soir un jeune garçon fut trouvé dans le Jardin du Serrail, & il se sauva par dessus les murailles.

Ajoûte à cela ce qui n'est pas parvenu à ma connoissance ; car sûrement tu és trahi. J'attens tes ordres, & jusqu'à l'heureux moment que je les recevrai, je vais

être

être dans une ſituation mortelle : mais ſi tu ne mets toutes ces femmes à ma diſcretion, je ne te répons d'aucune d'elles, & j'aurai tous les jours des nouvelles auſſi triſtes à te mander.

Du Serrail d'Iſpahan le 1. de la Lune de Regeb 1720.

LETTRE CXL.

USBEK AU PREMIER EUNUQUE

Au Serrail d'Iſpahan.

RÉcevez par cette Lettre un pouvoir ſans bornes ſur tout le Serrail : commandez avec autant d'autorité que moi-même : que la crainte, & la terreur marchent avec vous : courez d'apartemens en apartemens porter les punitions, & les châtimens : que tout vive dans la conſternation : que tout fonde en larmes devant vous : interrogez tout le Serrail : commencez par les Eſclaves : n'épargnez pas mon amour : que

tout subisse vôtre tribunal redoutable : mettez au jour les secrets les plus cachez : purifiez ce lieu infame ; & faites-y rentrer la vertu bannie : car dès ce moment je mets sur vôtre tête les moindres fautes qui se commettront : je soupçonne Zelis d'être celle à qui la Lettre que vous avez surprise, s'adressoit : examinez cela avec des yeux de Lynx.

*De *.*.*. le 11. de la Lune de Zilhagé 1718.*

LETTRE CXLI.

NARSIT à USBEK.

A Paris.

LE grand Eunuque vient de mourir : magnifique Seigneur : comme je suis le plus vieux des tes Esclaves ; j'ai pris sa place, jusques à ce que tu ayes fait connoître sur qui tu veux jetter les yeux.

Deux

Deux jours après sa mort on m'apporta une de tes Lettres qui lui étoit adressée : je me suis bien gardé de l'ouvrir : je l'ai enveloppée avec respect ; & l'ai serrée, jusques à ce que tu m'ayes fait connoître tes sacrées volontez.

Hier un Esclave vint au milieu de la nuit me dire qu'il avoit trouvé un jeune homme dans le Serrail : je me levai ; j'examinai la chose ; & je trouvai que c'étoit une vision.

Je te baise les pieds, sublime Seigneur ; & je te prie de compter sur mon zele, mon experience, & ma vieillesse.

Du Serrail d'Ispahan le 5. de la Lune de Gemmadi 1. 1720.

LETTRE CXLII.

USBEK à NARSIT.

Au Serrail d'Ispahan.

MAlheureux que vous êtes, vous avez dans vos mains des Lettres qui contiennent des ordres prompts & violens : le moindre retardement peut me desesperer, & vousdemeurez tranquille sous un vain prétexte !

Il se passe dès choses horribles : j'ai peut-être la moitié de mes Esclaves qui méritent la mort : je vous envoye la Lettre que le premier Eunuque m'écrivit là-dessus avant de mourir. Si vous aviez ouvert le paquet qui lui est adressé, vous y auriez trouvé des ordres sanglans, lisez les donc ses ordres, & vous périrez si vous ne les executez pas.

*De *.*.*. le 25. de la Lune de Chalval* 1718.

LETTRE CXLIII.

SOLIM à USBEK

A Paris.

SI je gardois plus long-tems le silence, je serois aussi coupable que tous ces criminels, que tu as dans le Serrail.

J'étois le confident du grand Eunuque, le plus fidéle de tes Esclaves. Lors qu'il se vit près de sa fin, il me fit apeller; & me dit ces paroles: *Je me meurs, mais le seul chagrin que j'aye en quittant la vie, c'est que mes derniers regards ayent trouvé les femmes de mon Maître criminelles. Le Ciel puisse le garantir de tous les malheurs que je prévois: puisse après ma mort mon ombre menaçante venir avertir ces perfides de leur devoir, & les intimider encore! Voilà les clefs de ces redoutables lieux: va les por-*

ter

ter au plus vieux des Noirs : mais si après ma mort, il manque de vigilance, songe à en avertir ton Maître. En achevant ces mots, il expira dans mes bras.

Je ne sçai ce qu'il t'écrivit quelque tems avant sa mort sur la conduite de tes femmes : il y a dans le Serrail une Lettre qui auroit porté la terreur avec elle, si elle avoit été ouverte : Celle que tu as écrite depuis a été surprise à trois lieuës d'ici : je ne sçai ce que c'est, tout se tourne malheureusement.

Cependant tes femmes ne gardent plus aucune retenuë : depuis la mort du grand Eunuque, il semble que tout leur soit permis; La seule Roxane est restée dans le devoir, & conserve de la modestie. On voit les mœurs se corrompre tous les jours. On ne trouve plus sur le visage de tes femmes cette vertu mâle & severe qui y régnoit autrefois : une

joye

joye nouvelle répanduë dans ces lieux, est un témoignage infaillible selon moi de quelque satisfaction nouvelle : dans les plus petites choses je remarque des libertez jusqu'alors inconnuës, il régne même parmi tes Esclaves une certaine indolence pour leur devoir, & pour l'observation des régles, qui me surprend ; ils n'ont plus ce zele ardent pour ton service, qui sembloit animer tout le Serrail.

Tes femmes ont été huit jours à la campagne, à une de tes maisons les plus abandonnées. On dit que l'esclave qui en a soin, a été gagné, & qu'un jour avant qu'elles n'arrivassent, il avoit fait cacher deux hommes dans un réduit de pierre, qui est dans la muraille de la principale chambre, d'où ils sortoient le soir, lorsque nous étions retirez. Le vieux Eunuque qui est à present à nôtre tête, est un imbecille, à

qui

qui l'on fait croire tout ce qu'on veut.

Je suis agité d'une colere vengeresse contre tant de perfidies & si le Ciel vouloit pour le bien de ton service, que tu me jugeasse capable de gouverner ; je te promets que si tes femmes n'étoient pas vertueuses, au moins elles seroient fidéles.

Du Serrail d'Ispahan le 6. de la Lune de Rabiab 1. 1720.

LETTRE CXLIV.

NARSIT à USBEK

A Paris.

ROxane & Zelis ont souhaité d'aller à la Campagne : je n'ai pas crû devoir le leur refuser. Heureux Usbek, tu as des femmes fidéles, & des esclaves vigilans : je commande en des lieux, où la vertu semble s'être choisi un azile: compte qu'il ne s'y passera

sera rien que tes yeux ne puissent soutenir.

Il arrivé un malheur qui me met en grande peine. Quelques Marchands Armeniens nouvellement arrivez à Ispahan; avoient aporté une de tes Lettres pour moi; j'ai envoyé un Esclave pour la chercher: il a été volé à son retour: de maniere que la Lettre est perduë. Ecrits-moi donc promptement: car je m'imagine que dans ce changement, tu dois avoir des choses de consequence à me mander.

Du Serrail de Fatmé le 6. de la Lune de Rabiab 1. 1719.

LETTRE CXLV.

USBEK à SOLIM

Au Serrail d'Ispahan.

JE te mets le fer à la main. Je te confie ce que j'ai à present dans le monde de plus cher, qui est

eſt ma vengeance : Entre dans ce nouvel emploi : mais n'y porte ni cœur, ni pitié ; j'écris à mes femmes de t'obéïr aveuglement : dans la confuſion de tant de crimes, elles tomberont devant tes regards. Il faut que je te doive mon bonheur, & mon repos ; rends-moi mon Serrail comme je l'ai laiſſé, mais commence par l'expier ; extermine les coupables, & fais trembler ceux, qui ſe propoſoient de le devenir. Que ne peux-tu pas eſperer de ton Maître pour des ſervices ſi ſignalez ? Il ne tiendra qu'à toi de te mettre au deſſus de ta condition même, & de toutes les récompenſes que tu as jamais deſirées,

A Paris le 4. de la Lune de Chabban 1719.

LETTRE CXLVI.

USBEK à SES FEMMES.

Au Serrail d'Isphan.

PUisse cette Lettre être comme la foudre, qui tombe au milieu des éclairs & des tempêtes ! Solim est votre premier Eunuque, non pas pour vous garder, mais pour vous punir. Que tout le Serrail s'abaisse devant lui : il doit juger vos actions passées ; & pour l'avenir, il vous fera vivre sous un joug si rigoureux, que vous regretterez vôtre liberté, si vous ne regrettez pas vôtre vertu.

A Paris le 4. de la Lune de Chabban 1719.

LETTRE CXLVII.

USBEK à NESSIR.

A Ispahan.

HEureux celui qui connoissant tout le prix d'une vie douce & tranquille, repose son cœur, au milieu de sa famille; & ne connoît d'autre terre que celle qui lui a donné le jour.

Je vis dans un climat barbare, present à tout ce qui m'inportune, absent de tout ce qui m'interesse: une tristesse sombre me saisit; je tombe dans un accablement affreux; il me semble que je m'anéantis, & je ne me retrouve moi-même, que lorsqu'une sombre jalousie vient s'allumer, & enfanter dans mon ame la crainte, les soupçons, la haine & les regrets.

Tu me connois, Nessir, tu as toûjours vû dans mon cœur comme

me dans le tien : je te ferois pitié, si tu sçavois mon état déplorable : j'attens quelquefois six mois entiers des nouvelles du Serrail ; je compte tous les instans qui s'écoulent ; mon impatience me les allonge toûjours : & lorsque celui qui a été tant attendu, est prêt d'arriver, il se fait dans mon cœur une révolution soudaine ; ma main tremble d'oûvrir une Lettre fatale : cette iniquietude qui me desesperoit, je la trouve l'état le plus heureux où je puisse être ; & je crains d'en sortir par un coup plus cruel pour moi que mille morts.

Mais quelque raison que j'aye eu de sortir de ma Patrie ; quoi que je doive ma vie à ma retraîte ; je ne puis plus, Nessir, rester dans cet affreux exil. Eh ne mourrois-je pas tout de même en proye à mes chagrins ? J'ai pressé mille fois Rica de quitter cette terre étrangere : mais il s'opose à tou-

tes mes résolutious : il m'attache ici par mille prétextes : il semble qu'il ait oublié sa patrie ; ou plûtôt il semble qu'il m'ait oublié moi-même ; tant il est insensible à mes déplaisirs.

Malheureux que je suis ! Je souhaite de revoir ma patrie, peut-être pour devenir plus malheureux encore ! Eh qu'y ferai-je ? Je vais raporter ma tête à mes Ennemis. Ce n'est pas tout : j'entrerai dans le Serrail : il faut que j'y demande compte du tems funeste de mon absence : & si j'y trouve des coupables, que deviendrai-je ? & si la seule idée m'accable de si loin ; que sera-ce lorsque ma presence la rendra plus vive ? Que sera-ce s'il faut que je voye, s'il faut que j'entende ce que je n'ose imaginer sans frémir ? Que sera-ce enfin, s'il faut que des châtimens que je prononcerai moi-même, soient des marques éternelles de ma confusion

confusion & de mon desespoir ?

J'irai m'enfermer dans des murs plus terribles pour moi, que pour les femmes qui y sont gardées : j'y porterai tous mes soupçons ; leurs empressemens ne m'en déroberont rien : dans mon lit, dans leurs bras, je ne joüirai que de mes inquietudes ; dans un tems si peu propre aux reflexions, ma jalousie trouvera à en faire. Rebut indigne de la Nature humaine : Esclaves vils dont le cœur a été fermé pour jamais à tous les sentimens de l'amour, vous ne gemiriez plus sur vôtre condition, si vous connoissiez le malheur de la mienne.

A Paris le 4. de la Lune de Chabban 1719.

LETTRE CXLVIII.

ROXANE à USBEK.

A Paris.

L'Horreur, la nuit, & l'épouvente régnent dans le Serrail: un deüil affreux l'environne: un Tigre y exerce à chaque instant toute sa rage: il a mis dans les suplices deux Eunuques blancs, qui n'ont avoüé que leur innocence; il a vendu une partie de nos Esclaves: & nous a obligées de changer entre nous celles qui nous restoient. Zachi & Zelis ont reçû dans leur chambre, dans l'obscurité de la nuit, un traitement indigne: le sacrilége n'a pas craînt de porter sur elles ses viles mains. Il nous tient enfermées chacune dans nôtre Apartement: & quoique nous y soyons seules, il nous y fait vivre sous le voile: il ne nous est plus permis de nous parle, ce seroit un crime de nous

écrire:

écrire : nous n'avons plus rien de libre, que les pleurs.

Une troupe de nouveaux Eunuques est entrée dans le Serrail, où ils nous assiegent nuit & jour : nôtre sommeil est sans cesse interrompu par leurs méfiances feintes, ou véritables. Ce qui me console, c'est que tout ceci ne durera pas long tems ; & que ces peines finiront avec ma vie ; elle ne sera pas longue, cruel Usbek ; je ne te donnerai pas le tems de faire cesser tous ces outrages.

Du Serrail d'Ispahan le 2. de la Lune de Maharram 1720.

LETTRE CXLIX.

SOLIM à USBEK.

A Paris.

JE me plains, magnifique Seigneur, & je te plains : jamais serviteur fidelle n'est descendu dans l'affreux desespoir où je

suis,

suis ; voici tes malheurs & les miens ; je ne t'en écris qu'en tremblant.

Je jure par tous les Prophetes du Ciel, que depuis que tu m'as confié tes femmes, j'ai veillé nuit & jour sur elles ; que je n'ai jamais suspendu un moment le cours de mes inquiétudes : j'ai commencé mon ministére par les châtimens ; & je les ai suspendus, sans sortir de mon austérité naturelle.

Mais que te dis je ? Pourquoi te vanter ici une fidélité qui t'a été inutile : oublie tous mes services passez : regarde-moi comme un traître ; & punis-moi de tous les crimes que je n'ai pû empêcher.

Roxane, la superbe Roxane, ô Ciel ! à qui se fier desormais ? Tu soupçonnois Zachi, & tu avois pour Roxane une sécurité entiere : mais sa vertu farouche étoit une cruelle imposture ; c'é-

toit

toit le voile de ſa perfidie : je l'ai ſurpriſe dans les bras d'un homme, qui, dès qu'il s'eſt vû découvert, eſt venu ſur moi : il m'a donné deux coups de poignard : les Eunuques accourus au bruit, l'ont entouré. Il s'eſt défendu long-tems, en a bleſſé pluſieurs ; il vouloit même rentrer dans la chambre, pour mourir, diſoit-il, aux yeux de Roxane : mais enfin il a cédé au nombre ; & il eſt tombé à nos pieds.

Je ne ſçais ſi j'attendrai, ſublime Seigneur, tes ordres ſévéres ; tu as mis ta vangeance en mes mains ; je ne dois pas la faire languir.

De Serrail d'Iſpahan le 8. de la Lune de Rabiab 1. 1720.

LET-

LETTRE CL.

ROXANE À USBEK.

A Paris.

OUi, je t'ai trompé; j'ai séduit tes Eunuques: je me suis joüée de ta jalousie; & j'ai sçû de ton affreux Serrail faire un lieu de délices & plaisirs.

Je vais mourir; le poison va couler dans mes veines: car que ferois-je ici, puisque le seul homme, qui me retenoit à la vie, n'est plus? Je meurs; mais mon ombre s'envole bien accompagnée: je viens d'envoyer devant moi ces Gardiens sacriléges, qui ont répandu le plus beau sang du monde.

Comment as-tu pensé que je fusse assez crédule, pour m'imaginer que je ne fusse dans le monde, que pour adorer tes caprices? Que pendant que tu te permets tout,

tout, tu eusses le droit d'affliger tous mes desirs? Non : j'ai pû vivre dans la servitude, mais j'ai toûjours éte libre, j'ai réformé tes Loix sur celles de la nature; & mon esprit s'est toûjours tenu dans l'indépendance.

Tu devrois me rendre graces encore du sacrifice que je t'ai fait; de ce que je me suis abaissée jusqu'à te paroître fidelle; de ce que j'ai lâchement gardé dans mon cœur, ce que j'aurois dû faire paroître à toute la Terre; enfin de ce que j'ai profané la vertu, en souffrant qu'on apellât de ce nom, ma soumission à tes fantaisies.

Tu étois étonné de ne point trouver en moi les transports de l'amour : si tu m'avois bien connuë, tu y aurois trouvé toute la violence de la haine.

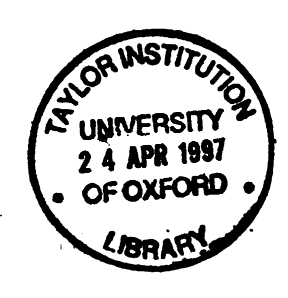
Mais tu as eu long-tems l'avantage de croire qu'un cœur comme le mien, t'étoit soumis : nous

étions tous deux heureux ; tu me croyois trompée, & je te trompois.

Ce langage sans doute te paroît nouveau ; seroit-il possible qu'après t'avoir accablé de douleur, je te forçasse encore d'admirer mon courage ? Mais c'en est fait; le poison me consume ; ma force m'abandonne ; la plume me tombe des mains ; je sens affoiblir jusqu'à ma haine ; je me meurs.

Du Serrail d'Ispahan le 8. de la Lune de Rebiab 1. 1720.

Fin du troisiéme Tome.



Bellanger.

7. 4. 97

[VOLT.]





